


IN CRUCE SALUS.
George Lawrence.



VOYAGE LITTÉRAIRE

DE LA GRÈCE.

TOME SECOND.

VOYAGE LITTÉRAIRE
DE LA GRÈCE,
OU
LETTRES SUR LES GRECS,
ANCIENS ET MODERNES,

AVEC UN PARALLELE DE LEURS MŒURS.

PAR M. GUYS, SÉCRÉTAIRE DU ROI,
de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres
de Marseille.

Troisieme Edition revue, corrigée, considérablement augmentée, & ornée de dix belles Planches.

On y a joint divers Voyages, & quelques Opuscules du même.

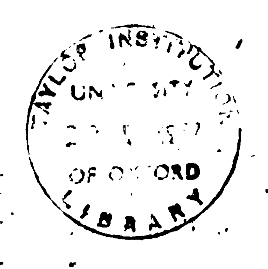
TOME SECOND.



A PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au Temple du Goût.

M DCC LXXXIII.

« Où sont, dirai-je toujours, où sont ces belles » Prairies qu'arrose le Sperchius : ce mont Taygete, » autour duquel les jeunes filles de la Laconie courent » comme des Bacchantes ; enfin ces Vallons agréa- » bles, ces Bocages frais qui sont au pied du mont » Hémus, où je voudrois être encore ? »





VOYAGE
HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE, OU LETTRES SUR LA GRECE.

TRENTE-SIXIEME LETTRE.

ARCHITECTURE MODERNE.

IL en a été, Monsieur, des Grecs comme des Romains. Lorsque la Peinture & la Sculpture s'affoiblissoient sensiblement, & déclinoient chez ceux-ci, l'Architecture s'y soutenoit. Ainsi vous trouverez encore chez les Grecs modernes des Constructeurs & des Architectes.

Vous lirez dans l'histoire du Prince Cantimir, que le Sultan Selim I, s'étant emparé de toutes les Eglises de Constantinople, en laissa

une aux Grecs en faveur d'un Architecte de cette Nation, qui avoit bâti, par ses ordres, une grande & magnifique Mosquée à Andrinople. C'étoit le neveu d'un autre Architecte que Mahomet II avoit employé dans la construction d'une Mosquée qu'il fit élever à Constantinople. Selim fut si content de son Architecte, qu'il lui fit présent, non-seulement de l'Eglise Grecque, mais encore de toute la rue où elle étoit située (1).

M. *le Roi*, Architecte, pendant le séjour qu'il a fait à Constantinople en 1753, ayant été conduit à la Mosquée que faisoit bâtir Sultan Mahmoud, ne put s'empêcher d'admirer le procédé simple & facile avec lequel l'Architecte Grec, chargé de la construction de cet édifice, élevoit la grande voûte, qui le couvroit entièrement. Une perche, placée au centre de l'échafaudage qui remplissoit l'intérieur de la Mosquée, se mouvant circulairement en tous sens, décrivoit successivement tous les différens cercles de la voûte, & désignoit la place de chaque brique qui entroit dans sa construction. Lorsque par ce procédé la perche, en s'élevant peu-à-peu,

(1) Histoire de l'Empire Ottoman, *Tome 2, page 56.*

étoit parvenue à la ligne perpendiculaire, on fermoit la voûte avec une pierre qui en faisoit la clef.

Vous parlerai-je du Palais de l'Empereur Dioclétien à Spalatro en Dalmatie? C'est encore un édifice où l'on voit beaucoup de fragmens grecs employés, & qui rappelle la magnificence des anciens monumens de la Grèce, quoique dans l'ensemble on apperçoive des marques sensibles de la décadence de l'Architecture. C'est le jugement qu'on ne peut s'empêcher d'en porter à la vue des ruines dessinées sur les lieux par M. *Clérisseau*, avec cette précision & ce goût qui distinguent tous les ouvrages de cet habile Architecte; mais on admire avec étonnement le choix du site & la beauté de l'aspect de ce vaste édifice bâti au bord de la mer.

On voit sous le regne de Justinien, deux Architectes Grecs, dont l'histoire des Arts a dû conserver les noms. Ce sont Anthémius & Isidore, qui bâtirent le magnifique Temple de Sainte-Sophie. Les connoisseurs admirent toujours l'idée grande & hardie d'un plan circulaire établi sur des arcades réunies ou liées ensemble par des pendentifs: construction qui a servi

de modèle à tous les dômes faits depuis, & que les grands Architectes Italiens ont perfectionnée.

Cependant l'Architecture Grecque, comme l'observe l'Abbé Laugier, dans son *Essai sur l'Architecture* (1), n'est plus reconnoissable sous Justinien qui a fait bâtir Sainte-Sophie. Qu'auroit donc été ce superbe Temple, s'il avoit été construit dans le bel âge de l'Architecture Grecque & des autres Arts? Ce monument que les Voyageurs (2) ne se lassent point d'admirer, nous fait voir du moins de quoi le génie des Grecs étoit capable, puisque dans la décadence des Arts, ou au milieu de la barbarie qui régnoit dans le sixième siècle, il n'a fait que se réveiller un moment, & a produit un modèle que tous nos Grands-Maîtres ont fait gloire d'imiter dans quelques parties, & ont perfectionné.

(1) Paris, 1755. *in*-8°.

(2) L'Auteur des Temples Anciens & Modernes, que je dois citer plus d'une fois, a réduit à leur juste valeur les beautés qu'on admire en voyant Ste. Sophie. Par un examen bien fait de l'ensemble, & des détails, il a mis des bornes à une admiration qu'on se transmet successivement, d'après celle des Grecs, ou des Voyageurs qui exaltent tout ce qu'ont exalté leurs prédécesseurs.

Templ. Anc. & Mod. par M. l'Abbé. M. p. 170.

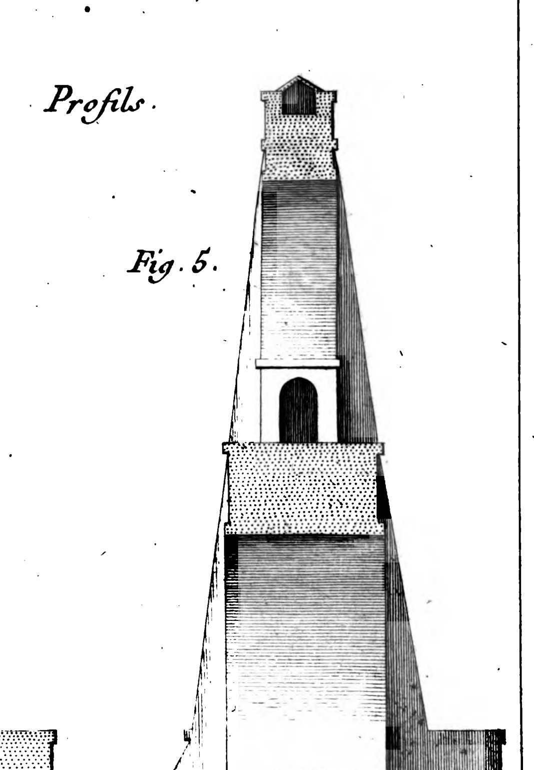
Parmi les Aqueducs à double & triple rang d'arcades, situés aux environs du village de Bourgas, à trois petites lieues de Constantinople, il y en a un que l'on présume avoir été bâti du tems des Empereurs Grecs, & dont la construction, la belle ordonnance font l'admiration des Voyageurs. Soliman second le fit réparer par des Architectes Grecs; &, de l'aveu des connoisseurs les plus éclairés, ce monument, par sa structure aussi hardie que solide, est supérieur à tout ce qu'on peut voir en ce genre en Italie & ailleurs. L'Aqueduc de Nismes, qu'on prétend être le plus beau de ceux que le temps nous a conservés, n'a ni la hauteur ni la régularité de celui dont je parle.

Au reste il s'agit de le voir. Voici la description qu'en a fait mon ami M. *Bourlat de Montredon*, d'après le dessin tracé sur les lieux par M. le Baron *de Tott*, ainsi que d'après les éclaircissements & les judicieuses remarques que M. le Chevalier *de Saint-Priest*, Ambassadeur de France à Constantinople, a bien voulu communiquer. Le Plan qu'on y a joint achevera pleinement la démonstration. Laissons d'abord parler mon ami.

DESCRIPTION

de l'Ancien aqueduc de BOURGAS, *à trois lieues de Constantinople.*

» L'AQUEDUC de Bourgas, plus épais dans » le pied, qu'il ne l'eſt dans la partie ſupérieure, » traverſe, dans une eſpace d'environ 420 pieds, » un vallon embelli par une prairie agréable » où coule un ruiſſeau; il ſert à joindre de » droite & de gauche deux collines égales en » hauteur à l'Aqueduc même, qui a 107 pieds » dans ſa plus grande élévation. Cet Aqueduc » eſt à deux étages percés chacun de quatre » grandes arcades faites en tiers-point, & qui » s'élèvent en correſpondance les unes au-deſſus » des autres. Chaque arcade eſt ſéparée par une » pile contre laquelle ſont appuyés en dehors » des éperons ou piliers butans, qui partant du » pied de la pile, s'élèvent en talus continu » juſqu'à ſon ſommet, & ſe coupent ſur leurs » ſurfaces en différens ſens, de manière qu'en » ſe reployant ſur eux-mêmes ils viennent mou» rir à rien. Ils laiſſent ainſi dans leur milieu » une place où l'on a pratiqué, à trois hauteurs » différentes de moindres ouvertures, ou de



Pile.　Profil pris au milieu d'une Arcade

20 Toises.

Gravé par N. Ransonnette.

» plus petites arcades dont l'idée seule annonce
» bien dans l'Architecte qui a imaginé cette
» construction, une intelligence peu commune
» dans l'Art de bâtir. Car, outre qu'aucun édi-
» fice de cette nature, antique ou moderne,
» ne lui en avoit fourni l'exemple, par ce moyen
» simple il a su diminuer beaucoup la dépense,
» & procurer à son Aqueduc une légèreté qui,
» sans nuire à la solidité de sa structure, en rend
» l'aspect très-agréable.

» Une autre singularité remarquable, & dont
» on ne connoît pas de modèle dans aucun
» ouvrage de ce genre, c'est qu'on peut par-
» courir même à cheval cet Aqueduc à la hau-
» teur de son premier étage, ou du second
» rang d'arcades, attendu que les piles y sont
» percées dans leur épaisseur de manière qu'el-
» les laissent un libre passage pour traverser
» l'Aqueduc d'un bout à l'autre sans rencontrer
» le moindre obstacle. Ce passage à travers
» les piles est tracé dans la moitié du plan pris
» au niveau des secondes arcades. En jetant les
» yeux sur la planche, figure 2, on verra que
» l'escalier qui conduit à l'endroit où le premier
» étage prend naissance, est pratiqué dans l'épais-
» seur de la premiere pile de l'Aqueduc, &

» que le chemin qui aboutit au pied de cet
» escalier est percé dans l'épaisseur du massif
» de maçonnerie dont il me reste à parler.

» Le corps de l'Aqueduc tel qu'on vient de
» le décrire, n'étant pas suffisant pour joindre
» dans la partie la plus élevée le sommet des
» deux collines, il a fallu le prolonger jusqu'à
» cet endroit, & construire de chaque côté
» de l'Aqueduc, un massif de maçonnerie con-
» tinu, qu'on a percé de quelques ouvertures
» pour en diminuer le volume, & l'accorder
» autant qu'on pouvoit avec le reste de l'édi-
» fice. Au moyen de ce prolongement l'Aque-
» duc a 120 toises d'étendue dans sa plus grande
» longueur.

» Du point où ce massif touche au sommet
» de la colline, part le canal qui parcourt inté-
» rieurement l'Aqueduc à son sommet, & qui
» conduit à couvert l'eau qu'il porte sur la col-
» line opposée. Des dalles de pierre jointes avec
» art & disposées en talus en forment le toit,
» & terminent tout l'édifice. On ne peut assez
» faire l'éloge de cette construction. L'appareil
» en est admirable ; toutes les ouvertures, gran-
» des ou petites, portent un revêtement en
» pierres de taille qui en rend le trait pur : ce

» qui donne à tout l'ouvrage une magnificence » & une propreté qui frappent tous les spectateurs ».

Explication des figures numérotées dans la planche ci-jointe.

La Ie. figure représente une moitié du plan de l'Aqueduc, pris au niveau du rez-de-chaussée, ou du premier rang d'arcades.

La IIe. exprime la moitié du plan au niveau du second rang d'arcades. On peut y remarquer le passage pratiqué à travers les piles, pour parcourir la longueur de l'Aqueduc à cette hauteur.

La IIIe. fait voir l'élévation générale de l'Aqueduc, sa liaison avec les deux collines, la décoration de ses piles & la proportion de ses arcades. On y apperçoit, vers le bas des deux collines, le chemin qui conduit à l'entrée du massif de maçonnerie, & qui, après avoir traversé intérieurement une partie de ce massif, aboutit à l'escalier pratiqué dans l'épaisseur de la première pile, comme l'indiquent les lignes ponctuées au-dehors de la pile. Cet escalier conduit au premier étage de l'Aqueduc.

La IVe. est un profil pris au milieu d'une pile, qui fait voir la liaison & la disposition de toute la structure.

La Ve. est un autre profil pris au milieu des arcades.

M. Bourlat s'est contenté, comme on voit, d'indiquer ici ce qu'il laisse aux Artistes à discuter avec plus de connoissance & plus de détail; je m'en tiens aussi de ma part à ce peu de vues générales sur l'Architecture des Grecs. « *L'ANTIQUITÉ*, dit *Quintilien*, nous a tellement pourvus de Maîtres & d'Exemples, » qu'aucun âge, dans l'ordre des choses, ne » paroît plus heureux que le nôtre, puisque » tous ceux qui l'ont précédé n'ont travaillé » que pour notre instruction (1) ».

Je suis, &c.

---

(1) *Tot nos præceptoribus, tot exemplis instruxit Antiquitas, ut possit videri nulla, sorte nascendi, ætas felicior quàm nostra, cui docendæ priores elaboraverunt.* Instit. Orat. lib. 12. c. 11.



TRENTE-SEPTIEME LETTRE.

Inſcription découverte ſur une des portes de Conſtantinople.

JE vous ai promis, Monſieur, l'Inſcription que je découvris, il y a quelques années, ſur une des portes de Conſtantinople. Je la communiquai dans le tems à M. le Chevaliet *Faukner*, Ambaſſadeur d'Angleterre, & à M. de *Peyſſonel.* Ce dernier ayant fait la même promenade que moi, en ſortant par la porte d'Andrinople, juſqu'au château des ſept Tours, en a fait une deſcription très-inſtructive pour un voyageur qui veut connoître exactement Conſtantinople. Il a bien voulu me communiquer ſon écrit, & j'en extrais l'explication qu'il a donnée de l'Inſcription dont je parle. Ainſi je n'aurai que le mérite de la découverte, & vous devrez l'intelligence du monument à M. de Peyſſonel que je vais laiſſer parler à ſon tour.

» EN ALLANT de la porte d'Andrinople aux
» ſept Tours, le long des Remparts, & après
» celle de *Top Capiſi* ou des Canons, ainſi

» nommée, parce qu'il y a trois boulets de
» Canon enchâssés sur le ceintre (1), on trouve
» la quatrième porte nommée en Grec Νέα πόρτα,
» & par les Turcs *Yegni Capi*, nouvelle porte.
» Elle est remarquable par une inscription qu'au-
» cun voyageur n'a encore observée, & qui
» mérite bien de l'être. Elle est gravée en relief
» sur une pierre qui sert de console à l'entable-
» ment, en sorte qu'elle est visiblement dépla-
» cée, & ne se trouve là que par hasard. Je
» la transcris telle qu'elle est ».

THEODOSI JUSSIS·GEMINO·NEC·MENSE } peracto ;
CONSTANTINUS·OVANS·HÆC·MOENIA·FIRMA } locavit.
TAM CITò, TAM STABILEM PALLAS VIX conderet } arcem.

C'EST-A-DIRE:

C'est par les ordres de Théodose, qu'en moins de deux mois, Constantin triomphant éleva ces murs. Pallas auroit de la peine à bâtir en si peu de tems une forteresse aussi solide.

» On est redevable de cette découverte à

---

(1) C'est contre cette porte que Mahomet second fit dresser sa principale batterie, dans l'attaque où l'infortuné Constantin Paléologue perdit l'Empire avec la vie.

» M. G. qui, faisant le tour des murs avec » M. *Laugier*, Médecin de l'Empereur & de » la Reine de Hongrie, remarqua cette inscrip» tion dont une partie n'est guère lisible ; à » cause de la mousse dont l'eau qui découle » de la corniche a couvert en partie la pierre. » Cette corniche est aussi chargée d'Inscriptions » Grecques qu'il n'est pas possible, par la mê» me raison, de déchiffrer.

» Le Théodose dont il est parlé dans cette » inscription, étoit Théodose le jeune, fils » d'Arcade & d'Eudoxie, & le Constantin » à qui le marbre donne l'honneur d'avoir, » par l'ordre de cet Empereur, fait construire » ces murs en moins de deux mois, étoit Gou» verneur ou Préfet du Prétoire. Ce fait est » prouvé par les deux Inscriptions suivantes rap» portées dans l'Anthologie, L. 4. Chap. 18. La » première avoit été gravée sur la porte du » Xilocirque, & l'autre sur la porte d'or. » Les voici :

Θεοδόσιος τόδε τεῖχος ἄναξ καὶ ὕπαρχος ἑώας
Κωνσταντῖνος ἔτευξαν ἐν ἤμασιν ἑξήκοντα.

C'est-à-dire : *En 60 jours l'Empereur Théodose & Constantin, Préfet de l'Orient, ont construit ce mur.*

Ημάσιν ἑξήκοντα φιλοσκήπτρῳ βασιλῆϊ
Κωνσταντῖνος ὕπαρχος ἐδείματο τείχεϊ τεῖχος :

C'eſt-à-dire : *En 60 jours le Préfet Conſtantin a conſtruit pour l'Empereur, ſon Auguſte Maître, ce mur ſur un autre mur.*

» Ces deux Inſcriptions ne ſubſiſtent plus ; » mais il eſt aiſé de voir qu'elles ont été faites » en même tems que la latine qui leur ſert » d'interprétation. L'eſpece de défi que le Pré- » fet, fier de ſon ouvrage, fait à Pallas, porte- » roit à le ſoupçonner d'en être l'auteur (1). » Evagrius & Suidas nous apprennent qu'il » étoit bon Poëte ; mais ces trois vers n'au- » roient pas ſuffi pour lui faire cette répu- » tation.

» M. Ducange croit que ce Conſtantin eſt » le même que Cyrus, grand perſonnage de » ce tems-là (2). Un jour qu'il aſſiſtoit aux » jeux publics dans le Cirque, les deux fac- » tions des *Verts* & des *Bleus* s'écrièrent, que » Conſtantin avoit bâti Conſtantinople, mais » que Cyrus l'avoit renouvellée. Théodoſe fut

(1) *L. I. C. 19.*
(2) *L. I. C. 190.*

» si mécontent & si jaloux de cette acclama-
» tion, qu'après l'avoir dépouillé de ses char-
» ges, il le força d'entrer dans l'état Ecclé-
» siastique.

» Constantin-le-Grand avoit donné avec
» son nom une plus grande étendue à Bysance;
» & l'avoit enceinte d'un nouveau mur; il
» l'avoit même dédiée à la Sainte Vierge,
» suivant les Historiens Grecs. C'est à cette dé-
» dicace, & à la vénération que les Empe-
» reurs du bas Empire avoient pour la Sainte
» Vierge, qu'il faut rapporter la lettre M, qui
» se voit sur leurs Médailles, & qu'on présu-
» me avec fondement être la lettre initiale du
» nom de Marie.

» Ces murs de Constantin ne subsistent plus,
» parce que sous les premières années de Théo-
» dose le jeune, l'an 413 de J. C. on fut
» obligé d'aggrandir la Ville. Anthémius, Pré-
» fet du Prétoire, & Régent de l'Empire sous
» la minorité de Théodose, fit faire une nou-
» velle enceinte aussi grande que celle qui
» subsiste aujourd'hui, & elle fut achevée avec
» une diligence incroyable en deux mois.
» Ces nouveaux murs furent renversés par un
» tremblement de terre l'an 39 du regne de

» Théodose le jeune, & le 447 de J. C. Ammien Marcellin nous apprend que Constantin, Préfet du Prétoire, fut chargé de le relever, & qu'il acheva cet ouvrage en trois mois. Voilà précisément le Constantin de notre Inscription ; & le genre de construction qu'elle indique, en disant qu'il bâtit un mur sur un mur, prouve qu'il ne fit qu'en relever les murailles, sans rien changer à l'étendue qu'Anthémius leur avoit donnée. Peut-être jaloux de la diligence avec laquelle ce dernier les avoit fait construire, a-t-il affecté de mettre dans son Inscription qu'il les avoit rebâtis en deux mois ; mais Marcellin n'en convient pas tout-à-fait.

» Quoi qu'il en soit, M. Ducange, après avoir rejeté l'opinion de Nicéphore, qui attribue la premiere construction des murs de Constantinople à Anthémius conjointement avec Cyrus ; & celle de Zonare, qui en fait honneur à Cyrus seul, prouve, par le rapport du tems auquel ils ont été rebâtis, à l'époque où Cyrus étoit Préfet du Prétoire, qu'il est le même que Constantin. Cyrus ne releva pas seulement les murs de Constantinople : il répara encore & rebâtit plusieurs édifices

» édifices publics qui avoient été renversés par le » même tremblement de terre. Or, pour le justi» fier de l'excès de vanité dont l'accuse Marcellin, » il faut supposer que cet Auteur a voulu parler de » ces ouvrages ainsi que des murs. Le peuple » porta si loin la reconnoissance à l'égard de ce » Magistrat, qu'il voulut changer le nom de » Constantinople en celui de Cytopole ».

Vous voyez, Monsieur, par cet extrait, que je n'ai rien à ajoûter au travail de M. de Peyssonel, sur l'Inscription que j'ai découverte. Je ne doute pas que son Ouvrage ne soit imprimé tôt ou tard, avec les curieux Mémoires qu'il a envoyés à l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, dont il est associé. Son fils, mon ami & mon compagnon de voyage, marche courageusement sur les traces de son pere, & nous donnera sur l'Antiquité, qu'il étudie avec beaucoup de soin, de très-bonnes recherches.

Ceux qui ont fait avant moi le tour des murs de Constantinople, n'ont vu sur la porte neuve, que les pierres & la mousse. Pour moi, j'ai voulu l'examiner de plus près; j'ai engagé un Janissaire à me laisser monter sur ses épaules, & j'ai lu l'Inscription que M. de Peyssonel vient de vous expliquer. Je suis, &c.



TRENTE-HUITIEME LETTRE.

A M. DE PEYSSONEL, Conſul de France à Smyrne.

Je me ſuis chargé, mon cher Maître, de vous communiquer ce que nous avons obſervé le Docteur Makenſie & moi, à la premiere lecture de l'agréable relation de votre voyage à Cyzique.

Le torrent qui traverſe l'amphithéâtre a été, dites-vous, arrêté par des écluſes, & il formoit un petit lac pour une Naumachie. Mais pourquoi former une Naumachie terreſtre dans une Ville environnée de deux mers, qui ſont à la portée du fuſil, Cyzique étant de plus ſituée ſur une montagne, d'où les habitans les plus éloignés de la mer pouvoient jouir commodément du ſpectacle. Une Naumachie à terre étoit, ce me ſemble, très-inutile à Conſtantinople, qui a le Chryſocéras d'un côté, & la Mer-Blanche de l'autre. Les Anciens ont fait certainement des choſes plus biſarres & plus extraordinaires; mais pour l'honneur de l'Antiquité, ne leur en

prêtons pas de nouvelles. Nous mettons aussi des restrictions à la prédiction que vous faites. » Dans trois ans, dites-vous, il n'y aura plus » à Cyzique, ni vestiges, ni débris, ni par con» séquent de Faunes, tels que celui que vous » avez trouvé «. Peut-on parler si positivement de ce qu'on ne voit pas, de ce qui est sous terre? Depuis le sac de Rome, & dans le cours des deux derniers siecles, soit par curiosité, soit par intérêt, les Chrétiens n'ont pas cessé de creuser & de faire des découvertes. On creuse encore, on continue de fouiller, & l'on découvre tous les jours quelques ossemens de la vieille Rome. Nous n'avons garde de comparer Cyzique à la Capitale de l'Empire; mais il n'y a pas long-tems qu'on remue la terre de l'ancienne ville d'Asie, & le nombre des Ouvriers n'est pas considérable. Il y a donc lieu d'espérer que ceux qui viendront après nous, *nati natorum*, y pourront glaner & trouver quelques restes d'antiquités.

Vous aurez, après M. *Bon*, la gloire d'avoir donné la Carte la plus exacte du Pays que vous avez parcouru, & nous aurions bien voulu que vous eussiez pu voyager plus commodément.

Nous pensons aussi, qu'à moins que vous

n'ayez trouvé le nom gravé sur le marbre ; votre Ajax est un peu douteux, puisqu'il n'est caractérisé que par le masque : ornement commun à tant d'autres personnages.

Nous vous envoyons ces légères observations, pour vous marquer que nous ne lisons pas rapidement, ni indifféremment tout ce que vous faites. Le Docteur vous félicite, vous admire & vous aime toujours. J'en dirois autant & plus, s'il se pouvoit, mon cher Maître, de votre serviteur, &c.





TRENTE-NEUVIEME LETTRE.

De la Musique chez les Grecs.

COMME l'amour est la passion naturelle de tous les tems & de tous les âges, je chercherai dans les Airs modernes, dans les Chansons tendres & plaintives, de désespoir ou de gaieté, ce qui peut rester en ce genre de l'ancien goût de la Musique Grecque, & ce qui peut rendre raison, quoiqu'imparfaitement, de ce caractère.

J'observerai, en premier lieu, que les Orientaux ont tous naturellement l'oreille faite pour la Musique : ils l'aiment, dès qu'ils peuvent l'entendre. On ne voit point de Grecs ni de Turcs, de quelque état qu'ils soient, qui ne s'arrêtent pour entendre une belle voix, pour écouter le chant du rossignol. La Musique n'est pourtant jamais, parmi eux, une passion à laquelle un homme se livre tout entier, comme on le voit si fréquemment parmi nous.

Je ne suis pas étonné que Miladi Montagut, avec autant de goût qu'elle en avoit, ait été si vivement touchée des airs qu'elle entendoit en Turquie, & qu'après avoir connu cette

Musique, elle l'ait préférée à toute autre. Les Airs tendres & touchans font sur l'ame une impression douce & profonde.

Je ne suis pas non plus surpris qu'un très-savant Voyageur (1) ait parlé de la Musique des Maures & des Turcs, en comparant leurs Instrumens aux anciens, & particulièrement le Tympanon & les Cymbales qu'ils ont encore (2).

Je puis du moins assurer que, dans la Musique Grecque & Turque, la division des tons étant plus étendue que la nôtre, leur donne des expressions que nous n'avons pas, & qui, dans le genre tendre, font un grand effet. Aussi leurs Airs de sentiment, leurs Chants de douleur, pénétrent-ils l'âme, & causent-ils l'émotion la plus douce & la plus agréable.

Le Prince Cantimir, qui avoit bien étudié cette partie, qui en a même fait un Traité, & nous a laissé des Airs de sa composition, n'a pas hésité à mettre la Musique Grecque & Orientale au-dessus de la nôtre. Il faut lire ce qu'il a écrit à ce sujet dans son Histoire des

(1) Voyage de Shaw. *Tom. I. Chap. III. page 3.*

(2) *Tympana tensa... palmis, & Cymbala circùm concava.* Lucret. Lib. II. v. 618.

Turcs (1). Pour le prouver, voici l'aventure qu'il rapporte d'un Grec moderne, habile Musicien, qui excelloit dans cet Art.

Emir-Gium-Khan, parmi les Perses, fut amené captif à Constantinople. Son talent pour la Musique lui concilia la faveur du Sultan Amurat IV : il devint le compagnon de ses plaisirs. Il avoit une belle maison sur le canal de la Mer-Noire, où l'Empereur alloit souvent le voir pour s'enfermer, & boire du vin en liberté avec lui. Un jour qu'Amurat y étoit, s'enivrant à son ordinaire, un Grec, homme distingué dans sa Nation, passa en bateau devant le Palais, sans savoir que le Sultan y étoit, & chanta un air Persan avec une grâce extraordinaire. Emir-Gium ouvrit la fenêtre avec empressement, & aussi-tôt le Grec se tut; mais le favori lui fit tant d'instances pour l'engager à continuer, que le Grec ne put se dispenser de lui donner cette satisfaction. Il fit donc arrêter les rameurs, & quand il eut achevé, Emir-Gium vint à lui & lui demanda qui il étoit. Il répondit qu'il étoit Grec, sujet d'Amurat. Aussi-tôt le favori lui baisa les main par trois fois, & le congédia

(1) *Tom. II. pag. 237.*

avec un présent honnête. Etant rentré pour rejoindre le Sultan : » Seigneur, lui dit-il, les » Grecs qui sont soumis à votre puissance, ont » été autrefois les Maîtres de ce pays-ci ; celui » que je viens de voir m'a convaincu qu'ils en » étoient dignes. L'Histoire rend témoignage à » leurs vertus ; mais je n'avois encore rencontré » personne de cette Nation qui soutînt la réputation qu'ils ont acquise autrefois. S'ils ressemblent tous à celui que le hasard m'a présenté, » il faut avouer qu'ils méritoient de commander » à cet Empire. Je crois pouvoir le disputer, » en fait de Musique, au plus habile de ce » pays ; cependant je m'estimerois heureux d'être » le disciple de ce Grec (1) ».

Ajoutons encore un trait conservé par le même Auteur, dans l'histoire du même Sultan, Amurat. Ce Prince cruel, ayant assiégé & pris Bagdad, donna ordre d'égorger trente-mille Persans qui avoient mis bas les armes (2). Dans le nombre de ces malheureux, il se trouva un Musicien qui supplia l'Officier Turc de suspendre pour un moment sa mort, & de lui permettre de parler

(1) Histoire Ottomane. Tom. III. pag. 99.
(2) *Idem.* pag. 102.

à l'Empereur. On le mena en présence d'Amurat, & on lui demanda ce qu'il avoit à dire.
« Très-sublime Empereur, dit-il, ne souffrez » pas qu'un Art aussi excellent que l'est la Musique, périsse aujourd'hui avec *Schahkuli*. Je » n'ai nul regret à la vie pour la vie même, » mais seulement pour l'amour de la Musique, » dont je n'ai pu atteindre encore toutes les » profondeurs. Laissez-moi travailler à me perfectionner dans cet Art divin; & si je suis » assez heureux pour arriver au point où j'aspire, » je me croirai mieux partagé que si je possédois » votre Empire ». On lui permit de donner un essai de ses talens. Aussi-tôt, semblable au chantre d'Homère, il prit un *Scheschdar* (1), & accompagnant cet instrument de sa voix, il joua, d'un ton si tendre, la prise de Bagdad, & le triomphe d'Amurat, que ce Prince fondit en larmes, & continua d'être attendri aussi longtems que le Musicien se fit entendre. L'Empereur, à sa considération, ordonna non-seulement qu'on sauvât la vie à ceux qui n'étoient pas encore exécutés, mais de plus, qu'on leur

(1) Sorte de Psaltérion qui ressemble à la Harpe, & qui a six cordes de chaque côté.

rendît la liberté. Amurat voulut retenir le Musicien, auprès de lui, & en fit un très-grand cas.

Voilà une grande preuve en faveur des effets surprenans de l'ancienne Musique, qui calmoit les passions, ou les excitoit à son gré. Elle influe encore beaucoup sur la douceur & l'honnêteté des mœurs. Sans quitter Bagdad, ajoutons un dernier trait qui caractérise ce goût délicat pour la Musique, accompagné de l'honnêteté & de la simplicité des mœurs antiques. Ces tableaux nous ramenent toujours avec plaisir à la Nature, dont nous nous éloignons si souvent, quand nous voulons mettre de l'esprit à la place du sentiment, & préférer au beau naturel des images, le faux éclat du recherché.

Ibrahim Ben-Mahadi, parvenu au trône de Bagdad, en fut presque aussi-tôt chassé par Mamon, son neveu, qui étoit à la tête d'une armée nombreuse. Il eut le bonheur de se sauver : mais le nouveau Kalif le fit chercher avec tant de soin, qu'on le trouva enfin déguisé sous un habit de femme. Mamon cependant le reçut bien, le traita fort humainement, & lui donna sa confiance. Un jour qu'ils conversoient ensemble, il le pria de lui raconter ce qu'il avoit remarqué de plus intéressant & de plus singulier pendant

le tems de sa retraite. Voici ce que lui dit Ibrahim. » Etant un jour sorti (1) de la maison » où j'étois caché, pour me réfugier dans une » autre, & ayant choisi l'heure de midi pour » rencontrer moins de monde, je me trouvai » devant une boutique fermée, sur la porte de » laquelle je vis un homme dont le visage étoit » fort basané & assez semblable au mien. Je » lui demandai s'il vouloit me permettre de me » reposer chez lui : il me répondit que je ne » pouvois lui faire plus d'honneur ni plus de » plaisir. Il me conduisit en même tems dans » l'intérieur du logis ; mais il en sortit aussi-tôt, » & ferma la porte sur moi.

» Alors je me crus perdu, & j'eus lieu de » craindre que cet homme ne m'eût quitté & » enfermé que pour aller avertir ceux qui me » cherchoient. Dans cette agitation, je fus agréa- » blement surpris, lorsque je le vis revenir chargé » de vivres, & suivi d'un autre homme qui por- » toit un lit & un tapis.

» Je suis barbier de ma profession, me dit-il » en rentrant, & ne doutant point que vous » n'eussiez de la répugnance à vous servir des

(1) Bibliotheque Orientale de d'Herb. *pag.* 481.

» choses qui ont servi à d'autres, j'ai été au
» marché acheter ces meubles, & on vous pré-
» pare à manger.

» J'admirai une si grande honnêteté, & je
» n'hésitai pas à me mettre à table avec mon
» hôte. Il me demanda si je buvois du vin, & lui
» ayant répondu que je ne le refuserois point,
» il en fit apporter du meilleur, avec lequel
» nous achevâmes joyeusement notre repas.

» Alors il me demanda la liberté de me faire
» une priere; je la lui accordai. Je desirerois,
» ajouta-t-il, que vous me fissiez l'honneur de
» chanter devant moi; je sens que je ne mérite
» pas cette faveur, mais je la recevrai comme
» une grace signalée & particuliere. Aussi-tôt,
» me présentant un luth, il récita ces vers d'un
» Poëte Persan :

Nous sommes dégoûtés de toutes sortes d'instrumens; si nous n'avons pas une voix comme la vôtre qui les accompagne.

» J'avoue que ce discours m'embarrassa, &
» mon premier mouvement fut de demander à
» cet homme, comment il avoit appris que je
» savois la Musique. Il répondit : Seigneur,
» vous êtes trop connu pour pouvoir espérer de
» vous cacher à ceux qui vous voient de près.

» Je sais que vous êtes Ibrahim, oncle du Kalif
» régnant, & que ce Prince a promis cent-mille
» dragmes d'argent à celui qui lui découvriroit
» le lieu où vous êtes.

» Cette déclaration me frappa si fort, que,
» sans hésiter, je crus n'avoir rien de mieux à
» faire que de prendre le luth, pour contenter
» mon hôte. Je lui accordai même la seconde
» priere qu'il me fit, de lui permettre de chan-
» ter quelques airs, & je l'accompagnai avec
» le luth. Cet homme chanta de si belles chan-
» sons, que j'en fus étonné, & lui demandai
» de qui il les avoit apprises. Il me dit qu'il les
» tenoit d'Ishak-Mosul, excellent Musicien, chez
» lequel il avoit resté long-tems.

» La nuit étant venue, je quittai mon hôte.
» Je lui présentai une bourse remplie de pieces
» d'or, il les refusa en me disant : *Votre action*
» *est bien étrange. Après avoir fait tout ce qui*
» *m'étoit possible pour vous bien recevoir, vous*
» *voulez me faire perdre le mérite & l'honneur*
» *de l'hospitalité que j'ai exercée. Dieu me pré-*
» *serve de recevoir votre argent.* En me quittant,
» il ajouta ce vers Persan :

» *Les pensées de l'homme qui s'est donné à Dieu, sont*
» *bien différentes de celles de l'homme attaché aux créatures.*

Il faut avouer que si ces traits sont beaucoup d'honneur à la Musique, on doit être aussi touché de la simplicité des mœurs qu'ils nous peignent. Voilà les premiers effets de l'Art; tels sont encore les plaisirs innocens attachés à la douceur des mœurs d'une Nation qui conserve fidèlement ses goûts & ses usages.

Ajoutons à ces notions générales, & sans doute superficielles, sur la Musique Turque, une observation très-curieuse, que je dois à M. le Chevalier *de Saint-Priest*, notre Ambassadeur à la Porte. Je ne me permettrai pas d'y rien changer.

» On ne sauroit, avec fondement, soutenir
» que les Turcs aient une Musique théorique;
» l'usage en est encore à s'introduire & presque
» ignoré parmi eux. Ils apprennent uniquement
» de mémoire les airs qu'ils chantent ou jouent
» sur les instrumens qu'ils connoissent, & d'a-
» près des exercices longs & répétés avec ceux
» qui sont parvenus à les composer & à les
» retenir, pour les enseigner à d'autres de la
» même manière. C'est là tout ce que savent
» les Maîtres & Compositeurs de Musique Tur-
» que. S'il s'en trouve quelqu'un dans le nombre
» qui ait atteint le talent d'écrire la Musique,

» il le doit à sa propre invention: en sorte que
» la méthode particuliere qu'il s'est faite, ne
» sauroit être entendue que de lui seul, & ne
» présente aucunes regles ni principes de con-
» vention générale. Les Musiciens du Grand-
» Seigneur, qui sont réputés les Orphées de
» l'Empire, jouent, comme les autres, tous
» leurs airs par cœur, & les ont appris de
» même. Jamais ils n'ont eu de Musique notée
» devant eux, encore moins au moment de
» l'exécution. Toute leur étude se réduit à répé-
» ter de l'un à l'autre leurs pieces de Musique
» de nouvelle composition, jusqu'à ce que cha-
» cun l'ait appris. Bornés de cette sorte, ils
» jouent, tous, à très-peu de chose près, la
» même partie: ce qui ne présente d'autre har-
» monie que celle qui peut se rencontrer dans
» la différence des instrumens; & il faut con-
» venir que, si c'en est une, elle ne peut-être
» sentie que par ceux qui n'en connoissent point
» d'autre.

„ On convient néanmoins que les Turcs ont
„ quelques Traités de Musique Orientale, qu'ils
„ tiennent des Persans, dans lesquels se trouvent
„ les regles de la composition & la manière de
„ l'écrire; mais le dédain qu'ils ont générale-

„ ment pour la culture des Sciences, a laissé
„ ces ouvrages dans un parfait oubli. Cantimir
„ dit, dans son histoire, avoir fait un Traité de
„ Musique, qu'il dédia à Achmet II. Si, com-
„ me il l'assure, on se servoit alors par-tout
„ de sa méthode ; il faut qu'elle n'ait pas fait de
„ grands progrès, puisqu'elle est aujourd'hui
„ totalement abandonnée, & aussi peu connue
„ que si elle n'eût jamais existé.

„ Cela n'empêche pas que les Musiciens, en
„ Turquie, n'exécutent des pièces de Musique
„ & des especes de *Concerto* fort longs ; mais
„ il est facile de juger de la difficulté qu'ils ont
„ à les composer sans le secours de la note, &
„ du tems qu'il leur faut pour les apprendre
„ au point de pouvoir les exécuter ensemble.
„ A peine compte-t-on à Constantinople trois
„ ou quatre de ces Musiciens qui aient acquis
„ le talent de transmettre au papier leurs com-
„ positions, & toujours sous une méthode
„ différente les unes des autres. D'où l'on doit
„ conclure, avec assurance, que les Turcs n'ont
„ point de Musique théorique communicative,
„ & qu'ils ne possédent encore, tant pour la
„ voix que pour l'instrument, qu'une simple
„ routine adaptée à leur goût. S'il en étoit au-
trement,

» tiement, les Musiciens, en Turquie, s'instrui» roient dans leur Art par le secours des mêmes » principes que ceux qui sont connus en Eu» rope, & ne seroient point astreints à une » simple étude de mémoire ou d'imitation, qui » s'efface à mesure qu'elle se multiplie.

» En un mot, rien ne prouve tant la vérité » de ce qu'on vient de dire, que l'extrême » surprise, ou plutôt l'admiration que témoi» gnent les gens les plus instruits en Turquie, » en voyant noter leurs airs par les Européens » qui savent la *Musique*, & les rendre aussi-tôt » après, soit par le chant, soit sur les instru» mens. C'est pour eux une espece de magie, » ou tout au moins un Art au-dessus de leur » compréhension ».

Quoi qu'il en soit, pour ne laisser rien à désirer sur ce sujet, je crois devoir joindre quelques chansons Grecques & Turques (1), à

(1) Il les faisoit pour la Sultane qu'il avoit épousée, & dont il étoit amoureux. Il y a plusieurs recueils de chansons Orientales fort estimés, & cités dans la Bibliothèque de d'Herbelot, au mot *Agani*. Il seroit à souhaiter que nos jeunes Interprêtes, qui s'exercent à Constantinople à des traductions traduisissent quelques-uns de ces recueils.

celles d'Ibrahim Bacha, que Milady Montagut nous a conſervées.

Je ne dirai pas comme un Auteur François, qui a voulu faire, ainſi que moi, la comparaiſon des Grecs Modernes avec les Anciens, que les *Tragoudis* ou *chanſonnettes, qui retentiſſent aujourd'hui dans les bourgades du Parnaſſe, & dans les grottes de l'Hélicon, peuvent, peut-être, être comparés aux meilleurs Poèmes des Anciens.* (1) Mais je ſais que les Poëtes Grecs de nos jours ſavent chanter la roſe & le printemps, comme Anacréon, & qu'on retrouve dans leurs chanſons des étincelles du feu poétique, qui n'eſt point du tout éteint chez eux. Vous en jugerez par celle-ci.

CHANSON GRECQUE.

« Je lutte contre l'infortune, plongé dans un » abîme de maux prêts à m'accabler (2). Je » vis ſur une mer orageuſe prête à m'englou- » tir. Des vents impétueux, & qui m'annoncent

(1) Préf. de Lacéd. anc. & nouv. *p.* 4.

(2) J'obſerve, pour ſuivre ma comparaiſon, que les Grecs, accoutumés à voir la mer, ne parlent guère de leurs maux ou de leurs chagrins, pour peu qu'ils ſoient violens, ſans les

» le naufrage, soufflent de tous côtés, & sou-
» levent des ondes effrayantes. La mer est cou-

---

comparer aux tempêtes & aux orages. Ils disent, par exemple, dans une de leurs chansons :

Τα χείματα ὀρῶ τα σαν ἄγρια θηριὰ διὰ ναμε καταπιένε, &c.

« Je vois, dans mon malheur, les flots soulevés de la mer, » comme des dragons ou des serpens, qui s'élancent sur moi » pour me dévorer ».

Ainsi s'exprime, dans Eschyle, un Chœur de Thébains :

« Tels que des flots écumans qui fondent l'un après l'autre » sur un vaisseau battu par la mer, nos maux & nos périls se » succèdent sans relâche ». *Les sept Chefs, act. III. sc. III.*

Etéocle, pour faire cesser les cris des femmes alarmées de l'apparition des ennemis, leur dit :

» Insensées que vous êtes, est-ce en fuyant de la poupe » à la proue que les matelots se dérobent à la fureur des » mers » ? *Ibid. act. II. scen. I.*

« Des soldats, que la rage enflamme, dit encore le Chœur, » fondent sur nous comme des flots irrités ». *Ibid.*

« Tu deviens importun comme le bruit des flots ». *Eschyl. Prometh. act. I. scen. I.*

« Toutes les tempêtes, tous les orages du malheur ». *Ib. act. IV.*

Les Anciens sont pleins de ces expressions figurées & de ces comparaisons, qu'on trouve encore chez les Grecs modernes.

Rien n'est si commun dans les ouvrages des Pères Grecs, que les comparaisons prises des tempêtes, des naufrages, de tous les périls qui rendent la mer si redoutable.

» verte de brouillards épais ; les tourbillons, qui » se succèdent, la font blanchir d'écume. Je » vois s'amonceler des nuages sombres, qui » cachent la lumière du jour. Hé quoi ! ne se » présentera-t-il aucun espoir de salut ? Mes yeux » ne pourront-ils découvrir le rivage ? Ne trou- » verai-je aucune issue pour arriver au port, » & jeter l'ancre dans des eaux plus tranquilles ? » Désespéré, je cours à mes voiles, pour me » sauver ou me perdre avec elles. Hélas ! leur » seule résistance à tant d'effets contraires, peut » encore me sauver ».

CHANSONS TURQUES.

I.

» 1. Si la roue de la fortune ne tourne pas » à mon gré, que m'importe ? La Philosophie » me console & s'empare de tous mes desirs.

» 2. S'il ne m'est pas permis d'approcher de » ce corps d'albâtre, de ce tyran des cœurs, » pourquoi m'en inquiéter & me repaître de » vaines chimères ?

» 3. Que ceux qui trouvent leur plaisir dans » un verre, jouissent pleinement, & en buvant » à longs traits, de ce genre de félicité. Un pareil » bonheur ne sera jamais le mien.

» 4. Le nectar des buveurs ne me tente pas: » celui de l'amour fit toujours mes délices.

» 5. Mais ROUBI (1) ne sait pas importuner: » c'est la clef de la patience qui doit lui ouvrir » tôt ou tard la porte du triomphe ».

II.

» 1. Si la beauté que j'aime m'a abandonné, » je m'en console, dans l'espoir que je trouverai » bien à fixer quelques yeux de Gazelle.

» 2. Si l'infidelle, en me quittant, enlève » mon cœur, ne trouverai-je pas une autre Mai» tresse au teint de roses, aux dents de perles?

» 3. Point de chagrin, & vive Constantinople, » où je saurai bien découvrir un beau cou d'albâ» tre, avec des signes de Mauritanie (2).

---

(1) Chaque Poète Turc prend un surnom, qu'il glisse ordinairement dans le dernier distique de la Chanson.

(2) Les Orientaux ne connoissent pas les mouches des Européens; mais ils aiment beaucoup les signes ou les marques naturelles, qui probablement ont fait inventer les mouches. C'est ce qu'on appelle en Turc *Bengu*. Cette remarque est de M. *Deval*, premier Interprète du Roi à Constantinople, qui m'a procuré ces Chansons traduites littéralement.

» 4. Malgré ces résolutions, je passe les nuits
» sans fermer les yeux, ni goûter le moindre
» sommeil. Ingrate! pourquoi ne pas m'accor-
» der un simple sourire?

» 5. Si je suis devenu ton esclave, pourquoi
» veux-tu me donner la mort? Ne vois-tu pas
» qu'il ne m'est plus possible de résister à tes
» rigueurs?

» 6. ABDY (1) sera forcé d'en porter ses
» plaintes au Monarque. Tu sais le proverbe
» qui dit: qu'il faut bien qu'il se trouve un sage,
» pour faire la paix entre deux foux, qui ne
» peuvent s'accorder ».

Il est très-difficile de rendre, dans une autre langue, l'énergie des expressions de la Poésie Orientale, qui en font le principal agrément.

Je joins ici les Textes de ces trois Chansons, pour ceux qui peuvent les entendre, & par conséquent suppléer à la foiblesse de ma Traduction.

---

(1) Surnom du Poëte.

CHANSON GRECQUE.

Μὲ δυσυχίαις πολεμῶ μὲ βάσανα ὡς τὸ κεμὸ
  Εἶμαι, καὶ κινδυνέυω, καὶ νὰ χάθω κοντέυω
Στὸ πέλαγος τῶν συμφορῶν με ἐπικίνδυνον καιρὸν,
  Μανέμυς ὁ λάτριυς, σφόδρυς καὶ ἐναντίυς.
Μὲ κύματα πολλῶν, καὶ μῶν, τυφανὶ ἀναςενασμῶν,
  Θάλασσα φυοκομένη, πόλλα ἀγριομένη,
Ὁπῦ ἀφριζι καὶ φησὰ με σαγανάκια περισσὰ,
  Σύνεφα σκοτισμένα, καὶ καλασυγχισμένα,
Καὶ νὰ φανῇ μιὰ σωτηρία, νὰ ἰδῦν τὰ μάτιά μυ ςεριά.
  Γλίχα νέρα νὰ ἔυρω, πάσχα καὶ δεν ἠξεύρω.
Ν'ἀρωξω καὶ δεν ἡμπορῶ γιατί λιμένα δεν Ἰορῶ.
  Μ'ἀτελπισίαν Ἰρέχω στα ἄρμενα πῦ ἔχω.
Πῦ μὲ ἀυτὰ κὰν νὰ πνυγῶ, ἢ πελαμέτινα ἔυγῶ,
  Καὶ τῦτα ἄν βαστάξυν, ἔμποςῦν νὰ ἀὲ φυλάξυν.

CHANSONS TURQUES.

I.

Les vers sont de quatre pieds, chacun de quatre syllabes. Les Turcs lettrés ne doivent les lire qu'en les scandant.

Félek gher Kiamimuzdje dun messé, alamumuz ioktur.
Biz chli Terchiz, anden zéné degnlu kiamumuz ioktur.

Sarilmak mumtenidur sinéï simini Dildaré,
Biz ol endichéden dour iz, kuïaſi khamumuz ioktur.

Saladur alémé, djami beladen zeok al an ghelsun,
Kimugn kim zeoki var, nouck Eilessun, ibramumuz
ioktur.

Safamuz var Ezelden badeï achkilé fermestiz.
O Kaïdi tchekmeziz, kim badeï Gulfamumuz ioktur.

Kilidi fabrilé babi Vissalugn fethi mumkindur.
Anugn itchun, ROUBIS, olbabté ik damumuz ioktur.

II.

Ces vers sont de quatre pieds, dont les trois premiers de quatre syllabes, & le dernier de trois syllabes.

Hitc elem thekmé gheugnul iar seni etti issé,
Bisé dé sermeghé bir gheuzleri ahou boulounour.

Gheugnlugn alub, seni Gheuz gheuré koïub, guitti issé,
Bir ianaghi tazé ghul, duhléri indjou boulounour.

Gam lémérem chehri islambolde ferim sagolsim,
Bize gherdani sim bengleri hindou boulounour.

Taghidjéler soubh olundjé, oikou ghelmez gheuzimi
Ia ne var sendé benim bir gulé baksagn inzumé?

Keulighiz oldi issak, ia né var bizi uldurédjek?
Hak bilur ki kalmadi sabré medjalim tché kedjek.

Alignizden, ABDY, hunkiaré chikiaïet idedjek
Bou meçel dur, iki delüé bir oussou boulounour.

Je suis, &c.

ANDANTE.

Με δυσ-τυ-χί-αις πο-λε-μω με βα-σα-να-ως το κε-μο

A la répétition de cette premiere partie, il faut laisser cette dernière mesure & jouer en sa place la suivante.

τὸ κε-μό Εἴ-μαι, καὶ κιν-δυ-νεύ-ω, καὶ νὰ χά-θω κον-τε-ύ-ω.





QUARANTIEME LETTRE.

LA PESTE.

Les Grecs Modernes la reçoivent & la regardent comme les Anciens. Ils font les mêmes prieres & ils emploient les mêmes préservatifs.

OBSERVATIONS SUR CE SUJET.

Quò propior quisque est, servitque fideliùs ægro,
In partem lethi citiùs venit.

Ovid. Met. 4. 7.

Il est vrai, M. que je ne vous ai rien dit de la peste, qui exerce toujours ses ravages en Grèce, & dans tout l'Orient. Je l'ai vue plus d'une fois de près; je l'ai touchée, sans le savoir, & je ne la connois pas mieux pour cela. Quiconque entreprendroit de lire tout ce qui s'est écrit sur cette matière, pour l'étudier & l'approfondir, croiroit entrer dans un souterrein obscur, où le guide le plus sûr pourroit l'égarer. Il verroit le flambeau même de l'expérience s'éteindre, & ne donner, en se rallumant, qu'une lueur foible, passagère, qui nous replonge dans la nuit du doute & de l'incertitude.

Revenez cependant, M. avec moi à Conſtantinople. Ce n'eſt pas ſeulement chez le peuple que le mal plus ou moins contagieux, ſuivant la ſaiſon ou la malignité du venin, ſe manifeſte & ſe répand: ce vaſte Palais que vous voyez enveloppé d'un nuage de parfums, eſt infecté de la contagion. Des gémiſſemens & des cris perçans m'annoncent que le fléau deſtructeur y a pénétré, & qu'il n'épargne perſonne. Je ſens une horreur ſecrette qui m'en repouſſe avec force. A peine ai-je détourné mes pas, que je m'enfuis encore, pour éviter la rencontre des convois funèbres qui viennent à la file, & des cadavres portés par des hommes pâles & défaits, qui ſement eux-mêmes, dans les rues étroites où la foule ſe preſſe pour les éviter, l'odeur & le venin de la mort. Je me ſauve à la campagne; c'eſt-là que j'ai raſſemblé mes obſervations, & tout ce que j'ai pu recueillir ſur cette maladie.

Je comparerai, comme vous le déſirez, & ſuivant ma méthode, ce que les anciens en ont écrit à ce que nous voyons: c'eſt-à-dire, les opinions, les pratiques anciennes & modernes, les ſymptômes du mal, les préſervatifs connus, les obſervations locales ſur les cauſes de la con-

tagion, les progrès & le déclin de la peste; enfin la manière constante & uniforme dont les Anciens & les Modernes n'ont cessé de l'envisager comme un mal sans remede, comme un fléau terrible, qui a toujours rappellé à l'homme consterné qu'il étoit mortel & coupable (1).

Ce mal qui répand la terreur,
Mal que le Ciel, en sa fureur,
Inventa pour punir les crimes de la terre!

La Peste, *puisqu'il faut l'appeller de son nom* (2), ne peut être confondue avec les autres maladies épidémiques qui ravagent la terre. Malgré les opinions singulières de quelques Médecins (3); malgré la variété des symptômes qui les déconcertent, elle a un caractère distinctif auquel on ne peut la méconnoître. J'en excepte quelques cas particuliers, où les signes évidens ne se manifestent qu'après la mort du malade.

---

(1) *Longa conantem eum mors opprimit; & hoc quod Senectus vocatur pauci sunt circuitus annorum.* Senec. Consul. ad Marciam. c. 11.

(2) *Les Animaux malades.* Fable de la Fontaine.

(3) Comme celle de M. *Deidier*, &c. Voyez le *Traité de la Peste*, imprimé par ordre du Roi, en 1744, & la *Relation de la Peste de Marseille*, de M. Bertrand, Médecin.

L'histoire annonce l'ancienneté de la peste. Elle nous montre son foyer dans l'Orient, d'où le commerce l'a exportée, & répandue dans tout le monde avec la matière de nos échanges, & les matières qui en sont suceptibles, comme la laine, le coton, les soies. La peste est souvent précédée par la famine, par les inondations, par les tremblemens de terre, & par des guerres sanglantes. Elle s'est montrée à l'imagination échauffée des Grecs, comme un monstre affreux suscité par un Dieu irrité, ou même comme un Dieu exterminateur.

Les Grecs s'étoient accoutumés à appeller *maladies sacrées* ou *divines*, celles dont ils ne connoissoient pas les causes, & qui s'annonçoient par des symptômes extraordinaires ou violens. Au défaut de l'art, ils avoient recours aux expiations, & aux sacrifices préparés par des Prêtres hypocrites, & intéressés à entretenir la pieuse crédulité dont le pere de la Médecine se moquoit avec raison (1). Lorsqu'on a vu, dans sa

(1) Les Expiateurs, les Charlatans & les Magiciens, qui ont appellé l'Epilepsie une *maladie sacrée*, envoyée par les Dieux, & qui ne peut être guérie que par leur ministère, se moquent des Dieux & des hommes, dit Hippocrate. Etudions la Nature, pour trouver les préservatifs & les remedes

plus grande force, une maladie pestilentielle emporter, comme un torrent, une multitude, & la précipiter dans les grouffres du trépas; les hommes abandonnés par les Médecins, qui les fuyoient épouvantés eux-mêmes, n'ont plus cherché de remedes. Ils n'ont vu qu'un glaive destructeur dans la main d'un Dieu irrité; ils ont tâché de le fléchir par des prières, par des sacrifices & des larmes; mais il n'a été donné qu'à David, coupable & repentant, de voir l'Ange exterminateur qui frappoit son peuple (1).

Les Grecs, comme je vous l'ai déja dit (2), suivant l'opinion commune & l'ancienne tradition, se figurent encore & se représentent la Peste comme un spectre hideux qui vient pendant la

---

à nos maux. Invoquons les Dieux; mais méfions-nous de l'ignorance, de l'imposture & de la superstition. On ordonnoit à ces malades des pratiques de cette nature : on leur défendoit l'usage de certains poissons, de certaines viandes, de porter un habit noir, parce que cette couleur étoit mortelle, &c. *Hippoc. de morbo sacro*, *Tom. II. pag.* 314.

(1) *Immisit Dominus pestilentiam in Israel. . . Levansque David oculos, vidit Angelum Domini inter cælum & terram, & evaginatum gladium in manu ejus, & versum contrà Jerusalem*; Reg. XXI. 16.

(2) Lettre II. Superstitions, présages.

nuit, & qui marque d'un ſigne (1) ineffaçable les maiſons où il doit entrer (2). Ceux qui ſe vantent de connoître ce ſigne de mort, l'annoncent aux malheureux habitans, qu'ils exhortent en vain à la fuite, & qui par leur obſtination, ſubiſſent le ſort dont ils ſont menacés.

Les Anciens n'ont pas autrement enviſagé la peſte. Héſiode (3), en la nommant, n'a pas manqué de la perſonnifier. La Nuit, dit-il, fille du Cahos, enfanta la Mort, la Parque noire, la Vieilleſſe, & la Diſcorde opiniâtre, de laquelle naquirent les chagrins, la peſte, les meurtres, les combats (4).

---

(1) Ainſi la peſte de 565 fut annoncée par des taches livides qui parurent ſur les portes des maiſons, ſur les murailles, ſur les vaſes, &c. *Hiſtoire du Bas-Empire*, *Tom. II. pag.* 151.

(2) La deuxième année de la peſte qui ravagea Conſtantinople en 543, on croyoit voir, à ce que dit Procope, des Eſprits ſous des figures humaines. Les Grecs ſur-tout s'imaginoient que ces fantômes les frappoient dans quelque partie du corps, & la maladie les ſaiſiſſoit ſur le champ. *Hiſt. de la Médec. de Freind*, *Tom. I. p.* 230.

(3) Mémoires de l'Acad. des Inſcriptions, *Tom. XVIII. p.* 5.

(4) Le crime d'un ſeul, dit-il encore, attire la colère des Dieux ſur toute la ville, où Jupiter envoie la peſte & la famine à la fois.

λιμὸν ὁμοῦ καὶ λοιμόν.

Héſiod. Op. v. 242.

» O DIEU miséricordieux, s'écrient les Grecs modernes dans leurs prieres, » éloignez de nous » cette affreuse & cruelle maladie qui n'épargne » personne. Secourez-nous, & réservez les traits » de votre vengeance pour vos ennemis. Ayez » pitié de ces innocentes victimes : car nos jeu» nes enfans sont toujours les premiers frap» pés (1). O Dieu! secourez-nous ».

C'est ainsi qu'à Constantinople, lorsque la peste y fait des progrès rapides (comme les incendies si fréquens dans cette grande ville,) & qu'on voit sortir chaque jour plus de mille cadavres par la porte d'Andrinople, qui sont conduits au cimetiere des Turcs, on fait des prières publiques. Ce sont des enfans & de jeunes gens qui vont en procession à la place appellée l'*Ocmeïdan* (2), & qui implorent la miséricorde du Ciel.

Les Grecs, aussi superstitieux qu'ignorans,

(1) Le peuple Turc, Chrétien & Juif, dit le Docteur Timoni, est également persuadé que la peste est un fléau qui vient du Ciel, & en conséquence ils ne font rien pour s'en garantir. *Transactions Philosophiques*, n. 11.

(2) *Champ des flèches* C'est une plaine sur les hauteurs qui bordent le port de Constantinople du côté du Nord, où les Turcs s'exercent à tirer de l'arc.

avoient

avoient anciennement recours aux Oracles dans ces tems de calamité (1). On voit tous les Dieux qu'ils invoquoient à cette occasion, dans l'éloquente Priere que Sophocle fait prononcer à celui qui parle pour le peuple affligé de Thèbes (2).

« Divin Oracle, que nous annoncez-vous? » Je tremble dans l'incertitude du destin que » vous nous préparez. Puissant Dieu des ma- » ladies, j'adore vos décrets : qu'ordonnez-vous » de notre sort présent & à venir? Daignez » m'en instruire, Oracle, fils immortel de l'Es- » pérance. O Minerve, fille de Jupiter; Diane, » Divinité tutélaire de Thèbes; & vous, ô » Apollon (3), Divinité secourable qui remé-

(1) Voyage de Dubois, *p.* 65.

(2) Œdipe de Sophocle, traduit par le P. Brumoi, *Acte I.*

(3) Apollon, qui distribuoit à son gré la peste, comme on le verra ci-après, étoit principalement invoqué dans cette maladie. Pline rapporte une pratique aussi superstitieuse, que ridicule & indécente : « *Verbascum cum sua radice tusum, vino » aspersum folioque involutum, & in cinere calefactum, ut impo- » natur calidum. Experti affirmavêre plurimùm conferre, si Virgo » imponat nuda, jejuna jejuno; & manu supernâ tangens dicat :* » Negat Apollo pestem posse crescere, quam nuda Virgo res- » tinguat; *atque ita retrorsâ manu ter dicat, totiesque despuant » ambo* ». Pline, *Liv. XXVI. Ch. IX.* Callim. *Hymn. in Apol. v.* 45.

„ diez à tous les maux des humains, ſoyez ſen-
„ ſible a ceux dont nous ſommes accablés. Vous
„ voyez tout un peuple, victime de la mort,
„ deſcendre dans le tombeau. Plus d'eſpoir,
„ plus de reſſource; la terre ferme ſon ſein,
„ & ſe refuſe à nos travaux. Pluton voit tom-
„ ber les morts ſur les rives du Styx plus promp-
„ tement que les éclairs, & comme une foule
„ d'oiſeaux qui ſe précipitent les uns ſur les
„ autres. Des monceaux de cadavres couvrent
„ la campagne. On voit de tous côtés de jeunes
„ épouſes, & des femmes reſpectables, em-
„ braſſer les autels ſur le rivage, & percer les
„ airs de leurs gémiſſemens. On n'entend que
„ de lugubres accens. Minerve, venez à notre
„ ſecours: mettez en fuite cette Divinité bar-
„ bare, cet *autre Mars exterminateur* (1), qui,
„ plus redoutable que le Dieu des combats,
„ nous fait périr ſans armes, ſans égide, ſans
„ appareil de guerre. Ecartez-le de nos climats,
„ précipitez-le dans le vaſte ſein d'Amphytrite,
„ ou dans les abîmes profonds du Pont-Euxin.
„ Hélas! ce qu'une nuit a épargné devient la

(1) Ἀρέα τε τὸν μαλερόν. Vinſemius traduit *Martem peſtiferum*. Sophocle, *Œdip. Henr. Steph.*

„ proie du jour ſuivant. Grand Jupiter, qui „ faites gronder le tonnerre, écraſez ce Génie „ de vos foudres. Apollon, préparez votre arc „ & vos flèches, pour nous ſecourir. Diane, „ lancez ſur lui, comme des traits enflammés, „ ces feux que vous dardez ſur les montagnes „ de Lycie. Puiſſant Bacchus (1), venez, avec „ vos torches allumées, écarter loin de nous „ cette horrible Divinité (2) „.

(1) Au-lieu de *puiſſant*, le texte dit, οἴνοπα Βάκχον, *vinoſum Bacchum*: épithète qu'il ne falloit pas changer, & qui n'eſt applicable ici qu'à la peſte. *Œdip. Henr. Steph. p. 282.*

(2) Le P. Brumoi reproche à M. Dacier d'avoir cru que Bacchus étoit appellé ici avec ſes flambeaux, parce que, ſelon lui, le vin & le feu étoient des préſervatifs contre la peſte. M. Dacier étoit fondé ſur l'autorité des Anciens, que l'on verra ci-après, & ſur l'uſage des Grecs modernes. Le vin, le premier de tous les cordiaux que l'on a connus, étoit recommandé pour la peſte. On arroſoit même, pour l'appaiſer, les rues d'Athènes avec du vin. *Traité de l'Opinion, Tom. VI. pag. 31.* Acron fit allumer à Athènes de grands feux pour purifier l'air. *Hiſtoire de la Médecine de Leclerc, Liv. II. Ch. VII.*

On délibere à Rome d'envoyer une colonie pour repeupler un pays voiſin, & dévaſté par une maladie contagieuſe ; & ceux qu'on a déſignés ſe plaignent de ce qu'on veut les expoſer à la fureur d'un démon étranger & barbare, à la peſte que ces Payens, dit Dacier, regardoient comme un Dieu exterminateur.

Plutarq. Coriol. T. 2, p. 503.

On voit, dans cette touchante priere, la Peste personnifiée par les Anciens Grecs, comme elle l'est encore par les Modernes. On invoque les Dieux protecteurs, on a recours à l'Oracle. On croit, comme dit Hippocrate de la maladie sacrée (qui est l'épilepsie), qu'un mal contagieux qui excite l'étonnement & l'alarme, qu'un mal regardé comme incurable, ne peut venir que des Dieux, & que sa guérison est réservée aux Dieux (1).

L'Oracle fut d'abord consulté comme le seul Médecin de la contagion (2). Il répondit, suivant Plutarque (3), aux Lacédémoniens & aux Phalériens, qu'ils devoient immoler tous les ans une jeune fille, pour être délivrés de la peste. Les Carthaginois avoient adopté ce barbare usage.

La crainte religieuse qu'inspire un fléau justement attribué à la colère céleste, ne peut être que respectable & salutaire; il faut donc bien la distinguer de cette terreur panique qui, ne servant qu'à entretenir l'ignorance & la superstition,

---

(1) *De morbo sacro*, Tom. II. p. 324.

(2) *Conformité de la Médecine ancienne & nouvelle*, Préf. de l'Edit. p. 33.

(3) *Œuvres de Plutarque, traduction d'Amyot* in-fol. Tom. II.

empêcheroit les hommes de se préserver de la contagion, & des maux qui affligent l'Humanité. Dans une peste meurtrière, on ne peut quelquefois méconnoître la vengeance du Ciel irrité. Elle est du moins assez souvent annoncée dans l'Ecriture-Sainte. Homère ne manque aussi jamais de l'attribuer au pouvoir des Dieux offensés (1). Les Historiens eux-mêmes n'ont pas rendu d'autres raisons des pestes les plus mémorables, & des autres maux qui ont dépeuplé la terre. Cette tradition a toujours été fidèlement suivie d'âge en âge.

" La peste, dit un Poëte Persan, en parlant d'Astérabad (2), ville de Géorgie, dans l'ancienne Hyrcanie, „ *semblable à un feu vengeur*,

---

(1) *Percutiam te, & populum tuum peste; peribis de terra.* Exod. 14. La peste fut la cinquieme plaie dont Dieu frappa l'Egypte. Homere, qui peint tous les objets intéressans, commence & finit son Iliade par un tableau de la peste envoyée d'abord par les Dieux, pour punir l'armée des Grecs, & ensuite pour détruire la malheureuse famille de Niobé. *Liv. I.* λοιμὸς καὶ μῆνις, *pestis & ira*, *Lib. XXIV.*

Procope reconnoît dans la peste de 543, qu'il décrit avec la plus grande exactitude, la vengeance de Dieu, qui punit les hommes. *Histoire de la Médecine de Freind*, Tom. I. pag. 228.

(2) D'Herbelot, *Bibliothèque Orientale*, pag. 550.

„ ruina tout-à-coup cette belle ville, dont le ter-
„ roir exhale une odeur qui surpasse celle des
„ parsums les plus agréables. Il ne reste de ses
„ habitans ni jeune, ni vieillard. Ainsi le feu du
„ ciel, en tombant sur une forêt, embrâse tout,
„ & consume le bois verd, comme le bois sec „.

Les Peuples anciens & modernes, les Princes qui les ont gouvernés (1), les sages qui ont écrit l'Histoire, ont toujours consideré ce fléau comme un signe évident de la colère du Ciel, comme un châtiment attiré sur la terre par nos crimes (2). Tacite, en parlant, sous l'année 816 de Rome,

(1) L'Empereur Justinien, après la peste de 557, ayant encore éprouvé la famine & les tremblemens de terre, déclare que ces trois fléaux sont la punition des crimes de la terre. C'est ce qu'on peut voir dans une loi qu'il fit, à cette occasion, contre les blasphêmes & les abominations contraires à la Nature. *Histoire du Bas-Empire*, Tom. II. pag. 72.

Pendant la peste de 1630, les Consuls de Marseille firent vœu de fonder la Maison des filles de la Magdeleine; & en 1720, dans la derniere peste, ils firent aussi le vœu solemnel qu'on renouvelle chaque année par une procession générale.

(2) *Tot facinoribus fœdum annum etiam Dii tempestatibus & morbis insignivêre. Vastata Campania turbine ventorum, qui villas, arbusta, passim disjecit pertulitque violentiam ad vicina urbi, in qua omne mortalium genus vis pestilentiæ depopulabatur: nullâ cœli intemperie quæ occurreret oculis.* Tacite, *Liv. XVI.*

Pendant les huit ans que Phocas régna, la peste, la famine, &

des malheurs de cette capitale ensanglantée par tant de victimes de la barbarie de Néron, ajoûte que cette année, déja funeste par tant de cruautés, le devint encore par la colère des Dieux qui envoyerent la peste, dont les effets furent terribles. Il décrit les ravages des campagnes, & la mortalité qu'il y eut à Rome. Il observe qu'après le furieux ouragan qui dévasta la Campanie, & vint jusques aux portes de Rome, la peste se manifesta dans cette grande ville, sans qu'on apperçut dans le ciel, ni dans les saisons, aucun changement visible, aucune intempérie. En effet, on est toujours frappé, toujours étonné de voir, dans la fertile Egypte, dans les plus beaux pays de la Grèce & de l'Asie mineure, dans l'Italie même, sous un ciel pur & serein, les hommes attaqués subitement, tomber les uns sur les autres, dans les villes & à la campagne, comme s'ils respiroient cet air empesté provenant des vapeurs qu'exhalent les marais bourbeux &

tous les fléaux qui affligent la terre, désolerent l'Orient. *Histoire du Bas-Empire*, Tom. XII. pag. 96.

La peste avoit ravagé souvent l'ancienne Athènes. Toute la famille de Périclès en fut frappée, & il en mourut lui-même. *Plutarq.*

putrides (1). Il semble que ce fléau devroit être annoncé par des brouillards épais, par des jours sombres & nébuleux, par ce vent chaud & brûlant qu'Hippocrate nomme pestilentiel (2), & auquel Empédocle (3) voulut fermer le passage entre les montagnes par lequel il prétendoit que le vent du Sud souffloit sur la Sicile la peste & la stérilité (4).

Il n'est cependant pas douteux que ce poison mortel ne doive éclore du sein de la corruption, de ces lieux impurs où croupissent des eaux bourbeuses & fétides, d'où il s'élève, attiré par la chaleur excessive du soleil. Les progrès de la communication qui le porte à la fois dans les

---

(1) *Nec refert utrùm nos in loca deveniamus*
Nobis adversa, & cœli mutemus amictum.
Lucret. Lib. VI.

(2) *De Epid. Lib. III.*

(3) Empédocle, dit M. *Leclerc*, ayant reconnu que la stérilité & la peste qui ravageoient souvent la Sicile, étoient causées par un vent du Sud, qui s'insinuoit par les ouvertures de certaines montagnes, s'avisa de faire boucher ces ouvertures, & le pays fut exempt de ces deux fléaux. *Hist. de la Médec. Liv. I. Ch. V. p. 83.*

(4) *Cœlo supinas si tuleris manus . . .*
Nec pestilentem sentiet Africum
Fœcunda vitis.
Tel étoit le précepte d'Horace, *Lib. III. Od. XXIII.*

lieux les plus voisins, ainsi que dans les climats les plus éloignés de sa source, sont rapides & surprenans. Ils nous déconcertent, nous humilient, nous confondent. Mais, s'il n'est pas au pouvoir de l'homme de détruire la malignité de ce poison, nous pouvons du moins, comme Empédocle, boucher toutes les ouvertures par lesquelles il peut s'introduire; c'est-à-dire, purifier & parfumer tout ce qui vient d'un pays suspect. C'est ainsi qu'un seul Lazaret, asyle toujours ouvert à la contagion dans le seul port du Royaume (1) par lequel la peste peut y entrer, répond au Ministre chargé du département de la Marine, de la santé de tout le Royaume.

Le premier mouvement des hommes frappés des approches de cette cruelle maladie, a été de purifier l'air qu'ils respiroient par les parfums qu'ils trouvoient sous leurs mains (2). C'est ce

(1) A Marseille. La peste de 1720 est la vingtieme que cette ville a essuyée. *Relat. de M. Bertrand*, pag. 8. *Hist. de Marseille, par Ruffy*, Tom. I. p. 279.

(2) *Histoire de l'Eléphantiasis, par M. Rémond*, pag. 100. *Traité de la peste*, p. 59. *Dissertation du Docteur Timoni.* Transf. Philosoph. *Liv. LXIV.* Aristophane, dans le Plutus, *Act. IV. Scen. VIII.* fait mention d'un rameau sec d'olivier qu'on mettoit à la porte de chaque maison. Les Athéniens croyoient, selon Mad. Dacier, qu'il garantissoit de la peste.

qu'on fait encore par-tout (1); & de-là vient sans doute (2) l'usage établi chez les Grecs & les Orientaux, de brûler des parfums agréables dans l'appartement où l'on reçoit, en tous tems, soit une personne distinguée, soit un ami qu'on veut accueillir; comme aussi de purifier l'air des Temples, en y brûlant de l'encens & de l'aloès. Les Grecs emploient, par préférence, pour la contagion, le parfum du Genièvre, comme le plus salutaire.

Cependant, malgré les parfums, la contagion fait toujours beaucoup de progrès dans le Levant & à Constantinople, parce que la communication n'est jamais interrompue; ce qui provient de ce

(1) Le Médecin Acron, comme on l'a dit, fit allumer des feux dans tous les quartiers d'Athènes, pendant la fameuse peste du Péloponnèse.

Est & ipsis ignibus, dit Pline, *medica vis. Pestilentia quæ solis obscuratione contrahitur, ignis suffitu multiformiter auxiliari certum est. Empedocles & Hippocrates id monstravère diversis locis.* Plin. Lib. XXXVI.

(2) On employoit sur-tout les parfums & l'encens de la Syrie, selon Athénée, *Lib. I.* On tiroit encore de l'Hellespont les *Scombres*, (espece de maquereaux), & les poissons salés. Les Grecs ont conservé cet usage; ils font encore sécher au soleil les mêmes poissons; & vous trouverez, près de la Tour d'Ovide, un petit village anciennement habité par ces Pêcheurs, & appellé *Scombreckeüi.*

que le mal n'eſt pas toujours également contagieux. Ceux-mêmes qui ont eu le bonheur d'en échapper, le redoutent moins que les autres. Les malades ne ſont jamais abandonnés par leurs proches. Ce délaiſſement, ce triſte abandon, n'eſt effrayant que pour un étranger qui n'a plus auprès de lui ni d'amis, ni de compatriotes. Les Grecs & les Orientaux accompagnent les morts pour les enſevelir, & la peſte ne les diſpenſe pas de ce devoir religieux. Ils ſavent que ce fléau augmente par degrés, s'affoiblit enſuite, & s'éteint. Quoique le peuple, accoutumé à le voir ſouvent revenir, ne prenne pas les mêmes précautions que nous, pour s'en garantir; quoique le commerce n'en ſouffre point; quoique la peſte enfin la plus allumée n'empêche ni une aſſemblée d'uſage, ni une cérémonie, ni une audience publique, les Grecs & les Turcs ne parlent pas avec moins de frayeur que les Anciens, de ce redoutable fléau, que les premiers appellent *πανύκλα* (1), *la maladie des maladies* (2).

---

(1) De Παν, tout, & d'ὄλος, déſaſtre, mortalité.

(2) *Les Turcs*, dit M. de Monteſquieu, d'après Ricaud, *voient les Chrétiens dans la même ville, échapper au danger, & eux ſeuls périr.* Cette aſſertion eſt exagérée. Les précautions

Je ne connois, dans le Levant, aucun endroit privilégié où l'on puisse se vanter d'en être

---

garantissent ceux qui en prennent; les autres sont tous également exposés. *Ils achetent*, continuent-ils, *les habits des pestiférés, s'en vêtissent & vont leur train.* Ceci ne regarde que le bas peuple, qui est le même par-tout. *La doctrine d'un destin rigide qui regle tout, fait du Magistrat un spectateur tranquille. Il pense que Dieu a déja tout fait, & que lui n'a rien à faire.* Les Turcs véritablement sont très-résignés; mais le Magistrat n'est pas le spectateur oisif d'une grande mortalité. Il sait que, dès qu'on n'a pas prévenu le mal, la Police ne peut plus en arrêter les progrès dans un pays de révolutions, où des boutiques fermées annoncent la rébellion & le trouble; où le moindre besoin public & un marché dépourvu de vivres, sont des prétextes suffisans pour la sédition, toujours prête à s'allumer. Il faut donc nécessairement qu'à Constantinople *tout aille son train*; & que le peuple aguerri contre un mal périodique, ne puisse pas en imputer la continuation & les progrès à la négligence du Gouvernement. Aussi le fameux Visir *Ibrahim Pacha*, qui vouloit rendre son Maître & le peuple heureux, avoit-il dessein d'établir, aux Isles des Princes, des Lazarets, pour se préserver de la peste. L'Auteur de l'*Esprit des Loix* eût vu tout cela du premier coup-d'œil, s'il eût étudié à Constantinople la doctrine des Turcs. Il ne faut donc pas dire avec M. de Montesquieu, que les Turcs n'ont aucune police à cet égard. Ce qu'il dit dans le même Chapitre, sur la lepre, n'est pas plus exact, ainsi que M. Rémond l'a démontré dans son *Histoire de l'Elephantiasis*. L'illustre Auteur n'a pas été à portée de tout voir, & n'a pas eu le tems de vérifier tout ce qu'il avance sur la foi des Relations. *Liv. XIV. Ch. XI. de l'Esprit des Loix.*

à couvert. Pline a fait cette exception en faveur de deux villes qu'il cite; Mais Strabon, qui rapporte le même proverbe sur la salubrité de l'air de Crotone, attribue l'exemption de la peste, que Pline ne fait que confirmer, à l'origine fabuleuse de cette ville, à l'avantage de sa situation, à la force & au tempérament robuste de ses habitans, dont sept à la fois furent vainqueurs aux combats des jeux Olympiques (1).

La peste qu'on appréhende le plus à Constantinople, à Smyrne & dans tout le Levant, est celle qui vient d'Egypte; & en Egypte, on redoute le plus celle qui vient de Syrie.

Thucydide & Lucrèce (2), qui ont fait une effrayante description de la peste d'Athènes, disent qu'elle avoit été apportée des bords du Nil, comme celle dont Procope a parlé depuis.

Après une si longue & si constante expérience, on ne devroit pas méconnoître le vrai foyer de la peste. Elle vient encore avec les tremble-

---

(1) *Strabon*, Liv. VI. pag. 479.

(2) *Nam penitus veniens Ægypti a finibus ortus,*
Aera permensus multum, camposque natantes,
Incubuit tandem populo Pandionis : omnes
Inde catervatim morbo, mortique dabantur.
Lucret. Lib. VI.

mens de terre, les inondations, la famine & la guerre. Mais tous les fléaux destructeurs qui la précèdent, n'auront pas le même effet dans des pays peuplés & cultivés avec soin, comme sont les nôtres, parce qu'on y répare assez promptement les ravages du tems, de la Nature, & des hommes; au-lieu que dans l'Orient tout reste au même état depuis bien des siècles. On ne releve point les murs d'Ephèse, de Balbec, de Palmyre; tous les voyageurs y trouvent les mêmes ruines que l'Histoire ou les Relations leur ont indiquées. Ces lieux, depuis leur destruction, sont toujours de vastes déserts, d'affreuses solitudes, où la peste couve & se fomente sans cesse, d'où s'élevent des vapeurs mortelles, comme le sable léger & brûlant que le vent chasse devant lui.

La peste, ainsi que tant d'autres maladies, doit être engendrée par la corruption. C'est un venin subtil & mortel dont la Nature ne peut se débarrasser, lorsqu'il a toute sa force, & qu'elle repousse lentement, lorsqu'il s'émousse & s'affoiblit. Les mauvais alimens, la mal-propreté, l'infection, la peur excessive, qu'on peut appeler un commencement de peste, la terreur & l'inaction subite qui arrêtent la transpiration,

nous en rendent plus susceptibles. Mais on ne peut attribuer à ces causes auxiliaires & secondes, ce qui vient originairement de la source du mal, & ce que les Anciens ont vu comme nous. Mon Confrere, M. Rémond (1), a dévéloppé savamment cette matière dans l'ouvrage que j'ai déja cité. Il suffit de le lire pour connoître l'erreur des autres systêmes, & sur-tout de celui d'un Anglois, qui explique la peste & les maladies contagieuses, par une corruption intérieure provenant d'un défaut de transpiration ou d'inaction dans la classe des hommes qui travaillent le plus. Ce dernier définit la peste (2), *une obstruction de la matière superflue*; mais il faut lire tout son ouvrage pour entendre cette définition. Ajoûtons ici quelques faits qui achèveront d'indiquer clairement le foyer de la peste, & les fléaux qui l'annoncent ou qui la suivent.

La fameuse peste de l'année 1349 se manifesta en Egypte (3). « Elle emporta au Caire, dit

(1) Histoire de la lepre, *pag. 100, &c.* Je lui dois quelques notes qu'il m'a données.

(2) Journal Economique, *Octobre, Novembre & Décembre, 1763.*

(3) Histoire des Huns, *Tom. IV. Liv. XXI. pag. 223.* Histoire de la Médecine de Freind, *Tom. III. p. 170.*

M. de Guines, » pendant quelque tems, plus de 10 à 15 mille hommes par jour. On por-
» toit les morts sur des tables, sur des échelles,
» sur des portes même, & on alloit les jetter
» dans de grandes fosses qu'on avoit creusées
» exprès. Cette peste parcourut tout le monde (1).
» Elle avoit commencé, suivant l'Auteur Arabe,
» dans les Etats du Grand Khan de Tartarie.
» En effet, on trouve dans les Annales Chinoi-
» ses, une perte faite précédemment de plus
» de treize millions d'hommes. *Il y avoit eu*
» *des débordemens considérables qui avoient ravagé*
» *tout le pays & entraîné beaucoup de monde ; de*
» *violens tremblemens de terre ; plusieurs monta-*
» *gnes avoient été renversées ; des lacs inconnus*
» *auparavant, s'étoient formés tout-à-coup, &*
» *le pays étoit rempli d'insectes qui le désoloient.*
» *L'odeur des cadavres se répandoit de toutes parts.*
» Cette peste ravagea Constantinople & tout le

(1) *Qualem & avi nostri narrant obtigisse anno Christi 1450. hæc in Asia exorta, per Illyricum Dalmatiamque serpsit, per Germaniam verò in Galliæ & Hispaniæ fines compluribus annis, miserè in omnes ferè populos debacchata, vix ut tertia pars viventium superstes evaserit.* Fernel, de Abdit. rerum caus. *Lib. XI. Cap. XII.*

Levant,

» Levant, ainsi que la Sicile, l'Italie (1), l'Es-
» pagne, la France & le Nord ».

En l'année 1373, il y eut en Egypte une grande famine qui fut suivie de la peste. « Le Nil, dit le même Auteur (2), » après avoir diminué, » augmenta prodigieusement contre son ordi- » naire (3) ».

S'il n'y avoit pas un commerce si réglé entre l'Egypte & Constantinople, où la peste, malgré le levain qui semble y rester en dépôt, ne se manifeste le plus souvent qu'après l'arrivée des vaisseaux qui viennent d'Alexandrie, il seroit assez naturel de penser, comme Lu-

(1) J'ai trouvé à Rome, dans l'Eglise de la *Madona del Popolo*, à la derniere Chapelle de la nef à droite, cette Epitaphe équivoque:

MARCO, Antonii Equitis Romani
Filio, ex nobili Albertorum familiâ,
Corpore animo q. insigni,
Qui annum agens XXX
Peste inguinariâ *interiit*
An. salutis Christianæ
M CCCC LXXXV. die XXII. Julii.
Heredes B. M. P.

(2) Histoire des Huns, *Liv. XXI. pag.* 239.

(3) Du tems de Ménès, dit Hérodote, toute l'Egypte n'étoit qu'un marais. *Tom. II.*

crèce (1), que les vents ſeuls peuvent l'apporter de ſi loin. Mais on peut regarder comme une aſſez forte preuve que la peſte vient d'Alexandrie à Conſtantinople, de ce qu'elle n'a fait aucun ravage dans cette Capitale en 1771, temps où la guerre avoit intercepté tout commerce avec l'Egypte; tandis que Smyrne, où cette communication a été libre, en a été fort mal-traitée. Ajoutons, ſur la peſte d'Egypte, qu'on en attribue la ceſſation ſubite à la chûte périodique des roſées.

Les vents du moins ne ſont pas les courriers qui apportent & répandent ce poiſon contagieux. Sous l'Empereur Marc-Aurele, dont le regne auroit dû être exempt de la peſte affreuſe qui marqua l'Empire odieux de Néron, de Commode & de Valérien (2), l'armée victorieuſe des Parthes apporta à Rome cette maladie qui y fit les plus grands ravages (3).

On doit diſtinguer même dans le Levant (4),

(1) *De rer. Natur.* Lib. VI.

(2) Hiſtoires des Empires, *Tom. III. pag.* 525. *Tom. IV. pag.* 504.

(3) *Idem.* Tom. IV. Liv. XXII. pag. 387.

(4) *Inter locorum naturas quantùm interſit! videmus alios eſſe ſalubres, alios peſtilentes.* Cic. Lib. I. de Fato.

Ut hoſtiarum immolatarum inſpiciuntur exta, quorum ex ha-

les pays où on l'apporte, & où la contagion la répand. Elle semble être comme indigène en Egypte. La chaleur du soleil, qui corrompt le limon du Nil débordé, & les eaux croupissantes des marais formés dans les champs qu'on ne laboure point (1), font sortir un poison mortel du sein de cette putréfaction, dont bientôt sont infectés l'air, les hommes, & les animaux.

Telle est la premiere idée que les Grecs ont eue de la peste. Toute la famille de Niobé, punie par les Dieux que la mère avoit offensés, mourut de la peste, qui dans la Fable est désignée par les flèches d'Apollon, c'est-à-dire, par les rayons du soleil, qui fit exhaler de la terre le poison pestilentiel (2). Aussi les Grecs implo-

---

bitu atque colore, cùm salubritatis, tùm pestilentiæ signa percipi, nonnunquam etiam quæ sit sterilitas agrorum vel fertilitas futura. Id. I. de Divin.

(1) *Nunc verò magnas solitudines (Nilus) pervagatus, & in paludes diffusus, gentibus sparsus circa Philas primùm ex vago & errante colligitur.* Senec. *Natur. Lib. IV. Cap. II.*

(2) Ovide donne, après le déluge, la même origine au Serpent Python, que l'ardeur du soleil fit sortir de la fange des eaux, & qu'Apollon tua de ses flèches : ce qui caractérise assez bien la peste. Les Grecs, qui en furent délivrés, instituerent en reconnoissance les jeux Pythiens.

Ergo ubi diluvio tellus lutulenta recenti,
Solibus aëriis, almoque recanduit æstu,

soient-ils ce même Apollon, comme le père de la chaleur, qui calme & amortit la contagion en Egypte & en Grèce.

Edidit innumeras species. . . . .
. . . . Te, maxime Python,
Tùm genuit, populisque novis incognita Serpens.
Ovid. Metam. Lib. I.

Te viridis Python, Thebanaque mater ovantem (Niobé)
Horruit in pharetris. . . . .
Delius insurgit. . . . .
arcu crudelis iniquo
Pestifera arma jacit. . . . .
Labuntur dulces animæ, &c.
Stat. Theb. Lib. I.

Le nom de Python, signifie pourriture, corruption, du Grec πύθω, *putrefacio.* Apollon avoit vuidé son carquois pour le tuer : c'est-à-dire, que les rayons ou le feu du soleil, tombant du matin au soir sur des marais putrides, les avoient enfin desséchés. La peste avoit commencé & fini avec les longs jours de l'été.

Qui modò, pestifero tot jugera ventre prementem,
Stravimus innumeris tumidum Pythona sagittis.
Ovid. Metam. Lib. I. v. 479.

Voyez l'Hymne de Callimaque à Apollon, *v. 99, &c.* sur le nombre des flèches dorées que ce Dieu fit pleuvoir sur Python.

M. l'Abbé Banier est persuadé que les Grecs, ainsi que les Égyptiens, n'ont vu que le soleil dans Apollon ; &, en parlant de la peste de Thèbes, qui fit périr tous les enfans de

« Hippocrate, dit un Médecin François (1), » a eu raison d'appeller la Peste quelque chose » de divin, étant impossible de l'expliquer par » des causes naturelles ». Les Grecs, instruits comme ils l'étoient de toutes les recherches inutiles & des vains efforts de l'art, étoient donc bien excusables de n'avoir recours qu'aux Dieux.

Je reviens à Hippocrate. Ce grand homme, le premier & le modèle des Observateurs, leur apprit les secrets & les voies de la Nature, en les étudiant; il explique ces maladies qu'on

---

Niobé; il dit seulement qu'on a mêlé un peu de physique au fond de cette Fable, qui étoit historique. *Explication des Fables*, Tom. I. pag. 78, 173. Tom. II. pag. 339.

Pour représenter la victoire d'Apollon Pythien, on a imaginé le Serpent ou Dragon furieux, ensuite les modes Pythiens, sur lesquels le Dieu, en dansant, célébroit son triomphe, ὁ θεὸς τὰ ἐπινίκια χορεύει. *Poll. Lib. IV. Cap. XI. pag.* 397.

La défaite de Pithon par Horus, ou Apollon armé de flèches, dit M. Pluche, fut la victoire du labourage parvenu à arpenter, semer & moissonner, malgré les traverses du débordement. *Histoire du Ciel*, *Tom. I. pag.* 247. Cet Auteur n'a vu que ce premier effet de l'abaissement du Nil débordé, & non celui des marais infectés & desséchés par le soleil.

(1) Traité de la Peste, *pag.* 49.

appelloit ſacrées (1), parce que le peuple, ignorant & ſuperſtitieux, n'oppoſoit, comme je l'ai dit, que des offrandes & des ſacrifices ſouvent barbares, aux maux qu'il attribuoit à la colère des Dieux (2). S'il n'oſa pas attaquer les Ora-

---

(1) Voyez ce qu'il dit des Scythes, *Lib. de Aër. aquis & locis.* On doute que le Traité de la Maladie Sacrée ſoit de lui. *Leclerc, Hiſtoire de la Médecine.*

(2) Telle étoit la Lepre, ou l'*Eléphantiaſis*, dont M. Rémond a fait l'Hiſtoire, qui pourtant ne diſpenſe pas de lire les *Queſtions de Michaelis ſur cette maladie*, adreſſées aux Voyageurs Danois. *Tom. I. pag. 72 & 117.* Un homme lépreux & dévoré par cette maladie honteuſe, eſt encore aux yeux des Grecs un coupable puni & odieux. Les ſcélérats, prompts à commettre le meurtre, ne manquent pas chez eux; mais les *Vampyres* ou Βρυκόυλακας, ſont les remords dévorans dont la doctrine ancienne s'eſt conſervée parmi eux.

Ici rappellons-nous Oreſte :

« L'OMBRE éplorée de mon père, dit-il, » ſe vengera ſur » moi, ſi je ne ſuis pas ſon vengeur. Des douleurs aigues ſe » répandront ſur tout mon corps »; *une lepre horrible conſumera mes chairs.... Les Ombres des Héros aſſaſſinés s'attachent comme un trait au mortel qu'elles pourſuivent. Elles les éveillent pendant la nuit, les rempliſſent de fauſſes terreurs, & ſemblent les déchirer avec un aiguillon d'airain*, &c. Choëph. Act. II. Scen. I.

Rien de plus ſublime, de plus fort & de plus énergique que le langage des Euménides d'Eſchyle. Ces remords perſonnifiés devoient faire la plus vive impreſſion. On entendoit les cris intérieurs de l'homme agité. *Furiis agitatus Oreſtes.*

Voyez Tournefort ſur les Vampyres, que les Grecs modernes appellent *Urocoulacas.*

cles, il confondoit la charlatanerie & l'avarice des Expiateurs qui abusoient de la crédulité. Il ne fit la guerre qu'à la superstition & à l'erreur, & défendit la Religion qu'il respectoit.

Hippocrate a moins parlé de la peste proprement dite, que d'une maladie pestilentielle qui régnoit dans la constitution qu'il décrit (1). Les ravages de ce fléau n'étoient pas apparemment alors dans la Grèce aussi fréquens, qu'ils le sont aujourd'hui. Le père de la Médecine, qui a rapporté si exactement des observations faites à l'Isle de Thase, à Abdere, à Larisse, à Cyzique, &c. sur les maladies épidémiques (2), auroit écrit plus en détail sur celle-ci, & ne se seroit pas borné à la caractériser, s'il avoit vu & traité la fameuse peste d'Athènes (3). Le peu

(1) Troisième Section des *Epidémiques*.

(2) Comme toutes ces villes sont éloignées de Cos, patrie d'Hippocrate, & même les unes des autres, excepté Thase & Abdere, cette collection doit être le résultat du Journal des observations & des voyages d'Hippocrate.

(3) Hippocrate, suivant Soranus, naquit dans la 80 Olympiade; par conséquent il n'auroit eu qu'environ 30 ans lors de la peste d'Athènes, dont l'époque est fixée à la deuxième année de la guerre du Péloponnèse & de la 87 Olympiade. Voyez cette discussion dans l'Histoire de la Médecine de *Leclerc*, *première Partie*, *Liv. III. Ch. XXXI.* Nos Historiens n'ont pas

qu'il en dit, est donc une forte prévention qu'il n'y étoit pas; &, malgré l'ancien témoignage de Soranus, Auteur de sa vie, & de ceux (1) qui le répètent d'après lui, le fait paroît démontré par le silence de Thucydide, qui n'eût pas oublié de parler d'Hippocrate. Ce grand Médecin, d'ailleurs, devoit bien connoître cette maladie, sur laquelle Démocrite avoit fait un Ouvrage que nous n'avons plus (2). Mais tout semble avoir concouru à rendre ce fléau de plus en plus redoutable; les hommes les plus éclairés n'en ayant presque rien dit, ou n'ayant laissé que des préservatifs dictés seulement par la prudence, & des essais donnés par l'empyrisme (3).

---

pris la peine de faire cet examen: il n'y a que M. Stanyan qui parle de cette peste comme Thucydide, je veux dire, sans faire mention d'Hippocrate. *Hist. de la Grèce*, *Tom. II. p.* 185.

(1) Rollin, *Histoire Ancienne*, Tom. III. pag. 53. Tom. XIII. pag. 83. *Histoire des Empires & des Républiques*, Tom. XII. pag. 20. *Traité de la Peste*, pag. 117.

(2) *Qui inscribitur* περὶ λοιμῶν ἢ λοιμικῶν κακῶν. *Aul. Gellii Noct. Att.* Lib. IV. Cap. XIII. pag. 183. Περὶ λοιμῶν, *de Pestibus regula*, Diog. Laert. in Democ.

(3) On ne pouvoit anciennement prononcer le nom de ce fléau sans horreur; il s'est pourtant trouvé des hommes qui, ne l'envisageant que dans son déclin, se sont accoutumés à le regarder comme une maladie ordinaire. Ainsi Milady Monta-

Thucydide ne nous dit pas comment il fut guéri de la peste. Pline, qui a ramassé tant de recettes, & les Médecins Grecs, dont il nous reste des écrits, ne nous prescrivent aucun remède contre ce mal (1).

Hippocrate, suivant Pausanias & la tradition de Delphes, qui avoit cours de son tems, y avoit consacré à Apollon la statue d'un homme exténué par la maladie. Il y auroit désigné un homme attaqué de la peste, s'il eût trouvé un spécifique contre ce mal meurtrier (2).

Si Ménécrate, à qui les guérisons qu'il opéroit avoient fait tourner la tête, & qui se faisoit suivre par ceux qu'il avoit guéris de la maladie sacrée ou du haut-mal, avoit eu le même succès pour la peste, il auroit bien autrement extravagué; mais on lui eût pardonné sa folie,

---

gnt en parle très-légèrement, & avec une espece de sécurité. « Cette prétendue peste, dit-elle, n'est qu'une fièvre ». Elle parloit d'un de ses domestiques qui venoit d'en échapper, & qu'on venoit de lui annoncer malade d'un rhume, pour ne pas l'effrayer en effet. *Lettre XXXI*, *p. 222.* Elle avoue cependant, dans ses dernières Lettres, qu'elle craint la peste.

(1) *Nec ratio remedî communis certa dabatur.*

Lucrece.

(2) Pausanias, *Tom. II. Liv. X. p. 312.* Traduction de l'Abbé Gédoyn.

& le nom de Jupiter, qu'il prenoit avec un faste insupportable (1).

Les Grecs, ayant fidèlement conservé beaucoup d'usages, de coutumes & de recettes de la plus haute antiquité, se seroient transmis les uns aux autres un remède contre la peste, comme un dépôt héréditaire & précieux, s'il en eût existé quelqu'un de bien éprouvé.

La peste, décrite par Thucydide, par Procope, par le Médecin Bertrand (2), qui pouvoit en parler, ainsi que l'Historien Grec, comme témoin oculaire, & par le Docteur Timoni, est précisément la même. Le vomissement, l'hémorrhagie, les syncopes, la frénésie, les bubons (3), les charbons, encore plus dangereux,

---

(1) Histoire de la Médecine de *Leclerc*, *Liv. IV. Ch. III. pag.* 256, 257.

(2) Observations de M. Bertrand, *Traité de la Peste*, *Part. I.*

Principio caput incensum fervore gerebant,
Et duplices oculos suffusâ luce rubentes.

Lucretius.

Pervenit ad miseros damno graviore colonos
Pestis, & in magnæ dominatur mœnibus urbis.
Viscera torrentur primò, flammæque latentis
Indicium robur est, & ductus anhelitus ægrè.

Ovid. Métam. Liv. VII. v. 552.

(3) Λοιμώδη ἕλκη. *Poll.* Lib. IV.

l'enrouement, le feu des yeux, &c. annoncent & caractérisent cette maladie.

Hippocrate, qui a exactement observé les variations du tems, le dérangement des saisons (1), & les signes diagnostiques des maladies épidémiques; qui le premier a remarqué combien l'air humide, épais, subtil ou sec que nous respirons, combien le pays que nous habitons influent sur la santé, le tempérament & le caractère national, désigne bien, dans ses Epidémiques (2), une maladie pestilentielle, formée des pluies fréquentes & des vents du midi, qui soufflent (3) constamment avant l'été, &

---

(1) Lorsque les saisons sont bien réglées, dit Galien, il n'y a ni pestes, ni épidémies. *Consid. sur les Epid. d'Hipp. traduction de* M. Desmars.

(1) Κατάσθασις λοιμώδης, ἔτος νότιοι, ἔπομβρον, &c. *Constitutio temporis pestilens, annus austerinus, pluvius*, &c. Sect. III. Cependant le Nouveau Traducteur des Epidémies retranche & le titre & les mots que nous venons de citer, comme suspects à Galien, *M. Desmars*, *Trad. des Epid.* *pag.* 70.

(3) *Lethiferis calidi spirârunt flatibus Austri:*
Constat & in fontes vitium venisse lacusque.
Métam. Liv. VII. v. 532.

« La Médecine enseigne, dit Plutarque, qu'une multitude » d'araignées est le signe avant-coureur d'un été pestilentiel ». *Des Oracles*, Traduct. d'Amyot.

qui sont suivis du calme & de la chaleur : mais il faut remarquer que ces mêmes vents, revenant au milieu de l'été, & rendant le chaud excessif, amortissent le feu de la contagion, qui s'éteint enfin peu-à-peu. On observe en effet, en Egypte & à Smyrne, que la peste finit ordinairement au solstice d'été (1), quoiqu'il n'y ait pas pour cela de jour marqué, comme on l'a prétendu.

On observe encore que Thucydide, qui n'a oublié aucune circonstance de la peste d'Athènes, rapporte que, quand cette maladie est dans sa plus grande force, toutes les autres cessent (2). C'est ainsi que, si la petite vérole survient, fait des progrès, & prend le dessus en quelque sorte, on annonce la cessation de la peste.

L'ail (3), les liqueurs, le vin, le vinaigre &

---

(1) Transactions Philosophiques, *n°. 64.*

Celse, dans son Traité de l'art de conserver la santé, a un Chapitre entier sur les moyens de se préserver de la peste. Il conseille de s'abstenir du bain chaud, de boire tantôt de l'eau, tantôt du vin, *&c.* & il ajoûte : *Cùm verò hæc in omni pestilentia facienda sint, tùm in ea maximè quam Austri excitârint.*

(2) *Enimverò annus ille, ut confessione ferè omnium constat, maximè immunis fuit aliorum morborum : si quis alio priùs laborabat, is morbus in hunc omnino convertebatur.* Belli Pelop. Lib. II.

(3) Les Grecs appellent la peste ἡσκόρδυλα, mot qui vient

les parfums sont les préservatifs que les Grecs emploient. J'ai lieu de croire que le vin est recommandé par tradition (1) : car vous avez vu qu'on invoquoit Bacchus autant qu'Apollon. Les soldats de César, en Thessalie, ne se garantirent de la peste qui ravageoit cette contrée, qu'en buvant à l'excès du vin, dont ils trouvèrent bonne provision (2). Un buveur d'eau ne doit donc pas voyager en Turquie.

---

de σκόρδα, en Grec vulgaire, & en Grec littéral σκόροδον : *l'ail*, dont le nom signifie *mauvaise odeur*, ou *odeur de fumier*, σκῶρ ὄζειν, *quod fœdè oleat.* Lexic.

(1) *In pestilentia ac peregrinationibus vim magnam auxiliandi vinum habere dicitur.* Plin. *Lib. XXIII.*

J'ai logé à Constantinople chez un Grec nommé *Crutta*, qui avoit eu cette maladie. Lorsqu'elle faisoit des progrès, il buvoit du vin pur plus qu'à l'ordinaire, & me conseilloit d'en faire autant. Mon père, qui avoit vu la peste en Egypte, & qui étoit Commissaire à Marseille lorsqu'elle y régnoit, buvoit du vin de Chypre avant d'aller faire sa tournée. Il m'a souvent parlé d'un homme qui n'avoit d'autre occupation que celle d'enterrer les pestiférés. Il étoit toujours ivre, & n'avoit jamais eu la moindre atteinte du mal. A Constantinople, les femmes Grecques, qui vont soigner les malades lorsque la contagion entre dans nos maisons, ne demandent que de l'eau de vie pour s'en préserver, & elles en boivent souvent.

(2) *Plutarch. in Cæsar.* On sait que les soldats Romains portoient leur provision de vinaigre, dont ils versoient quelques gouttes dans de l'eau d'un puits qu'ils ne connoissoient point,

Le Docteur Timoni assure que celui qui a eu la peste, peut se promettre de ne l'avoir pas, dans la même année, une seconde fois. M. Bertrand étoit d'un sentiment contraire, pour l'avoir malheureusement éprouvé (1).

Les vieillards, dit Timoni, comme Pline (2), sont moins susceptibles de la contagion : cependant vous avez vu que le Poète Persan assûre que ce feu consume le bois vieux & sec, comme le bois verd (3). J'ai vu périr, à Constantinople, Monsieur *Magy*, mon beau-pere, dans un âge assez avancé : ses amis, ne connoissant pas son mal, entouroient son lit la veille de sa mort (4).

---

avant de la boire. Par cette boisson antiputride, ils se garantissoient souvent des maladies épidémiques.

(1) Transactions Philosophiques, *N°. 64*. Relation de la peste de Marseille, *pag. 509*.

(2) *Senes minimè sentire pestilentiam.* Plin. Liv. VII. Ch. I.

(3) Timoni croit aussi que les étrangers en sont plus susceptibles que les gens du pays.

Les Missionnaires, en parlant de la peste de Constantinople de 1707, qui enleva le tiers des habitans, disent qu'à celle de Smyrne, les Latins ne perdirent que leur Evêque, âgé de plus de 80 ans, en 1714. *Lettres des Missionnaires*, Tom. I. Let. II. pag. 43.

(4) Il y a plusieurs années qu'un de mes parens, (M. *J. Guys*) étant au Caire, prit la peste de son domestique, qui

On obſerve encore que la peſte la plus noire, la plus maligne, eſt celle qui, comme l'ancienne plaie d'Egypte, attaque les animaux (1). On a vu, dit Timoni, à Conſtantinople, des chiens, des chevaux, des chats, avoir des bubons peſtilentiels, qui les ont fait périr. C'eſt par cette mortalité que commença la peſte décrite par M. de Guignes, & par les Anciens que j'ai cités.

---

en mourut, tandis que le Maître en échappa. Dans cette maladie, on eſt dérouté par les faits, comme par la variété des ſymptômes. M. le Beau rapporte qu'à Conſtantinople, en 542, il y eut trois femmes enceintes dont les enfans moururent, en naiſſant de la peſte, ſans que les méres en fuſſent atteintes, & qu'une autre mourut de ce mal en accouchant d'un enfant ſain. *Hiſtoire du Bas-Empire.* Tom. X. page 221.

(1) *Cum primis fida canum vis*
Strata viis animam ponebat in omnibus ægram.
Lucret.

Strage canum primò, volucrumque, oviumque, boumque,
Inque feris ſubiti deprenſa potentia morbi.
Metam. Lib. VII. v. 536.

« Apollon, dit Homère, ne frappa d'abord que les mulets » & les chiens, bientôt après les Grecs furent la proie de » ſes flèches mortelles ». *Iliade*, Liv. I.

Mais écoutons Dieu même qui parle & s'en explique ainſi dans l'Ecriture-Sainte :

Ecce manus mea ſuper agros tuos, ſuper equos & aſinos, & camelos & boves; Peſtis valdè gravis. Exod. 19.

Lorsque le mal est à son période, ceux qui l'ont eu anciennement, ressentent à la cicatrice des bubons, une douleur qui les avertit de ne pas s'exposer (1).

Les Grecs croient que ceux qui sont nés & baptisés le Dimanche ne prennent point la peste. J'en ai connu qui, n'ayant pas, à ce qu'ils disoient, cette crédulité, ne me donnoient cependant pas d'autre raison que celle-là de la témérité avec laquelle ils s'exposoient au mal, sans le prendre. Vous trouverez dans l'Histoire, que les Chrétiens de l'Orient marquoient leurs enfans d'une croix, pour les garantir de la contagion. Cosroès, Roi de Perse, rétabli sur le Trône par l'Empereur Maurice, après la bataille gagnée sur ses Sujets, lui envoya des Turcs qu'on trouva parmi les prisonniers. On remar-

(1) Feu M. le Comte Desalleurs, Ambassadeur de France à Constantinople, qui avoit vu la peste de près & dans son Hôtel, ayant été obligé de se sauver seul chez moi, au village de Belgrade, avoit pour cette maladie une espece de Thermomètre qu'il consultoit quelquefois. C'étoit un vieux Domestique, appellé *César*, qui l'avoit eue deux fois, au service de M. le Marquis de Villeneuve. Lorsque le mal faisoit des progrès, & que M. Desalleurs lui disoit : *Eh bien ? comment sommes-nous pour » la peste ? Monseigneur*, répondoit César, *mauvais signes ! » mes pestes me font bien mal »*.

qua

qua qu'ils portoient ſur le front l'empreinte d'une croix. Maurice leur en ayant demandé la raiſon, ils répondirent que, dans un temps de peſte, quelques Chrétiens avoient conſeillé aux femmes Turques de marquer ainſi leurs enfans, & qu'en effet ils avoient été préſervés de la contagion (1).

Nos Miſſionnaires Jéſuites faiſoient remarquer aux Grecs Latins de Chio, que la peſte les épargnoit, & ne faiſoit des ravages que parmi les Turcs & les Grecs Schiſmatiques (2).

On ne donne aux peſtiférés que des cordiaux & des panades; on leur refuſe le bouillon, comme très-pernicieux. Les Médecins du pays recommandent l'opium (3), comme préſervatif, & ſouvent comme remède. Le ſavant Tournefort dit qu'il s'étoit muni contre la peſte, de thériaque (4), d'orviétan, de gouttes d'Angle-

---

(1) Hiſtoire du Bas-Empire, *Tom. XI. pag.* 498.

(2) Quelquefois, diſent-ils, il n'y meurt perſonne parmi les Latins, tandis que la peſte enlève par centaines les Grecs & les Turcs. *Lettres des Miſſionnaires*, Tom. I. Lett. II. pag. 79.

(3) Tranſactions Philoſophiques, *N°. 64.*

(4) M. le Comte de Bonneval, ayant ſes gens attaqués de la peſte, imagina de leur donner le remède qu'on donne aux chevaux pour le farcin, en le proportionnant à leurs forces, &

terre, & d'autres cordiaux ; mais il veut les faire précéder par le tartre émétique, lorsque la tête est menacée (1).

Les Arméniens, dont je vous ai parlé dans mes premières Lettres, sont les moins susceptibles du mal contagieux auquel ils s'exposent. Ils boivent beaucoup de vin, quoique d'ailleurs sobres & actifs; ils mangent des salaisons, de l'ail & des oignons. (2) Timoni, qui a fait la même remarque, ajoûte que la viande de cochon est un poison en temps de peste. En effet, elle arrête la transpiration, suivant les expériences statiques de Santorius.

Les maisons mal-propres, & notamment celles des Juifs, où des familles nombreuses sont rassemblées & se multiplient, sont les premières infectées (3). La propreté, dans le temps de la

---

plusieurs en échapperent en effet. Il envoya sa recette à l'Hôpital François des pestiférés, où elle n'eut pas le même succès.

(1) Voyage de Tourn. *Tom. II. pag. 181.*

(2) *Idem*, *N°. 64.*

(3) Il est rare que les Grands, à Constantinople, soient attaqués de la peste; cependant ils ne sont pas à l'abri de la contagion. Le Doge Morosini en mourut l'an 1382. *Histoire de Venise*, *Tom. V. pag. 59.* M. le Marquis de Bonnac, Ambassadeur de France à la Porte, y perdit un de ses enfans, qui fut atteint de ce mal.

contagion, eſt très-néceſſaire, & la gaieté encore plus. Une terreur vive & ſubite, les chagrins & les paſſions qui affectent l'eſprit, ſont, ſuivant le Docteur Grec, dont j'ai vérifié les obſervations, des diſpoſitions prochaines pour prendre la peſte. Je dois beaucoup, à cet égard, à mon ami M. Bourlat de Monredon; il m'avoit tellement aguerri, que nous avons été plus d'une fois le ſoir compter gaiement enſemble le nombre des foſſes qu'on avoit ouvertes dans nos cimetieres hors de la ville.

La Médecine actuelle & locale n'a donc que des préſervatifs & des conſeils à donner ſur cette maladie. Les Grecs, qui, depuis Eſculape & Hippocrate, ont introduit la charlatanerie & l'empyriſme, n'ont oſé donner aucune recette contre la peſte. Les Médecins, chez eux, pulluloient comme les malades, les Maîtres étoient des oracles, & ces oracles ne formoient que des échos. Aujourd'hui, au-lieu des éleves qu'avoit le pere de la Médecine, les valets qui ſuivent les Docteurs Grecs, deviennent Médecins comme leurs Maîtres (1); & l'on diroit que parmi

(1) Cet abus eſt très-ancien; c'eſt au ſujet de ces Médecins Grecs, de leur multitude & de leur charlatanerie, que

eux la Médecine se communique aussi facilement que la peste.

Pline, après avoit rapporté les paroles de Caton, qui les avoit proscrits de Rome, dit fort sensément : *SOLAM hanc Artium nondum exercet Romana gravitas ; in tanto fructu paucissimi Quiritum attigère, & ipsi statim ad Græcos transfugæ. Imò verò auctoritas aliter quàm Græcè eam tractantibus, etiam apud imperitos expertesque linguæ, non est. Ac minùs credunt quæ ad salutem suam pertinent, si intelligunt. Itaque herculè in hac artium sola evenit, ut cuicumque Medicum se professo statim credatur cùm sit periculum in nullo mendacio majus. Non tamen illud intuemur, adeò blanda est sperandi pro se cuique dulcedo. Nulla præterea lex quæ puniat inscitiam*, &c. *Discunt periculis nostris*, &c. --- *Illa perdidère imperii mores, illa quæ sani patimur, luctatus, ceromata, ceu valetudinis causâ instituta, balineæ ardentes quibus persuasère in corporibus cibos coqui, ut nemo non minùs validus exiret, obedientissimi verò efferrentur. Potus deinde jejunorum ac vomitiones, & rursùs perpotationes, ac pilorum eviratio instituta resinis eorum* [ce qu'on pratique encore dans les bains] *itemque pectines in fœminis quidem publicati. Ita est professò : lues morum, nec aliunde major quàm e Medicina, vatem prorsus quotidie facit Catonem & oraculum :* SATIS esse Ingenia Græcorum inspicere, non perdiscere. *Plin. Hist. Nat. Lib. XXIX. Cap. I.* Une vie frugale, la propreté & la bonne humeur, sont des préservatifs assurés, & la Médecine préservative est la meilleure. Pline se plaint, avec raison, de ce qu'on la négligeoit, pour se livrer à la charlatanerie des Grecs, ou à la mode qui s'étoit établie à Rome de se faire traiter à la Grecque, & d'adopter toutes les recettes des Empyriques de cette Nation. Il paroît que de son tems, comme aujourd'hui, un

Les Grecs ne connoissent pas plus que nous la nature du venin pestilentiel; ils n'expliqueront pas mieux pourquoi tel remède (1) utile à l'un, ne fait rien, ou nuit même à l'autre. Ils ignorent comment un homme est plusieurs fois atteint de la peste, tandis qu'un autre, après l'avoir eue, s'expose hardiment & ne la prend plus; comment un homme peut la porter sur ses habits, en infecter sa famille, & n'en être pas atteint lui-même; pourquoi, dans certaines années, ce sont les enfans & les personnes les plus foibles, & dans d'autres, au contraire, les plus robustes, qui sont les premiers frappés de la peste; enfin comment, dans une ville immense comme le Caire ou Constantinople, le mal cesse

Médecin étranger faisoit fortune par des nouveautés qu'on saisissoit avidement; qu'on mettoit certaines eaux en réputation; qu'on faisoit, comme on fait encore aujourd'hui dans la Grèce & dans tout le Levant, un usage immodéré des bains chauds; que celui qu'on y a conservé d'épiler les hommes & les femmes avec les mêmes drogues, avoit été introduit à Rome par ces Médecins Grecs que Caton & Pline vouloient proscrire.

(1) *Nam quod aliis dederat vitales aëris auras*
Volvere. . . . .
Hoc aliis erat exitio. Lucret. Lib. VII.

Chaque maladie, dit Hérodote, avoit son Médecin en Egypte; mais il n'en indique aucun pour la peste. *Liv. II.*

de lui-même, au point que la communication ſe rétablit ſans crainte, ſans danger, ſans accident, & ſans que la Police ait beſoin de rien ordonner à ce ſujet.

Quand, ſuivant l'opinion des peuples, nous dirons que cette maladie eſt un fléau que Dieu permet & fait ceſſer quand il lui plaît, nous n'en condamnerons pas moins, avec le pere de la Médecine, l'abus des pratiques religieuſes, une fauſſe confiance qui porteroit les hommes à s'expoſer témérairement, & l'ignorance indocile qui ne permettroit pas à l'Art de chercher des remèdes & des moyens pour ſoulager l'Humanité (1).

M. *Mackenſie*, Médecin Anglois, qui étoit le mien à Conſtantinople, où il a exercé la Médecine pendans 39 ans, (depuis 1730 juſqu'en 1769), s'exprime ainſi ſur la peſte de Conſtantinople, dans un Mémoire faiſant par-

(1) Il faut ici, dit M. Bertrand, faire revivre les maxi- » mes des Anciens, dont toute l'application étoit d'obſerver » & de ſuivre les mouvemens de la Nature. Telle doit être » notre attention dans une maladie qui n'eſt, à proprement » parler, qu'un effort de la Nature, ou, pour mieux dire, » un mouvement du ſang, pour chaſſer un venin étranger ». *Obſervat. ſur la peſte*, pag. 512.

tie du Tome LIV. (année 1764), des *Mémoires de la Société Royale de Londres*.

« LA peste ne se manifeste pas toujours de
» la même manière; ses progrès varient, suivant les climats & les saisons; cependant les symptômes pathognomoniques ou essentiels sont constamment les mêmes. Il est faux qu'on puisse périr de ce mal au moment où l'on en est atteint. Si l'on a vu des personnes mourir subitement dans les rues, il est sûr qu'elles étoient attaquées depuis quelque tems, & qu'elles avoient soin de cacher leur maladie, pour n'être pas abandonnées par leurs parens & par leurs amis. Cette épidémie ne vient dans le Levant que d'un vice de l'air. Le commerce l'apporte d'Egypte: aussi les Grecs, les Arméniens, & les Juifs, qui font le commerce le plus actif, sont-ils les premiers infectés. Les Turcs reçoivent la contagion plus tard, mais elle fait chez eux plus de ravages, parce qu'ils ne prennent aucune précaution pour s'en garantir. Dans ces derniers temps, la peste s'est plus étendue dans le Levant, à la suite du commerce, qui y a fait de plus grands progrès ».

M. Mackensie n'hésitoit pas à aller dans les

maisons des pestiférés ; il évitoit seulement d'entrer dans l'appartement des malades, où l'atmosphère, chargée des miasmes qui s'élevent de leurs corps, peut communiquer l'infection.

Il observe qu'on peut avoir deux ou trois fois la peste, & même plus souvent. Cette épidémie ne diminue & n'est assoupie que par le froid de l'hiver, dans les pays Septentrionaux. Les saignées sont pernicieuses. Pour le reste de la curation, le Médecin Anglois ne fournit aucune pratique qui lui soit propre. Il croît seulement que l'émétique, donné au commencement de la maladie, peut être utile, en secondant les vues de la Nature, qui paroît vouloir se dégager par le vomissement.

A ces observations du Docteur Anglois, il faut ajoûter la remarque de M. *Rémond*, Médecin François, de qui je tiens l'extrait du Mémoire de M. Mackensie. « La Peste, dit-il, est » une sorte de fièvre ardente & putride. Or, » puisque le traitement de cette fièvre est con- » nu, n'auroit-on pas dû, par induction, & » même par une méthode empyrique, établir » une bonne pratique pour le traitement de la » peste ? On ne l'a pas fait, parce que peu de » Médecins ont osé s'exposer assez pour suivre

» le mal de près. La crainte de la contagion » ne leur a pas permis d'essayer, ni de déve» lopper toutes les ressources de l'Art ».

Voilà, M. tout ce que je puis vous offrir sur cet intéressant & triste sujet. Je ne vous ai donné de même, sur tous les autres, que des notes jetées sur le papier à mesure que j'ai lu, observé, comparé. J'en ai formé un tout imparfait qui peut-être auroit besoin d'un long travail, pour faire un ouvrage régulier. Je sais qu'il y a peu de mérite à rassembler des passages, & à se rendre compte à soi-même de ce qu'on a pu recueillir (1). Mais je vous prie de vous

(1) Un phénomène qui paroît assez constant, c'est que dans la plupart des Pestes qui ont affligé la ville de Marseille, Ciôtat, qui en est voisine, en a été exempte. Quelle en peut être la raison ?

Dans la Peste de Marseille de 1722, un Horloger nommé *Garnier*, aux premiers bruits de la contagion, ayant fait ses provisions pour le tems à-peu-près qu'elle pouvoit durer, fit murer sa porte, & s'enferma avec sa famille qui étoit nombreuse. Tout son quartier devint désert par les ravages de la mortalité. Il voyoit passer tous les jours sous ses fenêtres des milliers de cadavres dans des tombereaux. Cela ne l'empêcha point d'employer utilement son temps. De dix personnes qu'ils étoient lorsqu'il se renferma, ils se trouvèrent onze à la fin de la maladie. C'est une aventure unique dans l'histoire des Pestes. *Maladies Epizootiques de M. Paulet, note 11.*

ſouvenir que j'ai principalement écrit pour l'inſtruction de mes enfans, pour leur donner le goût des anciens Auteurs, & le deſir de ſe livrer à des recherches utiles autant qu'agréables, qui, en occupant leur jeuneſſe, l'éloignent de la diſſipation & des écueils qu'elle doit éviter.





QUARANTE-UNIEME LETTRE.

Sur l'Amour de la Patrie chez les Grecs.

VOUS me demandez si les Grecs aiment toujours leur Patrie. Oui, M. &, malgré l'état actuel d'Athènes, de Sparte, de Mytilène & de Corinthe, les Citoyens de ces anciennes villes montrent encore le plus tendre amour pour leur pays. Ce sentiment, que la Nature a gravé dans tous les cœurs, la Grèce le conserve avec soin; il n'a pu s'éteindre sur les ruines des plus beaux monumens de sa gloire, éclipsée depuis tant de siècles.

Je ne parle point de cet attachement aveugle, de ce lien formé par l'habitude, fortifié par l'ignorance, & resserré par les nœuds de la propriété. Les Barbares & les Sauvages n'aiment, ne voient, & ne connoissent que leurs cabanes ou leurs foyers. Chez les Nations les plus polies, le peuple est borné stupidement au seul sentiment dont il est capable; mais l'homme sensible, instruit, éclairé, qui discerne ses inclinations & ses devoirs, est attaché à sa patrie par d'autres liens.

Je n'ai jamais senti plus vivement l'énergie de l'éloquence naturelle, que quand j'ai entendu deux Grecs disputer entr'eux sur les prééminences de leur Patrie.

On ne pardonnoit ni aux ennemis de la Patrie, ni à ceux qui lui faisoient injure.

Clysthènes, Prince de Sycione, défendit qu'on récitât dans la ville les vers d'Homère, parce que ce Poète avoit trop loué Argos, & les Argiens ennemis de Sycione. Homère en fut banni, tout cher qu'il étoit à toute la Grèce (1).

J'ai voyagé avec un Tiniote (2), qui, depuis plus de vingt ans, trafiquoit par mer. Il partoit de son Isle pour se rendre à Smyrne. Il y employoit son argent en marchandises qu'il portoit à Marseille. Il s'embarquoit encore dans cette dernière ville, pour aller à nos Isles de l'Amérique, & revenoit, en continuant ses échanges, jusqu'au point d'où il étoit parti, pour recommencer encore.

J'étois avec lui, & avec M. *de Peyssonnel* (3), en 1748, pendant la guerre des François avec les Anglois, sur un petit navire Suédois, qui

(1) Hérod. Liv. 5.

(2) Grégoire Nesti, de Tine, *Isle de l'Archipel.*

(3) Aujourd'hui Consul de France à Smyrne.

échoua ſur l'Iſle d'Andros (1). Ce Grec nous faiſoit l'éloge de Marſeille & de nos Colonies; mais il prétendoit qu'aucun pays n'étoit comparable au ſien. Il ne déſiroit que d'aller finir ſes jours dans ſon Iſle, & d'y porter le fruit de ſes travaux & de ſes courſes. Tels ſont tous les Grecs que j'ai connus; on ne peut s'empêcher de partager la joie & l'admiration avec laquelle ils parlent de leur pays natal. Le ſeul nom de Patrie les remue puiſſamment, les attendrit, les échauffe, les rend éloquens. J'ai fait quelques réflexions ſur ce Patriotiſme des Grecs modernes, en le comparant, ſuivant ma méthode, à celui de leurs pères, & même à celui des Romains : je vais vous en faire part. L'amour de la Patrie eſt un ſujet rebattu, ſur lequel il ſemble qu'il ne peut être queſtion que des Anciens, mais qu'il n'eſt peut-être pas inutile de rappeler de tems en tems parmi nous. Nous ne ſommes véritablement attachés qu'à nos capitales, où la Société, les Arts, les Talens & les Plaiſirs, qui s'y trouvent réunis, nous attirent

---

(1) Comme on y échouoit aſſez fréquemment autrefois.

Fuit olim quidam Senex,
Mercator : navem is fregit apud Andrum Inſulam.

Terent. And. Act. I. Sc. III.

invinciblement, où nous oublions souvent notre berceau, & ce que nous devons aux lieux qui nous ont vu naître (1).

Le Patriotisme des anciens Grecs étoit fondé sur de puissans motifs.

1°. L'inclination naturelle, premier germe de cette passion, devenue par des progrès successifs une vertu héréditaire, portée souvent jusqu'à l'excès.

2°. Les principes de l'éducation.

3°. La beauté du pays & du climat : car le physique local n'est pas le plus foible des nœuds qui nous attachent à la mère commune.

4°. Les leçons des Orateurs, toujours éloquens sur ce point.

5°. La préférence que les Grecs donnoient à leurs Loix & à leurs coutumes, sur toutes celles des autres peuples.

6°. Les exemples de ceux qui se signaloient par leur zele ou par leurs bienfaits.

7°. Enfin la Religion du pays, qui ramene

---

(1) Ovide, exilé chez les Grecs, disoit :

Et pœna est Patriâ sola carere meâ.

Trist. L. IV. Eleg. IX.

A tous les cœurs bien nés, que la Patrie est chere !

Volt. Tanc. Trag.

toujours les hommes au culte local de leurs Pères. J'y comprends les fêtes & les danſes, auxquelles vous avez vu que les Grecs modernes n'étoient pas moins attachés que les anciens.

Les Candiotes appeloient la Patrie (1), leur mère. « Quoique plus vieille, diſoit *Plutarque* (2), » que ceux qui nous ont donné le » jour, elle a ſur nous des droits encore plus » forts que les leurs (3) ».

La Nature & la Loi, ſelon Lucien (4), ne comptent le devoir envers les parens qu'après celui-ci. « ON n'apprend, dit-il, les Sciences & » les Arts, que pour être utile à la Patrie; on » ne poſſede du bien que pour la ſervir. Nous » l'aimons telle qu'elle eſt, & nous craignons » d'en être bannis, même après notre mort ».

---

(1) Le ſublime Pindare s'attendrit en parlant à la belliqueuſe Thèbes, ſa Patrie : il l'appelle ſa mère, expreſſion qu'on n'oſeroit rendre littéralement en notre langue.

Μάτερ ἐμα — χρυσάσπι Θήβα.

— *Aureo ſcuto Thebæ.* Iſthm. I.

(2) Œuvres de Plutarque. *Trad. d'Am. pag. 185.*

(3) Télémaque dit à Idomenée, qui le preſſe de reſter auprès de lui : « Renoncerai-je à mon père, à ma mère, à ma » Patrie, qui me doit être encore plus chère qu'eux » ? *Odyſſ. Liv. XXIII.*

(4) Louanges de la Patrie. *Trad. de d'Abl. Tom. II.*

Le corps de Palinure, jeté par les flots sur un rivage étranger, désert, est ce que les Troyens trouvent de plus triste dans le sort malheureux de ce Pilote (1). Car indépendamment des soins religieux de la sépulture, les Anciens comptoient pour beaucoup de mourir dans sa famille, au milieu des siens. Oreste, avant d'être sacrifié en Tauride, prend des précautions pour s'assurer de sa sépulture, & Iphigénie, qui ne le connoît pas encore, lui promet de lui tenir lieu de sœur (2).

Les Grecs n'étoient pas moins attachés à leurs Loix qu'à leur pays. Busiris & Spertis, Lacédémoniens, allerent s'offrir courageusement à Xerxès, se dévouant à la mort que leurs concitoyens avoient méritée, pour avoir indignement massacré les Héraults du *grand Roi*. Ce Prince, frappé de leur générosité, accorda le pardon qu'ils demandoient, à condition qu'ils resteroient d'une manière honorable à sa Cour. Les deux Spartiates refuserent une condition si avantageuse, en disant qu'ils ne pourroient vivre loin de

(1) *Nudus in ignotâ, Palinure, jacebis arenâ.*
Virg. Æn. VI.

(2) *Act. III. Scen. I.*

de leur Patrie (1), & sous des Loix étrangères. La mort leur paroissoit préférable (2).

Ces zélés Patriotes n'estimoient que les hommes dans lesquels ils trouvoient les mêmes sentimens dont ils étoient animés. Aussi, suivant le même Auteur, un étranger disoit un jour au Lacédémonien Théopompe, sans doute pour lui faire sa cour : « On m'appelle chez moi *Philolacon* », c'est-à-dire, *l'ami de Lacédémone. J'aimerois mieux*, lui répondit le Spartiate, *que vous eussiez pris votre surnom de votre amour pour votre Patrie. Ce titre vous feroit plus d'honneur que celui dont vous osez vous vanter* (3).

(1) *Plut. ibid.*

(2) » C'est vivre dans la douleur, dit un Poëte Grec, » que de passer ses jours dans l'exil, & loin de sa Patrie ». *Opp. de Pisc. Lib. I. v. 276.*

(3) *Idem, Tom. II.*

Je trouve dans les Recueils érotiques des Grecs, un exemple mémorable de l'amour pour la Patrie, & de ce dévouement généreux, dont anciennement le sexe même le plus foible & le plus timide étoit capable.

Les Milésiens assiégeoient Naxie avec un gros renfort de troupes auxiliaires. Ils avoient creusé un large fossé autour de la place, & les assiégés étant enfermés, ils avoient fait impunément le dégât dans toute l'Isle.

Polycrite, jeune Prêtresse, avoit été laissée hors de la ville dans le temple où elle exerçoit ses fonctions. Diognète, chef

Il faut observer que les anciens Grecs, comme ceux d'aujourd'hui, affectoient de pren-

---

des Erythréens auxiliaires, eut occasion de la voir : Polycrite étoit belle, & Diognète en devint amoureux. On ne l'est pas, quand on commande, sans vouloir se satisfaire. Ce Général crut devoir envoyer des députés à Polycrite pour l'obtenir, & lui faire agréer ses propositions. Il ne lui étoit pas permis d'employer la force, pour faire violence à une jeune fille suppliante auprès de la Divinité du Temple où elle étoit retirée. Les Députés, renvoyés d'abord avec indignation, alloient & revenoient ensuite sans se rebuter.

La Prêtresse enfin paroissant radoucie, ou feignant de se rendre à des instances vives & réitérées, répondit : *Qu'elle ne consentiroit qu'après que Diognète auroit fait serment de lui accorder tout ce qu'elle avoit à lui demander.* L'amoureux guerrier impatient promit tout, & jura par Diane (μάλα προθύμως ωμοσεν Αρτεμιν) qu'il tiendroit sa promesse.

Polycrite, ayant reçu elle-même ce serment, prit son amant par la main, & lui déclara qu'elle exigeoit, avant d'être à lui, qu'il livrât le camp des Miléfiens à ses concitoyens, qui, étroitement bloqués, étoient réduits aux plus fâcheuses extrémités.

A cette demande Diognète, étonné & confondu, fut hors de lui ; il tira son épée, il alloit dans un excès de fureur la plonger dans le sein de celle qui exigeoit de son amant une aussi noire trahison, car il s'agissoit de délivrer dans le moment les Naxiotes, exposés aux horreurs de la famine. Mais revenant à lui, & touché des sentimens de la Prêtresse, il se borna à demander du tems pour se résoudre.

On est déja coupable *, lorsqu'on délibere. Le lendemain

* *Qui deliberant, jam decreverunt.* Senec.

dre le nom de leur Patrie, non par amour-propre, comme Théocrite, qui voulut se distinguer d'un autre Poëte du même nom, auquel il étoit bien supérieur, mais pour se parer du

---

Diognète promit, & il indiqua la nuit d'une fête (Θαργήλια) où les Miléfiens se livroient à la joie, & buvoient avec excès.

Les assiégés, avertis par un signal convenu, tombèrent brusquement sur le camp ennemi. Diognète n'étant pas reconnu fut compris dans le massacre, il ne recueillit pas le fruit de sa trahison.

Polycrite, seule, jouissoit de sa victoire; le lendemain elle fut entourée d'un peuple qu'elle avoit sauvé, & qui vouloit la conduire en triomphe dans la ville. Animées par la reconnoissance, femmes & filles voulurent lui donner chacune une ceinture ou une écharpe; elle en eut tant, qu'accablée sous le poids des présens, peut-être même ne pouvant contenir sa propre joie, ni résister à la foule & aux embrassemens, elle fut étouffée. Ce peuple qui, emporté par ses excès, avoit fait deux victimes de ses libérateurs, ne leur rendit que des honneurs funèbres, & mêla leurs cendres pour les déposer dans le même tombeau.

J'ai traduit entièrement ce fragment peu connu de l'histoire des Grecs. On y reconnoîtra également le pouvoir de la religion du serment, & celui de l'amour de la Patrie; mais la joie excessive, & la meurtrière reconnoissance de ce peuple qui étouffe sa libératrice, ne sont pas pardonnables.

Parthen. Nicaens. Erotica ex libro I. Andrici de rebus Naxicis, & Theoph. cap. 9, p. 361.

titre qui leur étoit le plus cher. *Je suis le Tyrcis d'Etna* (1), dit avec complaisance un Berger du Poète Bucolique ; comme un autre Grec auroit dit, je suis le Denys d'Halicarnasse, ou le Thalès de Milet, &c.

Ils aimoient à se prévaloir de leur Patrie, à lui faire honneur de leurs vertus & de leurs talens. « Nul homme, dit Ajax (2), » ne peut » me faire reculer ; ma naissance & l'éducation » que j'ai reçues à Salamine, m'ont assez formé » à la valeur ».

On ne croyoit pas pouvoir survivre à la ruine de sa Patrie. Dans Homère, (qu'il faut nécessairement consulter, lorsqu'on veut parler des mœurs & des coutumes des Grecs) Priam peut supporter la douleur de la perte de son cher Hector ; mais il ne pourra survivre à l'embrâsement de Troye. « Que les Dieux, dit-il, me » fassent descendre dans le séjour des Ombres, » avant que je voie cette ville saccagée, & » détruite par les Grecs (3) ».

Aristote mourut content d'avoir obtenu d'A-

(1) *Theocrit. Id. I.*
(2) *Hom. Iliad. Lib. VII.*
(3) *Iliad. Liv. XXIV.*

lexandre: (1) le rétablissement de Stagyre (2), sa patrie, que ce Conquérant avoit livrée à la fureur de ses soldats.

Ce tendre attachement pour le lieu de notre naissance (3), est le partage des cœurs sensibles, de ces cœurs vertueux que la Nature a formés, pour y imprimer l'amour paternel, la piété filiale, la fidèle amitié; pour remplir les différens devoirs attachés à ces sentimens; pour échauffer les hommes froids & pour confondre les ingrats.

Si nous considérons ce sentiment dans les Conquérans de la Grèce, dans ce peuple qui a subjugué tous les autres: les Romains, zélés Républicains, avides de gloire, jaloux de l'indépendance

(1) *Val. Max. Liv. V.*

(2) Ville de Macédoine, près du mont Athos.

(3) M. de Rochefort, dans sa Traduction de l'Iliade en vers François, fait cette remarque touchante. « Lors qu'Ulysse, » dans l'Isle de Calypso, désire de revoir sa Patrie, assis sur » le rivage, il tourne ses regards sur la plaine immense des » mers; son cœur est oppressé, les larmes coulent de ses » yeux. L'homme qui a versé de pareilles larmes, est le seul » qui puisse les imaginer ». Le même observe aussi qu'Homère n'avoit pas acquis ses connoissances par la lecture, mais en voyageant, & en étudiant les hommes qu'il vouloit instruire. *Discours sur Homère, à la tête de la Trad. en vers de l'Iliade, par* M. de Rochefort, *p.* 39.

& de la liberté, mais ambitieux de commander, d'obtenir chez eux les premiers emplois, accoutumés à regarder leurs Citoyens au-dessus des Rois, qu'ils étoient parvenus a mépriser en les attachant à leurs chars de triomphe, & Rome comme la Maîtresse du monde; les Romains, dis-je, dans leur attachement pour leur orgueilleuse Patrie, mettoient plus d'ostentation & de vanité, que d'inclination naturelle.

Le patriotisme étoit chez eux, comme chez les Lacédémoniens, une vertu sublime & sévère, une passion dominante, outrée, portée même jusqu'au délire du fanatisme. Or ce n'est point là le sentiment doux, l'attrait naturel que nous trouvons dans nos cœurs, & le penchant que nous éprouvons pour le pays qui nous a vu naître (1). La fougue du patriotisme étouffoit chez eux tous les autres sentimens; elle les rendoit capables à la fois de ces prodiges de valeur qui étonnoient leurs ennemis, & de ces sacrifices barbares qui révoltoient l'humanité (2).

---

(1) *Nescio quâ natale solum dulcedine cunctos*
Ducit, & immemores non finit esse sui. Ovid.

La Nature a donné le même attachement aux animaux. *Opp. de Venat. Liv. II. v. 313.*

(2) Lorsque Valérie, à la tête des femmes Romaines, presse

Les anciens Romains s'étoient dévoués à la République, & s'immoloient à l'accroissement de sa grandeur. Les Lacédémoniens avoient les mêmes principes; ils vivoient durement, & mouroient avec joie, pourvu que Sparte eût l'Empire de la Grèce. Cicéron prêchoit encore cette doctrine à ses concitoyens (1), lorsqu'ils n'étoient plus en état de la goûter, ni de l'entendre. On ne cessoit pas de répéter qu'il étoit beau, qu'il étoit même honorable de mourir pour la Patrie (2); telle fut même assez longtemps la devise de ce peuple soldat, qui se faisoit de Rome la plus grande idée. Mais la seule image du bonheur de la Patrie, de leur mère

la mère de Coriolan d'aller fléchir ce vainqueur irrité. Volumnie lui répond : *Aura-t-il plus d'égards pour nous que pour sa Patrie qu'il avoit toujours préférée à sa mère, à sa femme, & à ses enfans ?* Plutarq. Cor.

(1) *Cari sunt parentes, cari liberi, propinqui, familiares; sed omnes omnium caritates Patria unà complectitur, pro qua quis bonus dubitet mortem oppetere, si ei sit profuturus.* Cic. de Off. Lib. I. Lisez encore dans les Offices le beau trait d'Aratus de Sicyone. Cicéron, après l'avoir rapporté, ajoute que cet excellent Patriote Grec méritoit d'être Romain. *Lib. II. Cap. XXIII.*

(2) *Dulce & decorum est pro Patria mori.*

Horat. Od. II. Lib. III.

commune, produisoit chez les Grecs un sentiment plus tempéré, plus doux, & nécessairement plus durable.

J'ai parlé des leçons des Orateurs Grecs : ils ne le cédoient pas aux Romains sur l'article de la Patrie. Pour s'en convaincre, il suffit de lire l'Eloge d'Athènes par Isocrate (1).

Ils joignoient même les exemples aux leçons (2). Démosthène, injustement exilé, ne se venge de ses concitoyens, que par les nouveaux services qu'il est empressé de leur rendre. Assiégé dans le Temple d'Hercule, où il s'étoit réfugié, il aime mieux terminer ses jours par le poison, que de devoir la vie au Tyran d'Athènes.

Dion Chrysostome, qui avoit gouverné & embelli sa Patrie, malgré les contradictions, les dégoûts, les insultes même, qu'il avoit essuyés,

---

(1) « NOTRE origine, disoit-il aux Athéniens, » est si belle » & si pure, que cette terre même nous a tous produits, que » depuis nous l'avons toujours possédée, que seuls d'entre les » Grecs nous pouvons lui donner les noms que nous donnons » à ce qui nous touche de plus près, & l'appeler à la fois » notre Nourrice, notre Patrie, notre Mère ». *Orat. Grecs, Tom. I. pag. 234.*

(2) Préf. Hist. de Toureil, *Tom. II.*

& les dangers qu'il avoit courus (1); Dion, long-tems exilé, fugitif, errant de retraite en retraite, pour se soustraire à la haine de Domitien, demande, pour toute faveur, à Nerva, son ami, devenu Empereur, de lui permettre de retourner à Pruse (2), sa Patrie, & d'y faire plusieurs embellissemens à ses frais. Enfin de retour en cette ville, il prononce publiquement un discours (3), où sa tendresse pour son pays & ses concitoyens, lui dicte des expressions pleines d'énergie & de sentiment (4).

On ne peut voir, sans être touché, avec quel empressement & quelle joie les Grecs, après une courte absence, revoyoient leur Patrie (5). En entrant dans la terre natale, ils fa-

(1) Dans une émeute, à l'occasion de la cherté du bled, où le peuple vouloit brûler sa maison.

(2) En Bithynie.

(3) Vie des Orateurs Grecs, *Tom. II. p. 31.*

(4) Th. des Grecs, *Tom. III. p. 232.*

(5) La Patrie n'étoit pas toujours ingrate, comme feu mon Confrère, M. *Cary*, l'a prouvé dans sa Dissertation sur Lesbonax. Mytilène fit frapper une Médaille en l'honneur de ce Philosophe & de Potamon son fils, qui y étoit représenté au revers, revenant de Rome, où l'Empereur Tibère le combloit de faveurs; mais il préféra d'aller donner ses leçons, & de se fixer dans sa Patrie, aux avantages qu'il trouvoit dans la Capi-

louoient & invoquoient les Dieux du pays (1). Repréſentez-vous, M. les tranſports des braves ſoldats de Xénophon, (dans la Retraite des dix-mille), à la vue de la mer qui leur ouvre le chemin de la Grèce. Ils élèvent des trophées en mémoire de leurs exploits & de leur retour ; ils ſe félicitent, ils s'embraſſent tous les uns les autres, & dans les premiers mouvemens de cette allégreſſe, les Chefs ſont confondus avec les ſoldats (2). Cette retraite, ſi fameuſe dans l'Hiſtoire, eſt le plus glorieux monument du courage & de la fermeté des Grecs, ainſi que de leur amour pour la Patrie.

Ce ſentiment, chez eux, ſembloit abſorber tous les autres (3). Ainſi lorſque l'ingrate Athènes

tale du Monde. Tibère diſoit, dans le paſſeport qu'il lui fit donner : *Si quelqu'un oſe faire inſulte à Potamon, fils de Lesbonax, qu'il conſidere auparavant s'il eſt en état de me réſiſter.* Diſſert. de M. Cary, pag. 140.

(1) Ulyſſe, échappé du naufrage, ſe proſterne pour baiſer la terre des Phéaciens, où il eſt abordé. *Odyſſ. L. V.*

(2) *Xenoph. de Cyri exped. Hiſt. Lib. IV. Cap. VII.*

(3) « Le plus grand des maux, dit Pindare, (je me ſers de la belle Traduction de M. de Chabanon) » eſt de ne pou» voir rentrer au ſein de ſa Patrie. Celui qui, en exil, en eſt » éloigné, privé de ſes biens, privé des lieux qui l'ont vu » naître, eſt un nouvel Atlas, que le poids du Ciel opprèſſe ». *Pyt. Ode IV. p. 259.*

exiloit ou proscrivoit Lycurgue, Aristide, Miltiade, Phocion, Thémistocle, ces vertueux Citoyens l'aimoient encore, comme on aime une maitresse infidèle (1). S'ils étoient divisés entr'eux, ils se réconcilioient pour la défendre; & l'on prononçoit publiquement des imprécations contre celui qui attiroit dans sa Patrie une armée étrangere. (2) Les mêmes, pendant la paix, s'occupoient du soin de l'orner & de l'embellir. La décoration des villes & des Tem-

(1) *Quamvis perfida, cara tamen.* Tibul.

Le savant M. Bailly n'est pas moins éloquent que les Poètes Grecs, lorsqu'il parle de l'amour & du souvenir de la Patrie. « On avoit trouvé, dit-il, un ciel plus beau, une terre » plus fertile, mais ce n'étoit pas le sol natal. . . . . Cette » terre temoin des soins paternels, des jeux de l'enfance, où » l'on avoit reçu les premieres impressions du plaisir & du bon» heur, &c. L'âge d'or, cette Fable séduisante, n'est que le » souvenir conservé d'une Patrie abandonnée & toujours chère.

Lett. sur les Scienc. p. 98 & 103.

(2) Eschyle, dans les *sept Chefs devant Thèbes*, *Act. V.* fait faire à Ethéocle cette convocation au nom de la Patrie : « Que » ceux dont l'âge est encore tendre, & que les vieillards rani» ment leurs forces; que tous, en un mot, occupés des mêmes » soins, soumis aux mêmes devoirs, s'empressent de secourir » nos remparts, les autels des Dieux, notre commune Patrie, » qui vous a nourris au berceau, qui vous a élevés avec tant » de peines & tant de soucis, en attendant que vous fussiez en » état de combattre pour elle, & de la servir fidèlement ».

ples annonçoit les progrès des Artistes, & le zèle des Citoyens. Le génie des Arts a toujours fait gloire de travailler pour son pays, & de l'illustrer.

Les Romains eurent la même ambition aux dépens des Grecs, qu'ils dépouillerent pour enrichir leur Patrie, & pour y faire fleurir les Arts qu'ils vouloient soumettre aux Maîtres du Monde.

On ne peut considérer le patriotisme commun aux Grecs & aux Romains, quoique d'un caractère fort différent chez ces peuples, sans reconnoître, parmi les Grecs d'aujourd'hui, celui de leurs pères. C'est cet amour naturel du pays natal que Virgile exprime si bien dans la personne de Mélibée, qui semble réunir tous ses regrets dans l'abandon forcé de sa chere Patrie (1).

---

(1) *Nos Patriæ fines & dulcia linquimus arva :*
Nos Patriam fugimus. Eclog. I.

Lorsque le Dictateur Camille, exilé injustement par le peuple, & revenu dans sa Patrie, qu'il a glorieusement délivrée, combat la résolution d'un peuple, qui, effrayé de l'incendie, & de l'invasion des Gaulois, veut abandonner Rome, pour se transporter à Veies, il lui dit :

« Adeò nihil tenet solum Patriæ, nec hæc terra, quam ma» trem appellamus ; sed in superficie tignisque caritas Patriæ

Le même Poète veut-il peindre le tendre amour d'un Citoyen vertueux pour sa Patrie : il nous représente un jeune Grec, qui s'étoit attaché à la fortune d'Evandre, mourant dans une terre étrangère, &, au moment qu'il expire, occupé du souvenir de sa chère Argos (1).

Ce sentiment naturel est encore bien exprimé dans une Comédie de Térence (2), où un Interlocuteur parlant d'un jeune homme, dit : » Ce qu'il dit ? Il se trouve malheureux. — « Lui » malheureux ? Et qui l'est moins que lui ? Que » lui manque-t-il de tous les vrais biens que peut

» pendet ? Equidem, fatebor vobis (etsi minus injuriæ vestræ, » quam meæ calamitatis, meminisse juvat) quum abessem, » quotiescumque Patria in mentem veniret, hæc omnia occur» rebant, colles, campique, & Tiberis, & assueta oculis regio, » & hoc cœlum sub quo natus educatusque essem. Quæ vos, » Quirites, nunc moveant potius caritate suâ, ut maneatis in » sede vestra, quàm postea, quum reliqueritis ea, macerent » desiderio, *Tit. Liv. Lib. V. Cap. LIV. p. 520.*

(1) *Dulces moriens reminiscitur Argos.*
Æneid. Liv. X.

(2) *Quid ille ? Se miserum esse.*
Chremes. *Miserum ? Quem minus credere est ?*
Quid reliqui est, quin habeat quæ quidem in homine dicuntur bona :
Parentes, Patriam incolumem, amicos, genus, cognatos, divitias ? Heautontimor. Act. I. Sc. III.

» posséder un homme heureux ? N'a-t-il pas son » père & sa mère, *une Patrie florissante*, des » amis, de la naissance, des parens, enfin des » richesses » ? C'est ainsi qu'après le bonheur de voir les auteurs de ses jours, on comptoit celui d'être né dans une Patrie florissante & heureuse.

Ajax, avant de mourir, dit, dans la Tragédie de Sophocle : « Soleil, je vous vois pour » la dernière fois. Salamine, palais de mes » pères ; Athènes, chers amis, fleuves, fon» taines qui m'avez vu naître, recevez les der» niers adieux d'Ajax » (1).

(1) Acte IV. Traduction du Père Brumoy.

L'Abbé de Chaulieu a exprimé les mêmes sentimens dans ses tendres adieux à Fontenai :

Fontenai, lieu délicieux
Où je vis d'abord la lumière ;
Bientôt, au bout de ma carrière,
J'irai rejoindre mes ayeux.
Muses, qui, dans ce lieu champêtre,
Avec soin me fîtes nourrir,
Beaux arbres qui m'avez vu naître,
Bientôt vous me verrez mourir.

Peut-on lire, dans le *Voyage de l'Isle de France* de M. de S. Pierre (*Tom. II. pag. 237, 238.*) sans être soi-même attendri, les tendres retours sur la Patrie, de ce Voyageur éclairé ? Ce même Officier François plaide si bien, en faveur

Dans *l'Agamemnon d'Echyle*, le Hérault de ce Prince Grec, arrivant du siège de Troye, s'écrie: « O MA PATRIE! O rivage d'Argos! » je vous revois enfin, après une absence de » dix ans..... mes vœux sont comblés: je » mourrai, quand les Dieux l'ordonneront.

CLYTEMNESTRE.

» L'amour de la Patrie a bien tourmenté » votre cœur!

LE HÉRAULT.

» Je ne puis la revoir sans pleurer de joie.

CLYTEMNESTRE.

» Vous connoissez donc les transports que ce » sentiment inspire?

LE HÉRAULT.

» Eh! comment pourrois-je les exprimer?

CLYTEMTESTRE.

» Hélas! tous ceux qui en ont éprouvé de » pareils, vous l'apprendront ». (*Act. III. Sc. II.*)

---

des Negres, la cause de l'Humanité, qu'il pouvoit dire, comme Abner:

C'est moi qui prête ici ma voix aux malheureux.

Lisez la Tragédie d'Euripide, la plus intéressante peut-être de toutes celles du Théâtre Grec, tant par les situations & les sentimens, que par l'air de vérité que le Poète a su donner à la Fable, son Iphigénie en Tauride. Ecoutez ce cœur de femmes Grecques, qui regrettent si tendrement leur Patrie, dans le second & le quatrieme Actes : je n'en rapporterai que cette strophe traduite par le Père Brumoy.

« LOIN de ma chère Patrie, je soupire » après la campagne des Grecs. Qui me don» nera des aîles pour voler vers Diane, Déesse » de Cynthie ? Quand pourrai-je voir les palmes » de Délos, ces Lauriers toujours verds, ces » oliviers consacrés par les couches de Latone ? » O lac, dont les eaux sont couvertes de Cy» gnes ! O Cygnes, amis des Muses ! quand » pourrai-je vous revoir » ?

Lorsqu'Iphigénie veut lier Pilade par le serment le plus fort, elle lui dit :

« Si vous me trahissez, quel sera le prix de » votre infidélité » ? Pilade répond : « Puissé-je » ne retourner jamais dans ma Patrie ! Et vous, » Madame » (1) ?

(1) *Act. IV. Sc. I.*

IPHIGÉNIE.

« Puissé-je ne revoir jamais Argos » !

La même, lorsqu'elle a reconnu Oreste, s'écrie :

« O Argos ! O Mycènes ! O chère Patrie !
» que ne vous dois-je pas pour un tel frère » (1) !

Racine, rempli des anciens Poètes, dont il fait heureusement passer tant d'imitations dans ses Pièces, ne manque jamais de mettre dans la bouche de ses Grecs leur sentiment favori, & de rappeler ainsi l'opinion qu'ils avoient de leur pays, comme le séjour le plus agréable & le plus heureux.

Monime, prête à se donner la mort, pour obéir à Mithridate, dit à sa confidente :

Retiens tes pleurs. . . . . . .
Si tu m'aimois, Phédime, il falloit me pleurer,
Quand d'un titre funeste on me vint honorer,
Et lorsque, m'arrachant du *doux sein de la Grèce*,
Dans ce climat barbare on traîna ta maitresse.
Retourne maintenant chez *ces peuples heureux ;*
Et, si mon nom encor s'est conservé chez eux,
Dis-leur ce que tu vois, & de toute ma gloire,
Phédime, conte-leur la malheureuse histoire (2).

---

(1) *Idem, Sc. III.*

(2) *Mithr. Act. V. Sc. II.*

Andromaque n'eſt pas moins occupée de ſa Patrie, que d'Hector & de ſon fils, lorſqu'elle s'écrie (1):

O cendres d'un époux! O Troyens! O mon père!

Auſſi Pyrrhus, pour vaincre ſa réſiſtance, attaque-t-il ſon cœur par cet endroit ſi ſenſible (2):

Votre Ilion encor peut ſortir de ſa cendre.

A quoi elle répond:

Non, vous n'eſpérez plus de nous revoir encor:
Sacrés murs, que n'a pu conſerver mon Hector!

Elle dit dans un autre endroit à Pyrrhus (3):

Voyez l'état où vous me réduiſez;
J'ai vu mon père mort, & nos murs embrâſés.

Enfin on voit, dans toute la Pièce, que l'image de ſa malheureuſe Patrie détruite & ſaccagée, lui eſt toujours préſente (4):

Songe, ſonge, Céphiſe, à cette nuit cruelle,
Qui fut pour tout un peuple, une nuit éternelle, &c.

---

(1) *Androm. Act. III. Sc. VIII.*
(2) *Act. III. Sc. IV.*
(3) *Idem, Sc. VII.*
(4) *Idem, Sc. VIII.*

Eryphile, dans Iphigénie, dit à Achille (1):

J'entends, de toute part, menacer ma Patrie;
Je vois marcher contr'elle une armée en furie.

O souvenir de la Patrie! nous le portons avec nous, lorsque nous l'avons perdue, & que nous sommes transplantés. Nous donnons les mêmes noms aux objets qui nous figurent ou nous rappelent ceux que nous regrettons chaque jour. Enée trouve Andromaque refugiée en Epyre, elle sacrifioit à Hector aux bords d'un fleuve qu'elle appeloit le Simoïs:

In luco falsi Simoentis ad undam . . . .
Libabat. Æn. Liv. III. v. 302.

Consolez-vous, lui dit Enée, vous êtes tranquile dans cette nouvelle Troye que vous avez bâtie, vous y revoyez votre Ilion & le Xanthe, & nous, errans, nous courons après les bords de l'Ausonie qui nous fuit (2).

On n'aimoit pas tendrement la Patrie, sans plaindre celui qui en étoit éloigné.

Tu procul a Patria. Virg. Buc. Egl. 10. v. 45.

---

(1) *Iphig. Act. III. Sc. IV.*

(2) *Arva neque Ausoniæ semper cedentia retro*
Quærenda; effigiem Xanthi Trojamque videtis.
Quam vestræ fecere manus. Id. v. 496. 1.

Cet amour de la Patrie qu'inſpire la Nature, avoit donc toute ſon énergie dans l'ancienne Grèce; & s'il ne peut plus aujourd'hui ſe manifeſter avec le même éclat, le temps ni les révolutions ne l'ont point encore affoibli.

Les Grecs, toujours enchantés de leur pays, ne voyagent que pour s'inſtruire, ou pour commercer, & reviennent chez eux pour jouir. Il ſemble que, ſous le joug des Turcs, leurs propres chaînes les attachent au pays de leurs ancêtres. La Grèce moderne, couverte du long voile des eſclaves, eſt une mère captive, affligée, que ſes enfans embraſſent avec tendreſſe, & promettent de ne pas abandonner (1).

---

(1) *Per omnes tibi adjuro Deos,*
Nunquam eam me deſerturum.

Telle on voit, dans des médailles de Veſpaſien & de Tite, frappées après la priſe de Jéruſalem par les Romains, une femme aſſiſe auprès d'un Palmier, couverte d'un grand voile ou manteau, la tête penchée & appuyée ſur ſa main, avec cette inſcription: *La Judée captive.* Abr. de l'Hiſt. Eccléſiaſt. Tom. I. Art. V.



XLII. LETTRE.

A M. le Chevalier de S. PRIEST, Ambaſſadeur du Roi à la Porte Ottomane ;

SUR l'ADOPTION DES GRECS.

M. JE profite, avec reconnoiſſance, de vos obſervations, & des nouveaux détails que V. E. a bien voulu me fournir. Je conviens qu'un Grec, dans le pays qu'il habite, eſt moins intéreſſant par lui-même, & par ce qu'il eſt aujourd'hui, que par le ſouvenir qu'il rappele, par l'idée qu'il nous retrace du peuple le plus ingénieux de l'Antiquité. On pourroit dire, avec l'Andromaque de Racine, au plus noble des Grecs modernes :

Qu'il ait de ſes ayeux un ſouvenir modeſte :
Il eſt du ſang d'Hector, mais il en eſt le reſte.

Or ce reſte, tout foible qu'il eſt, ſert enfin à rappeler, à nous faire même étudier les Anciens, qui feront toujours les ſources de toutes les connoiſſances agréables, & du bon goût dans les Arts.

Je ne fais qu'effleurer un sujet qui mérite d'être traité & approfondi. C'est dans l'Orient, & parmi les Grecs, qu'il faut chercher l'Adoption, pour la retrouver avec toute la solemnité qui caractérisoit cet acte public, & qui répandoit sur cet usage, qu'on a tant d'occasions de regretter, un intérêt si touchant.

On a comparé l'Adoption à la grèfe des arbres, qui fait naître le fruit sur les branches d'un tronc stérile (1). La Nature nous a donc elle-même enseigné le moyen de réparer nos pertes, ou de nous procurer ce qu'elle nous refusoit.

L'Adoption a dû être pratiquée dans ces heureux tems où les hommes vivoient encore dans l'innocence & la simplicité des premiers âges, & où le luxe corrupteur étoit par conséquent inconnu. Des enfans & des troupeaux nombreux étoient alors les véritables richesses. On vouloit donner des enfans & des Citoyens à la Patrie. Le père qui en étoit surchargé, pouvoit céder un fils à celui qui n'en avoit point.

(1) *Venerit insitio : fac ramum ramus adoptet,*
Stetque peregrinis arbor operta comis.
Ovid. de Remed. Am. v. 175, 196.
Ramosque falce amputans, feliciores inserit. Hor.

Mais dès que le luxe s'est introduit, il a tout dénaturé chez les hommes. Il a d'abord fait regarder une famille un peu nombreuse comme un poids accablant pour nous, & souvent même comme un malheur; il a borné la volonté de l'homme riche à n'avoir qu'un seul héritier, pour ne pas diviser sa succession. L'homme, devenu étranger pour son semblable, n'a plus ambitionné d'être utile à l'homme; & l'on a bâti dans les villes, des asyles toujours ouverts pour ceux qui ne pouvoient conserver que dans l'éloignement, dans la solitude, la sainteté de leur état, la pureté de la Religion & des mœurs, enfin la vénération des peuples, qu'ils édifioient par leur travail, par leur retraite & par leurs exemples.

L'Adoption a été une sage institution & un nouveau lien de la société dans ces villes libres, où le titre de Citoyen, où la satisfaction d'en augmenter le nombre, étoient les plus beaux titres & les premiers des devoirs.

On n'a dû retenir que le mot dans ces Nations policées, où l'amour de la patrie s'est éteint; où, par les progrès de l'exemple & de l'imitation, les célibataires sont venus à bout d'effacer la honte de l'être; où le mariage n'a plus été le vœu simple de la Nature, mais le

résultat des convenances & des calculs de l'intérêt.

Il faut avoir désiré d'être père, pour sentir combien on s'attache à l'enfant qu'on a adopté, & qu'on élève; pour éprouver combien il est doux d'obtenir & de mériter, par les soins de l'éducation, le titre que la Nature nous a refusé. Télémaque étoit le fils naturel d'Ulysse; mais le sage Mentor étoit le vrai père de Télémaque: Alcibiade étoit le fils de Clinias, mais Socrate étoit proprement le père d'Alcibiade. Phénix, dans Homère, appele Achille son fils; & le fils de Pélée convient qu'il est le fils de Phénix (1).

Dans ces heureux temps, l'amour étoit la passion la plus nécessaire, & l'attrait commun

---

(1) Φοῖνι ἄττα γεραιὲ διοτρεφὲς.
Phænix Pater, senex nobilissime.
Iliad. Lib. IX. v. 603.

Qui præceptorem sancti voluêre parentis esse loco, dit Juvénal. Les précepteurs & les pères nourriciers étoient appelés anciennement du même nom. Bacchus appeloit Silène son père. Alexandre & Auguste donnoient, par reconnoissance, le titre de pères à Aristote & à Athénodore. Voyez la savante Note de Spanheim, dans la Trad. des Césars de l'Empereur Julien, *pag. 49. & 222.*

des deux ſexes ; mais l'amitié, plus douce encore, étoit le beſoin & le vœu du cœur. L'Adoption rempliſſoit alors les vuides de la ſociété ; elle renouoit le lien de l'union conjugale, lorſque la Nature trop foible l'appeloit à ſon ſecours, & la mettoit elle-même à ſa place.

L'Adoption réparoit auſſi, pour l'homme riche & bienfaiſant, les torts que lui avoit fait la Nature ; elle vengeoit les talens nés dans l'indigence qui les auroit étouffés. Dans un pays où la ſtérilité des femmes étoit un opprobre & un ſujet de douleur, le déſir d'effacer cette tache dut fournir aux hommes un moyen de les dédommager ou de les conſoler. Ils adoptèrent donc l'enfant de leurs deſirs, & le ſubſtituèrent à ceux que la Nature, auſſi avare pour eux que prodigue pour d'autres, leur avoit refuſés.

Chez ce peuple, les droits de fils légitime furent toujours ſacrés ; mais le fils né hors du mariage, & le fils même de l'eſclave, ne furent jamais rejettés au point d'avoir à déplorer un jour le malheur de leur naiſſance. Il faut pardonner à la vanité & à l'imagination exaltée des Grecs, d'avoir ſouvent fait intervenir ou ſuppoſé quelque Divinité, ſoit pour juſtifier ou légitimer leurs foibleſſes, ſoit pour ennoblir une naiſſance que

les loix & les mœurs devroient condamner (1). Mais jugeons entr'eux & nous : pardonnons-nous plutôt, à un siecle aussi éclairé que le nôtre, l'excès opposé & la nécessité d'avoir un asyle toujours ouvert pour recevoir & nourrir les êtres abandonnés en naissant, ces fruits malheureux de la foiblesse & du crime, souvent même de la seule occasion, écueil dangereux de l'innocence ?

L'Adoption, établie parmi les Grecs, fut bientôt pratiquée par les Romains (2), qui surent bien en abuser, comme de tant d'autres institutions. Elle n'étoit pas seulement réservée pour ceux qui n'avoient point d'enfans. Le fils adoptif venoit souvent concourir avec les enfans légitimes,

---

(1) On faisoit plus : Lactance reproche à l'Empereur Galerius Maximianus d'avoir déshonoré sa mère, pour se donner un père parmi les Dieux : « *Maluit Romulam matrem stupri infamare, ut ipse a Diis oriundus videretur* ». De morte Persec.

(2) Tertullien leur en reproche l'abus. Il leur dit :

Filios exponitis suscipiendos ab aliquâ prætereunte misericordiâ extraneâ, vel adoptandos melioribus parentibus emancipatis.

Vous exposez vos enfans, vous les abandonnez à la compassion des étrangers qui passent, ou vous les émancipez pour les faire adopter par de meilleurs pères.

Apolog. Trad. par M. l'Abbé de Gourcy, p. 78.

pour leur donner une émulation qu'ils n'auroient pas eue sans ce puissant aiguillon (1).

Le vieux Micipsa, Roi des Numides, ayant adopté Jugurtha, près de mourir, disoit à ses enfans : « Soyez amis, & faites en sorte qu'on » ne puisse pas dire que j'ai été un père plus heu- » reux par l'Adoption que par la Nature » (2).

« L'ancienne Adoption, dans tout l'Orient, » ainsi que chez les Egyptiens & les Grecs, imi- » toit la Nature, dit M. *Blanchard* ; mais elle

---

(1) Térence, dans la Comédie *des Adelphes*, *Act. I. Sc. II.* comprend en un vers & demi, tous les devoirs de l'Adoption : « Vous m'avez donné votre fils ; je l'ai adopté, il est devenu » le mien. . . . . . Apprenez à être père, de ceux qui savent » l'être ».

Tuum filium dedisti adoptandum mihi :
Is meus est factus. . . . .
Pater esse disce ab illis qui verè sciunt.

(2) *Enitemini ne ego meliores liberos sumpsisse videar quàm genuisse.* Salluſt. de Bel. Jugurth.

Suivant les Loix Attiques, l'Adoption n'étoit permise qu'à celui qui n'avoit point d'enfans, & toujours en faveur d'un Citoyen, & non d'un étranger. Les Romains n'étoient pas aussi sévères sur ce point, sur lequel les Grecs ont pu se relâcher aussi, soit pour punir les enfans légitimes qui le méritoient, soit pour les contenir ou leur donner de l'émulation, comme le Roi des Numides. *In Leg. Att. Comm. Sam. Petit.* Tit. IV. p. 139.

» avoit ſur elle de grands avantages. Celle-ci ; » réduite à ſe contenter de ſon partage, tel qu'il » étoit, avoit ſouvent à ſupporter, dans un héri- » tier néceſſaire, les défauts du corps, les travers » de l'eſprit, & la corruption du cœur. Il n'en » étoit pas de même de l'Adoption, ouvrage du » choix. Dirigée par la prudence, elle étoit mai- » treſſe de ſuivre ſon goût, & ſe déterminoit en » connoiſſance de cauſe (1) ; elle n'avoit à crain- » dre que ſes préjugés, & ne pouvoit s'en » prendre qu'au défaut de ſon diſcernement. » C'étoit une conſolation que les Loix avoient » voulu procurer à ceux qui, ne s'étant point » mariés, n'avoient pu avoir des enfans habiles » à ſuccéder à leur fortune, ou qui, en ayant » eu d'un légitime mariage, avoient eu la dou- » leur de les perdre : car s'ils en avoient de l'un » & l'autre ſexe, ils n'étoient pas (au moins » chez les Grecs) en droit d'adopter, même » par teſtament. Les mêmes loix ſoutenoient » les intérêts des petits enfans, & annuloient » l'acte d'Adoption fait par leur ayeul à leur » préjudice » (2).

(1) L'Empereur Hadrien, par cette raiſon, préféroit les enfans adoptifs aux enfans naturels.

(2) Mémoires de l'Acad. des Inſcr. *Tom. XII. pag.* 74.

L'Adoption étoit un frein pour les enfans. J'ai entendu des mères Grecques dire aux leurs : « Prenez garde à ce que vous ferez. Si vous » continuez de me déplaire, je prendrai l'en» fant que je trouverai dans la rue, je l'adopte» rai ; il aura tous mes soins, & toute l'affec» tion que vous ne méritez pas ».

L'Adoption étoit encore un moyen trouvé par la reconnoissance, pour acquitter ses obligations. Basile le Macédonien, devenu Empereur, & de l'état le plus vil, élevé sur le trône, au commencement de sa fortune, trouva dans le Péloponnèse, une jeune veuve, qui le prit en affection & le combla de biens. Pour toute reconnoissance, elle lui demanda de vouloir bien adopter pour son frere, un fils unique qu'elle avoit, & de l'avancer lorsqu'il seroit lui-même en état de le protéger (1).

Dans le Recueil des Loix Attiques, on voit toutes celles qui concernent l'usage de l'Adoption chez les Grecs. Cet usage introduit chez les Romains, ils le répandirent dans la suite, avec leurs propres Loix, dans tous les pays qu'ils soumirent à leur domination. Les Romains, au

(1) Histoire du Bas-Empire, *Tom. XI. pag. 37.*

défaut d'enfans naturels voulurent toujours avoir un héritier de leur nom. C'est ainsi qu'Auguste, adopté par Jules César, prit le nom de *Julius Cæsar Octavianus*. On reprochoit à l'Empereur Claude, qui avoit des enfans légitimes, d'avoir adopté Néron (1). Comme l'intérêt abuse de tout, & pervertit les meilleures institutions, il introduisit chez les Romains l'usage de profaner l'Adoption, au point qu'un richard avide adoptoit quelquefois un homme pour envahir son bien : « le père » adoptif songeant plutôt à se préparer la suc- » cession de son fils, qu'à lui assurer la sienne, suivant l'expression de *Denys le Brun* (2). On fut donc obligé de pourvoir à cet abus à l'égard des impubères qui étoient adoptés dans ces vues d'intérêt; on régla que le père donneroit caution, & qu'en cas que le fils adoptif mourût impubere, il rendroit ses biens à ses héritiers naturels.

Il y avoit à Rome deux sortes d'Adoptions (3): l'une des fils, & l'autre des chefs de famille.

(1) Nous avons conservé en France une légère image de l'Adoption. L'institution que l'on fait d'un héritier, à la charge de porter le nom & les armes du testateur, est une sorte d'Adoption honoraire.

(2) Traité des Successions, *Tom. III. Ch. III.*

(3) Le Brun, *Ibid.* Aulu-Gelle, *Tom. VII. Ch. XIX.*

La première s'appeloit proprement *Adoption*, & elle avoit lieu lorsqu'un père donnoit son fils en adoption à un autre; la seconde s'appeloit *Arrogation*, parce que le Magistrat public interrogeoit également celui qui adoptoit & celui qui étoit adopté, pour avoir leur consentement.

Si l'Adoption, réparant les pertes qu'un père a faites, l'attache par de nouveaux liens à des enfans (1) qui prennent la place de ceux qu'il n'a plus, & dont il va prendre soin, pour achever de se les approprier, elle n'offre pas un spectacle moins touchant, dans ces actes solemnels où un Souverain donnoit à un sujet, & à un fils adoptif, son nom & sa couronne.

On lit avec intérêt dans l'histoire du Bas-Empire, ce beau discours de l'Empereur Tibère, qui, mourant sans enfans, nomme & choisit son successeur. Après avoir dit: « Ce n'est pas » assez pour un Prince d'avoir conservé son » Etat, il doit songer à le transmettre à un » héritier qui le surpasse lui-même en mérite.

Il s'adresse à Maurice, & lui dit: » Je vous » donne ma fille Constantine & l'Empire. Re» gnez, Maurice, & que vos actions servent » d'ornement à ma sépulture. Vos vertus seront

(1) *Feliciores inserit.* Horat.

» mon éloge funèbre.... ne trompez pas mes
» espérances, ne perdez pas sur le trône les
» qualités qui vous y ont conduit.... Gardez-
» vous de croire que vous surpassiez tous les au-
» tres hommes en prudence, parce que la for-
» tune vous a élevé au-dessus d'eux. . . Son-
» gez que la pourpre n'est qu'un vil vêtement,
» si elle ne couvre que des vices. . . . *Je vous*
» *adopte aujourd'hui*, & je vous parle comme
» un père à son fils ».

Ce discours, dit l'Historien (1), tira les larmes de toute l'assemblée.

Etat actuel de l'Adoption chez les Grecs, & les Cérémonies qu'on y observe, ainsi que chez les Turcs.

Voici maintenant ce que les Grecs modernes pratiquent à cet égard, & les Cérémonies qu'ils observent; à quoi je joindrai celles des Turcs. Les deux manières d'adopter sont toujours relatives à la Religion de ces peuples, parce que l'Adoption a dû être chez eux une acte de Religion.

(1) Hist. du Bas-Emp. par M. le Beau, T. XI. p. 319, à 324.

Chez

Chez les Grecs, celui qu'on doit adopter est conduit à l'Eglise par ses parens, comme celui qui adopte est accompagné des siens : ils portent l'un & l'autre un cierge allumé; l'adopté se tient debout près du sanctuaire, le père adoptif est en dehors. Le Prêtre, revêtu de ses ornemens, récite les prières d'usage, & donne la bénédiction à tous les deux. Alors l'adopté, sortant du sanctuaire, le père adoptif le reçoit dans ses bras & l'embrasse étroitement; le fils se jette à ses pieds, &, dans cette posture, le père pose son pied droit sur le derrière du col de l'enfant prosterné, & déclare qu'il l'adopte pour son fils : il le releve ensuite, & l'embrasse de nouveau; l'adopté lui baise les mains & l'appelle son père.

Après la Cérémonie, on dresse un acte, qui est signé par le père adoptif, par les parens & les autres témoins qui y ont assisté. Jusqu'à l'âge de quinze ans, le fils adoptif est obligé de prendre le nom du père; après cet âge, il lui est libre de conserver le sien, ou de prendre celui de la famille dans laquelle il vient d'entrer.

Si l'enfant est en bas âge, toute la Cérémonie consiste à le faire passer sous la chemise de la femme du père adoptif, laquelle, dans ce

moment, déclare qu'elle reconnoît & adopte cet enfant, comme si elle l'avoit fait. Cet usage est généralement observé par le peuple & les habitans de la campagne, où l'on retrouve toujours les anciens usages; c'est même celui qui paroît le plus ancien dans tout l'Orient. Quelques-uns, après la Cérémonie symbolique de la chemise, appelent le Prêtre, qui récite quelques prières; mais l'intervention du Prêtre n'y ajoûte rien, & l'on peut s'en dispenser.

Vous serez peut-être curieux, M. de voir les Prières Grecques qui se récitent à la Cérémonie de l'Adoption, qui se fait solemnellement à l'Eglise.

Lorsque les parties sont devant le sanctuaire, comme je l'ai dit ci-dessus, le Prêtre commence: « GLOIRE, honneur & louange au Père, » au Fils, & au Saint-Esprit, à présent & tou- » jours, dans tous les siècles des siècles. Ainsi » soit-il.

» Dieu est le Saint, le Saint très-fort, le » Saint immortel qui a pitié de nous.

» Trinité Sainte, ayez pitié de nous. Sei- » gneur, effacez nos fautes; souverain Maître, » pardonnez-nous. Dieu très-Saint, guérissez- » nous de nos infirmités: nous vous le deman-

» dons par votre ſaint Nom, ayez pitié de » nous ». Le Prêtre continue, & dit l'Oraiſon Dominicale. Il ajoûte : « Car c'eſt à vous qu'ap- » partient le Regne, la Force, & la Gloire, » maintenant & à toujours, dans les ſiecles des » ſiecles ».

Commémoration du Saint du jour, & du Saint protecteur de l'Egliſe. Le Prêtre continue, & dit :

« Recourons au Seigneur ». Rép. « Seigneur, » ayez pitié de nous ».

Le Prêtre : » Seigneur notre Dieu, qui nous » avez invités, par votre Fils bien-aimé, Notre » Seigneur Jéſus-Chriſt, à devenir vos enfans, » par l'Adoption & la grace de votre Eſprit » ſaint & tout-puiſſant, qui a dit : *C'eſt-là mon » Fils bien-aimé, l'objet de mes complaiſances ;* » daignez jeter, du haut de votre demeure » ſainte, ô Roi, ami des hommes ! un regard » favorable ſur vos ſerviteurs ici préſens. Que » votre Eſprit Saint uniſſe, comme père & » comme fils ces deux perſonnes étrangères l'une » à l'autre. Confirmez-les dans votre amour ; » liez-les enſemble par votre bénédiction ; bé- » niſſez-les dans votre gloire ; affermiſſez-les » dans votre foi ; conſervez-les à jamais, &

» ne les privez pas des secours qui leur sont
» nécessaires. Soyez le Médiateur de leurs enga-
» gemens, afin qu'ils soient durables pendant
» toute leur vie, suivant l'obligation qu'ils vien-
» nent en contracter devant vous; rendez-les
» de fideles observateurs de leurs promesses,
» jusqu'à la fin de leurs jours, vous qui êtes
» le véritable Dieu vivant; daignez enfin les
» rendre dignes d'hériter de votre Royaume.
» C'est à vous seul que nous devons rendre
» honneur & gloire; & nous nous prosternons
» devant le Père, le Fils & le Saint-Esprit.
» Que les mêmes hommages leur soient rendus
» maintenant & dans les siècles des siècles. Ainsi
» soit-il ».

Le Prêtre ajoûte: « Paix éternelle à tous.
» Humiliez vos têtes devant le Seigneur ».

« Seigneur, Seigneur, Créateur de tout ce
» qui existe; qui, après nous avoir fait naître
» d'Adam, nous avez fait entrer dans votre sainte
» Alliance, par la grace & les mérites de votre
» Fils bien-aimé, Notre Seigneur Jésus-Christ;
» vous qui avez connu & prévu toutes choses,
» vos serviteurs, ici présens, inclinent profon-
» dément leurs têtes devant vous, pour implo-
» rer votre bénédiction. Qu'ils soient unis l'un

» à l'autre, comme vous l'êtes avec votre Fils :
» car c'eſt en mémoire de cette union auguſte
» que la Cérémonie que nous obſervons ſe re-
» nouvelle, & c'eſt par elle que nous glori-
» fions le ſaint Nom du Père, du Fils, & du
» Saint-Eſprit, dans tous les ſiècles des ſiècles ».

Après cette Prière, le père adoptif reçoit ſon fils au pied de l'Autel, comme je l'ai rapporté; &, en mettant le pied ſur le col de l'enfant proſterné devant lui, il lui dit : « *Tu es aujour-* » *d'hui, & tu ſeras à l'avenir mon fils ; car* » *c'eſt d'aujourd'hui que je t'ai engendré* ». Il le releve, & ils s'embraſſent. Le Prêtre finit en glorifiant Dieu le Père, Dieu le Fils, & le Saint-Eſprit. Il donne encore ſa bénédiction, & termine la Cérémonie par une exhortation pathétique, qu'il adreſſe à ceux qui en ſont l'objet, pour les engager à bien vivre enſemble, & à remplir mutuellement les devoirs de père & de fils.

Il faut convenir que cette Cérémonie eſt ſimple & touchante, & que les Prières Grecques renferment tout ce que l'on peut dire en pareil cas.

J'ai dit plus haut que, lorſque l'Adoption ſe fait ſolemnellement à l'Egliſe, elle eſt ſuivie d'un

Contrat par écrit, qui donne à l'adopté le droit d'hériter des biens du père adoptif; mais ce nouveau droit n'exclut point celui qu'il conſerve toujours ſur la ſucceſſion de ſes parens légitimes. Il n'en eſt pas de même ſuivant la Juriſprudence Turque: celle-ci ne donne aucun droit à l'adopté ſur la ſucceſſion du père adoptif. Auſſi l'Adoption des Turcs eſt-elle fort différente de celle des Grecs: c'eſt un acte de pure volonté, qui n'eſt pas autoriſé par un contrat. La femme du père adoptif couvre l'enfant d'une chemiſe, & déclare aux parens & amis qui ſont préſens, qu'elle adopte cet enfant & le reconnoît comme le ſien propre. Cependant il ne peut avoir légalement, par teſtament du père adoptif, aucune part à ſa ſucceſſion; mais celui-ci, de ſon vivant, fait à ſon fils adoptif des donations, en faiſant paſſer ſur ſa tête des biens *vacouſs* (1), que ſes héritiers naturels ne peuvent lui diſputer.

Il faut obſerver que lorſqu'un enfant adopté chez les Turcs, eſt parvenu à l'âge de puberté, la Religion, & l'uſage qui a chez eux force de

(1) Biens immeubles rendus ſerviles d'une Moſquée qui en a la directe.

loi, défendent à la mère de paroître à visage découvert devant lui, & on appele en Turc cette défense *Namahrem* (1). En effet, en cas de veuvage, la mère peut épouser ce fils adoptif; & une fille, en présence de son père adoptif, est précisément dans le même cas, & doit s'observer avec la même rigueur.

Si toutefois la mère avoit allaité l'enfant lors de l'Adoption, quand même elle ne lui auroit donné que quelques gouttes de lait, en présence du mari ou d'autres témoins, alors il y a consanguinité; la filiation devient sacrée & inviolable; la mère nourrice n'est plus dans le cas du *Namahrem*.

Quand un homme, chez les Turcs, n'a point de parens, on n'en connoît point, pour être né d'un commerce illicite, il peut instituer légalement son héritier, un fils adoptif qu'il croit précisément dans le même cas que lui; car si l'adopté avoit des parens reconnus, le testament seroit nul, & le Fisc s'empareroit de l'héritage. Mais ce cas d'Adoption doit être assez rare à tous égards.

Le père légitime, chez les Turcs, ainsi que

(1) Chose illicite.

chez les Grecs & les Arméniens, conserve le droit de reprendre son fils adopté par un autre, depuis l'âge de deux à six ans; mais la Loi qui l'autorise à le redemander, le condamne en même tems à payer le *Nasaca*, ou la nourriture, au père adoptif.

On n'a pas manqué de prévenir cet inconvénient lors de l'Adoption; & à cet effet, on donne au père légitime une somme modique, moyennant laquelle il renonce à tous ses droits sur son enfant, & déclare, devant témoins, d'avoir reçu une somme beaucoup plus considérable, qu'il seroit, par ses facultés, hors d'état de rembourser, s'il redemandoit son enfant. Cette précaution met le père adoptif à l'abri de toute recherche.

Il y a encore une Adoption en usage en Grèce, principalement parmi les gens de mer, comme ceux de Pathmos, de Mycone, de Samos, de Métélin, de Cypre, &c. C'est proprement une confraternité dans laquelle on s'adopte mutuellement pour frères, appelés *Frères de la sainte Ceinture* (1). Le Prêtre donne à l'Eglise, aux frères adoptifs, une ceinture venue de Jérusa-

(1) Α"δελφος τής αγέος ζόνας, ou αδελφοπιτος.

lem, & les bénit; ils jurent de s'aimer fidèlement, de se secourir & de ne s'abandonner jamais. Les femmes ont voulu prendre pour elles le même usage, & elles se donnent mutuellement le titre de *Sœurs*. Enfin, comme les abus s'introduisent par-tout, on a voulu introduire cet usage entre les deux sexes, pour user de toutes les facilités & des privilèges que pouvoit donner le titre de frère & de sœur. L'évidence & la multiplicité des inconvéniens, n'ont pas permis à l'Eglise Grecque de tolérer ces dangereuses alliances, qu'elle a été obligée de supprimer & de défendre sévèrement.

Pourquoi les Juifs n'adoptent point comme les autres peuples de l'Orient.

L'Adoption est donc ancienne chez les Grecs & dans le pays qu'ils habitent, d'où elle a passé en Italie chez les Romains. Tous les peuples de l'Orient l'ont pratiquée & la conservent encore; on ne distingue que les Juifs qui n'ont pas suivi cet usage. Mais on remarquera que, chez ce peuple, l'opinion a encore plus de force que la loi de la Nature; que dans la fausse & opiniâtre attente où il est toujours du Sauveur an-

noncé par les Prophètes, & qui doit naître dans la Tribu choisie, la stérilité, comme le célibat, est un opprobre, & même une réprobation qu'aucun moyen ni aucune expiation ne peuvent effacer. Voilà pourquoi, chez ce peuple, l'Adoption indiquée par la Nature même, ne peut venir au secours de ceux à qui elle refuse le titre de père, que l'Adoption seule pourroit leur donner.

Comme les meilleures institutions dégénèrent & s'affoiblissent, on a observé qu'au 15e siècle l'Adoption n'étoit plus, chez les Grecs, qu'un titre d'honneur (1).

Il est certain qu'on a eu recours à l'Adoption, pour réparer le défaut d'enfans mâles. On a ensuite étendu cet usage, & il a été pratiqué par ceux qui avoient des enfans comme par ceux qui n'en avoient point. Les anciens Législateurs même ont voulu que les enfans adoptifs fussent semblables en tout, quant eux effets civils, aux enfans naturels. Les Adoptions ont eu lieu fort long-tems chez les Romains; mais lorsque les

(1) *XXII. Dissertation de Ducange sur l'Histoire de S. Louis.* Villehardouin. Hist. pag. 54.

nations du Nord se sont répandues dans l'Empire, l'Adoption a pris la forme militaire; elle est devenue le nœud de l'alliance entre les Princes, comme celui des associations particulières. Voilà pourquoi Nicéphore Bryennius dit qu'elles ne se faisoient que μεχρὶ λόγȣ, c'est-à-dire, en apparence, & non en effet (1), n'y ayant plus rien qui approchât de l'Adoption des Romains, que les noms de père & de fils qu'on se donnoit de part & d'autre. C'est ce que Justin fit assez connoître, lorsque les Ambassadeurs de Cabadès, Roi de Perse, lui offrirent la paix de la part de leur Maître, au cas qu'il voulût adopter Cosroès, fils de la sœur de ce Prince. Cet Empereur leur ayant répondu qu'il le vouloit bien, pourvu que ce fût à la manière des Barbares & des étrangers, ὡς βαρβάρω προσήκα, mais non suivant l'Adoption pratiquée par les Romains, qui donnoit droit aux enfans sur la succession des pères adoptifs (2).

Cassiodore nous a conservé les Cérémonies que l'on observoit dans ces Adoptions honoraires, que les peuples du Nord appeloient *Adop-*

(1) Liv. IV. Ch. XXXIV.

(2) Procop. L. I. *de Bello Punico*, *Ch. II.*

tion par les armes (1). Celui qui adoptoit donnoit à l'adopté toutes ſortes d'armes : « C'EST » par le don de ces armes, lui diſoit-il, que je » viens de t'engendrer, que tu deviens mon fils » dans ce moment, & que tu ſeras reconnu pour » homme vaillant & belliqueux. Nous te donnons » chevaux, épées, boucliers, & tout l'appa- » reil militaire, &, ce qui eſt encore plus fort, » toutes les marques auxquelles on pourra recon- » noître que tu m'appartiens (2) ». Il eſt évident que l'ancienne Chevalerie eſt dérivée de cet uſage. Il y avoit encore une autre eſpece d'Adoption, qui ſe pratiquoit en ſe faiſant couper la barbe. Clovis envoya des Ambaſſadeurs à Alaric, pour traiter de paix avec lui, & toucher ſa barbe, c'eſt-à-dire, le prier de la couper, & d'être, par ce moyen, ſon père adoptif (3).

L'Empereur Conſtantin IV envoya au Pape

---

(1) Caſſiod. *L. IV. Ep. II.* & *L. VIII. Ep. I. & IX.*

(2) Jornandès, Ch. LIV. *Et ideò more gentium & conditione virili filium te præſenti munere procreamus, ut competènter per arma naſcaris filius, qui bellicoſus eſſe dignoſceris. Damus quidem tibi equos, enſes, clypeos, & reliqua inſtrumenta bellorum; ſed quæ ſunt omnibus fortiora, largimur tibi noſtra indicia.*

(3) Aimoin, L. I. *de Geſt. Franc.* Ch. XX. Coll. Hiſt. *apud Caniſ.* Tom. II. *Hiſt. de France* de l'Abbé *Velly*, Tom. V. p. 72.

Benoît II quelques boucles de cheveux de ses deux fils, Justinien & Hercule, pour inviter le Pape à adopter ces Princes pour ses enfans. Les Rois Bulgares se coupoient les cheveux, qu'ils remettoient entre les mains des Légats, pour se déclarer serfs de S. Pierre & de ses successeurs (1).

On peut citer parmi les Adoptions honoraires, celle que fit la République de Venise, de Catherine Cornaro, Reine de Chypre, qui ayant pris le titre de fille de la République, lui donna son Royaume. On pratique encore en Italie une Adoption faite par le consentement de toute une famille, qui députe des Procureurs à ceux qu'elle desire d'incorporer, en leur communiquant son nom, ses armes & ses prérogatives. L'Adoption a été long-temps pratiquée en France, où elle est tombée en désuétude (2). En 1390, un Seigneur & des Bourgeois de Normandie adoptent des enfans inconnus, qui héritent de leurs biens. On a des actes particuliers qui prouvent qu'elle étoit pratiquée à Arles en 1527, 1557 & 1581 (3).

---

(1) Histoire du Bas-Empire, *Tom. XIII. pag. 154.*

(2) Le Laboureur, *Hist. de Charles VI.* Tom. I. p. 200.

(3) Le Brun, *Tom. III. Ch. III. pag. 404.*

Après avoir tracé rapidement l'hiſtoire de l'Adoption, je ne dois pas oublier de rappeler une obſervation qui n'avoit pas été faite avant M. de Boze (1). Les villes Grecques uſoient d'une ſorte d'adoption, en donnant le nom de fils de la ville, *ὕιος πόλεως*, &c. à de jeunes Citoyens qui promettoient beaucoup, qui ſe faiſoient généralement aimer & eſtimer, ainſi qu'à ceux qui avoient bien mérité de la Patrie. M. l'Abbé Fourmont avoit trouvé ce titre dans une ancienne Inſcription copiée dans la Laconie. Il eſt encore exprimé dans l'Epitaphe d'une grande Prêtreſſe d'Ancyre, que cette ville avoit adoptée. Cet uſage n'étoit pas borné ſeulement à la Grèce proprement dite : il étoit encore pratiqué par les Phrygiens, & le fut enſuite par les Romains. Si je ne trouve pas cet uſage conſervé par les Grecs modernes, j'en ſuis bien dédommagé en le retrouvant, dans ma Patrie, chez les deſcendans des Grecs. Je ne ſuis pas moins flatté d'apprendre à mes concitoyens, qui portent le nom de Marſeille, lorſqu'ils naiſſent pendant l'exercice du Conſulat de leur père, d'où leur

(1) Réflexions ſur deux Médailles, *Mémoires de Littérature de l'Acad. des Inſcr.* Tom. XV. p. 474.

vient le titre qui les honore, & les engagemens qu'ils prennent en le portant, pour le mériter. En effet, le nom de *Marseille*, qui est donné par la ville aux enfans d'un homme en place qui sert la Patrie, est, comme chez les Grecs, la récompense des services du père; & l'on trouvera dans la Dissertation de M. de Boze, que j'ai citée, qu'anciennement on ne disoit pas seulement ὕιος πόλεως, fils de la ville, mais qu'on y ajoûtoit le nom propre, en disant αφροδιονεων ὕιος, *Aphrodisiensium filius*; ὕιος Κοτιαεων, *filius Cotiaensium.* Ainsi le nom de Marseille, qu'on donne ici aux fils & aux filles de nos Magistrats, signifie, *Fils de la ville.* Cet usage, que nous devons tenir ici des Phocéens, ayant été suivi par les Romains, a pu probablement être porté à Aix, ville fondée par Sextius, où les Consuls & Procureurs du pays donnent le nom de Sextius aux enfans qui leur naissent pendant leur exercice.

Puis-je parler si long-tems de l'Adoption, sans déplorer la perte de cet ancien usage, dont j'ai fait voir les avantages, la néceffité même à quelques égards? Mais pour le retrouver parmi nous, où faut-il le chercher? C'est dans la plus précieuse & dans la dernière classe des

hommes; dans les campagnes, où l'on reconnoît encore l'empreinte des mœurs anciennes. Je parle de ces campagnes éloignées des grandes villes: car le luxe s'étend dans leur territoire; & les laboureurs, infectés de ce luxe contagieux, sont comme ces peuples voisins du soleil, que le soleil brûle & noircit, lorsqu'il éclaire & réchauffe seulement ceux qui sont plus éloignés de lui. On retrouve exactement l'image de l'Adoption chez le nourricier de la campagne, chez cette nourrice tendre, qui s'approprie, qui serre étroitement contre son sein l'enfant abandonné par sa mère, qui n'en reconnoît plus d'autre qu'elle, comme elle-même le reconnoît pour son fils en l'allaitant & en l'élevant, en avouant tous les noms de tendresse que cet enfant lui donne en la caressant. En quoi elle use de ses droits, qui sont si bien établis, que toute mère, en nourrissant elle-même, ne fait qu'adopter ou avouer l'enfant que la Nature lui a donné; puisque nourrir, c'est adopter. Mais nous, qui adoptons un avis, un systême, des modes, des usages étrangers, nous ne savons pas prononcer ce mot pour nous approprier notre semblable, le fils de notre parent ou de notre ami, lorsque cet enfant nous demande un protecteur ou un

père;

père, lorſqu'il s'offre à nous, pour nous dédommager des douceurs de la paternité, pour tromper notre amour, & pour réparer le vuide que la Nature a fait dans notre cœur, en nous refuſant ce qui devoit le remplir. Le teſtament d'Eudamidas eſt à peine comme un vieux tableau, dont on n'eſt point curieux de voir de copies.

Je pourrois rapporter bien des traits touchans, pour prouver la force de l'Adoption dans les nourrices de la campagne; je pourrois peindre la violence qu'il faut leur faire quelquefois, pour leur arracher les enfans qu'on eſt dans le cas de réclamer parmi ces victimes de la honte ou du libertinage, que les villes adoptent en les faiſant nourrir & élever à leurs frais. Je me borne à un ſeul exemple.

Il y a quelques années qu'un homme, ſe trouvant à ſon aiſe & libre, alla chercher à la campagne un fils naturel qu'il n'avoit jamais vu, qui devoit avoir environ vingt ans, & dont la mère étoit morte; il vouloit le légitimer. Cet enfant fut amené par un payſan, dont la femme l'avoit nourri; & voici preſque littéralement toute la ſcène de la reconnoiſſance entre le père & le fils.

Le Père, au moment où on lui présente le Paysan & son Fils:

« C'EST donc là mon Fils que j'embrasse .... » Que je suis fâché de n'avoir pas pu le rece- » voir, ni le reconnoître plutôt.... TU es éton- » né, mon enfant, & tu ne dis rien? Tu vas » changer d'état & d'habit; tu étois pauvre, » tu seras riche : cet homme n'étoit que ton » père nourricier. Tu parois confondu, em- » brasse-moi, mon Fils, tu ne sens pas ce qui » me parle en ta faveur ».

Le Fils, étonné, recule:

« Vous voulez me tromper; tout ce que vous » me dites ne peut pas être vrai : vous, mon » Père »!

Le Père.

« Oui, ton Père; oui, tu es mon fils, tu » porteras mon nom; tu ne sortiras plus d'ici ».

Le Fils regarde le paysan qui pleure.

« Vous me trompez; si vous étiez mon Père, » m'auriez-vous abandonné? Voilà le seul Père » que je connois ».

Le Père.

« Tu as raison, mais tu es dans l'erreur : le » Père qui te réclame s'est caché long-temps » malgré lui ».

Le Fils, après quelques momens de ſilence.

« Vous n'êtes pas mon Père ; & ſi j'en ai
» deux, je n'aime & ne connois que celui qui
» m'a nourri & élevé, qui m'a fait ce que je
» ſuis, qui m'a donné ſon état, & qui me
» donne encore ſa fille que j'aime. Voilà mon
» père, (en embraſſant le payſan) ; ſi vous
» croyez avoir du bien à me faire, donnez à
» celui à qui je dois tout ».

Le Père.

« Mon enfant, ne t'obſtine pas ; celui qui
» te parle pour la premiere fois, t'a donné la
» vie : il veut te rendre riche & heureux ».

Le Fils.

« Celui qui m'a donné la vie, m'a aban-
» donné : celui-ci m'a nourri & élevé ; je ne
» veux être que ce que je ſuis ».

Le Père.

« Je ferai du bien à cet homme : tu l'aimeras
» toujours, il t'aimera toujours auſſi ; mais tu
» ſeras avec moi, & tu ſeras ce que je ſuis ».

Le Fils.

« Gardez votre bien, ſi, pour en jouir, je
» dois abandonner mon père & ſa fille ; ce
» véritable père qui avoit pris votre place ».

Il n'y eut pas moyen de le gagner. Le Père na-

turel, confondu, fut obligé d'acheter à ſon Fils une propriété conſidérable à la campagne, où ayant épouſé ſa chère ſœur, il vit heureux comme un Patriarche, aimant ſon père adoptif comme ſon propre père, & l'autre comme ſon bienfaiteur.

Quelle eſt la nourrice qui n'adopteroit pas avec empreſſement l'enfant qu'elle a ſoigné & nourri de ſon lait, à la place de celui qu'elle a perdu ; l'enfant qui ne connoît qu'elle, qui, en l'appelant du nom qu'elle mérite, ignore qu'elle eſt une ſeconde mère, & qu'elle a ſeulement acquis, par ſes bienfaits, tous les droits de la première ?

L'éducation ne donne-t-elle pas au père adoptif les mêmes droits & les mêmes ſentimens ? Qu'ici le célibataire écoute ; qu'il apprenne à mériter le doux nom de père, ſans courir le riſque d'être chargé d'une famille nombreuſe, dont l'idée ſeule l'effraie. S'il eſt Citoyen, qu'il adopte un fils ; qu'il tire du néant de l'indigence un Etre malheureux, qui n'attend peut-être que ſon ſecours & ſon appui, pour développer de rares talens, & pour mériter à ſon tour le nom que doivent envier tous les hommes.

Je ſuis, &c.



XLIII. LETTRE.

A M. D.... sur quelques usages Grecs qui se retrouvent à Marseille.

Vous avez raison, M. d'observer que parmi les usages des Grecs, que j'ai recueillis, il y en a qui leur sont communs avec d'autres peuples, & que j'ai dû en remarquer d'autres, que les Colonies Grecques, comme Marseille, ont su conserver.

Quant aux usages du premier genre, on pourroit fort bien comparer une femme Grecque d'un certain ordre, à une Américaine aisée, lorsque l'une & l'autre, assises nonchalamment sur un sopha ou sur une chaise longue, elles appellent une esclave pour ramasser une épingle ou une aiguille qui leur est échappée; mais on juge aisément que la même indolence dérive des mêmes causes, c'est-à-dire, de l'aisance domestique, de la chaleur du climat, & sur-tout de l'habitude d'être servies & prévenues par un grand nombre d'esclaves, attentives à leurs moindres ordres : car le service des esclaves fait nécessairement entrevoir la paresse habituelle

des maîtres, & très-souvent leur dureté même.

Vous observerez encore que dans tous les pays conquis ou habités par les Romains, & dans ceux qui ont été des colonies Grecques, c'est-à-dire, où les usages & les cérémonies du Paganisme n'ont fait que passer de l'ancienne Religion dans celle qui a dû détruire toutes les autres, il a fallu nécessairement conserver des pratiques & des usages adoptés par le peuple. Ainsi vous verrez au mois de Mai, dans nos provinces de France, comme en Italie & en Grèce, à la ville & à la campagne, les anciennes processions en l'honneur de Cérès, sanctifiées par le Christianisme, & le peuple demander à Dieu de lui accorder une riche moisson & des récoltes abondantes.

. . . . . . & Rustica pubes
Clamat : Io, messes & bona vina date.

Par-tout on célèbre le retour du Printemps le premier jour de Mai. Les Grecs, comme je l'ai déja dit, ornent leurs portes de fleurs & de festons; le peuple se répand à la campagne & dans les prairies. Le peuple Romain célèbre la même Fête près de la fontaine Egérie, où il se rassemble. L'usage conservé à Marseille parmi le peuple, est de parer de fleurs une petite fille,

qui se tient assise à la porte de la maison, & pour laquelle des enfans de son âge demandent aux passans ce qu'il leur plaît de donner pour la *Belle de Mai*; mais ce n'est-là, comme on voit, qu'un jeu d'enfans relatif à la Fête.

L'usage conservé à Marseille de mener en pompe & en Procession à la Cathédrale, un bœuf couronné de fleurs, est le type d'un sacrifice qui se faisoit anciennement au Temple de Diane; & j'observe en passant que cette Déesse, dont le Temple étoit bâti près de la mer, ayant été appelée *Dictinne*, pour marquer qu'elle présidoit à la pêche aussi-bien qu'à la chasse, elle a dû être invoquée par les Phocéens, fondateurs de Marseille, comme la Déesse des Pêcheurs; ce qui suffit pour rendre raison du culte que ses anciens habitans lui rendoient.

Nous avons encore ici un usage moins ancien, qui a été malheureusement supprimé: je dis malheureusement, parce qu'on doit toujours regretter un usage qui nous rappele un souvenir intéressant & précieux.

Celui dont je veux parler, tenoit aux mœurs d'un peuple belliqueux & jaloux de sa gloire. Le peuple de Marseille avoit une vénération singulière, qu'il conserve encore, pour S. Vic-

tor, Officier d'une Légion Romaine, qui reçut la couronne du Martyre. La veille de la Fête du Saint, un Gentilhomme, précédé par la musique militaire, montoit à cheval, armé & cuirassé, portant la bannière du Saint; il faisoit au galop plusieurs courses dans les rues de la ville, préparées pour cela, aux acclamations d'un peuple nombreux qui s'y trouvoit en foule. La Noblesse céda d'abord la place & le pénible exercice dont elle seule avoit le droit, à un homme payé par la ville pour faire cette course, & depuis quelques années cet usage est entièrement aboli.

Il faut chercher parmi le peuple ce qu'on a pu retenir de l'ancien temps, & même dans la langue Provençale qui a conservé quantité de mots Grecs. Il n'y a pas long-temps qu'à la campagne on entendoit demander un peu d'*arton* (1), au-lieu d'un peu de pain. Ainsi du mot Grec *καλέω*, qui signifie rassembler, est venu le mot provençal de *Caléno*, qui est le repas du soir de la veille de Noël, où le chef de la famille la rassemble toute chez lui. Ce chef, pour annoncer que le repas se feroit chez lui,

(1) Du Grec *ἄρτος*, qui signifie *Pain*.

difoit : *Caléno*, c'eft moi qui invite. Ce nom eft refté à la veille de Noël, qu'il défigne encore; & l'ufage fidèlement confervé de père en fils, eft auffi marqué par les anciennes cérémonies qui font toujours obfervées. On deftinoit pour cette foirée la buche la plus groffe qu'on avoit pu fe procurer & mettre à part. Lorfque tout le monde étoit affemblé, le vieillard qui préfidoit à la fête, la faifoit porter par les jeunes gens, la plaçoit lui-même, en faifant l'antique libation, & l'arrofoit de vin avant de l'allumer. On ornoit, avec des feftons de laurier & des couronnes, les images des Dieux domeftiques. Comme toute la famille étoit raffemblée autour d'un même feu pour fe chauffer, une feule lampe, que nous appelons encore *Calén*, & qui dérive du même mot, éclairoit l'affemblée. On appele auffi *Calén* le papier dans lequel on fait cuire, fur le gril, des fardines ou des champignons. Ces anciens ufages fe trouvent encore chez le peuple, & fur-tout chez les gens de la campagne, toujours plus fidèles à conferver ce qui leur a été tranfmis avec l'antique fimplicité.

Point de fête folemnelle à la campagne, principalement dans les beaux jours, fans qu'il

y ait des danſes ; & c'eſt ce qu'on appele, dans notre territoire, le *Trin* qui accompagne la fête d'un quartier.

« L'Amour, dit un Interlocuteur du Banquet » de Platon, l'Amour qui réunit les hommes » dans la plus douce ſociété, eſt notre maître & » notre chef dans les danſes & les ſacrifices qui » ſe célèbrent aux jours ſolemnels ».

Les enfans, la veille des morts, demandent l'*ame* à leurs parens, qui leur donnent des chataignes, &c. ces *ames* ſont les mânes des Anciens. Cet uſage, celui du repas & de l'aſſemblée qui ſe font la veille du jour des morts, ſe rapportent à l'ancienne coutume d'aller prier ſur les tombeaux, d'y faire des libations & un repas funèbre, pour célébrer l'anniverſaire des morts.

Les enfans qui, d'abord après les vendanges, vont nettoyer les tonneaux où l'on doit tranſporter le vin des cuves, s'annoncent dans les rues par l'ancien cri bacchique : *Io*, *ïo*, *ïo*, *ïeo*, *ïero*. Or ſi le premier mot vient des Latins, qui d'ἰη, cri de joie & de douleur, ont fait *io*, le reſte eſt purement Grec ; & tous ces mots en général viennent d'ἰαίνω, *perfundo*, ἴε, *vade*, ἰέω ; *mitto*, ἱερὸς, *ſacer*, ἴακχος, *Bacchus*.

Voilà, M. les principales choses qui m'ont frappé à Marseille, en regardant autour de moi seulement. On trouveroit chez nos Prudhommes & nos Pêcheurs, bien d'autres rapports avec les Grecs, nos fondateurs; mais c'est une étude qui demanderoit des recherches, & je n'ai pas le temps de m'y livrer aujourd'hui.





XLIV. LETTRE.

A M. N.... sur l'état actuel des Grecs.

VOUS exigez de moi, M. que je vous décrive la situation présente des Grecs, depuis la malheureuse guerre dans laquelle ils se sont enveloppés; vous désirez que je continue de comparer les révolutions qu'ils éprouvent, à celles que leurs Pères ont éprouvées. Vous serez bien aise d'entendre les Grecs s'en expliquer eux-mêmes. Je vais vous traduire la Lettre qu'a reçue ici la femme d'un habitant de Syra, (autrefois Syros), Isle de l'Archipel.

A Syra, le 20 Août 1770.

« Ma chère Cali, avec la présente Lettre, » je viens te saluer tendrement, ainsi que nos » enfans. Je te donnerai ensuite la triste nou- » velle du soulevement général des Isles de » l'Archipel, dont tous les bateaux sont armés » contre leur Souverain. A présent je suis per- » suadé que, dès que la paix sera faite, les » Turcs ne nous épargneront pas, & qu'ils se » vengeront sur nous. Dans cette cruelle at-

» tente, je ne sais quel parti prendre : je vou-
» drois aller te rejoindre, mais il ne passe ici
» aucun navire destiné pour le Nord ou pour
» le Midi ; je n'en vois même venir aucun du
» détroit des Dardanelles, qui nous donne des
» nouvelles de Constantinople. Nous sommes
» entourés de Pirates de Dulcigno, de Morée,
» & de Romilie : Dieu veuille nous protéger.
» Ne songe pas à partir de Marseille, car je
» n'ai plus aucun espoir pour notre patrie. Je
» t'assure cependant que l'Isle de Syra n'a pas
» suivi le mauvais exemple ; mais souvent l'in-
» nocent est confondu avec le coupable. Puis-
» sions-nous nous rejoindre ! je n'ose m'en flat-
» ter. Ainsi pardonne-moi, ma chère Cali, &
» que Dieu te pardonne ».

Ecoutez encore un Grec du Péloponnèse, plus instruit que le Grec agreste de Syra.

« Les Russes sont venus, du fond du Nord,
» pour nous délivrer ; ils ont brûlé les vaisseaux
» Ottomans, & nous avons cru voir reluire les
» jours de notre ancienne liberté ; mais les mal-
» heureux Grecs seront les victimes de cette
» guerre funeste. Les bords du Pénée & nos
» campagnes sont ravagés par ceux même qui
» doivent nous protéger. En vain les Epirotes

» se sont joints à Paros aux guerriers du Nord ; » pour attaquer l'Eubée. On a brûlé nos moisſ- » sons ; nos filles sont la proie du soldat qui » défend notre patrie, & tout concourt à aug- » menter le poids des chaînes que nous por- » tons. O malheureuse Grèce » !

Relisez à présent le chœur de la seconde Scène des sept Chefs devant Thèbes, d'Eschyle (1) ; dans l'excellente Traduction qu'on nous en a donnée.

« Nos terreurs ne peuvent s'assoupir ; tout » les réveille, tout les augmente. Un peuple » d'ennemis nous environne : quel spectacle » effrayant pour nous ! Ainsi la triste colombe » craint pour ses petits, le dragon qui siffle » autour d'elle. Qu'allons-nous devenir ? .... » Quelle contrée irez-vous habiter, préférable » à celle-ci, quand vous aurez abandonné aux » Argiens nos sillons fertiles, & les sources de » Dircé ? .... Qu'il est affreux pour de jeunes » filles, destinées aux chastes plaisirs de l'hymen, » d'être la proie d'un vainqueur insolent ! Heu- » reux ceux que la mort a déja frappés ! .... » La terre est jonchée de grains & de fruits de

(1) Trag. d'Eschyle.

» toute espece, dispersés au hasard, ou entassés
» confusément; ils sont foulés aux pieds comme
» des tas mouvans de poussière, &c. ».

Il est évident que les Grecs devoient être les premieres victimes d'une guerre pour laquelle les Russes ont osé compter sur eux. Mais que peut-on attendre d'un peuple qui a vieilli sous le joug, & trop foiblement soutenu pour être excité à le secouer: d'autant plus malheureux, qu'il n'a pas moins à craindre de ceux qui voudroient lui donner des Loix plus douces, & s'emparer de son pays, que des troupes indisciplinées & avides, qui doivent le protéger & le défendre? Les Turcs se vengent, par le pillage & le meurtre, sur cette Nation infortunée, d'un ennemi qui les insulte impunément, d'un ennemi devenu le maître de la mer, où le pavillon Ottoman n'ose plus se montrer, & où les Grecs insulaires exercent leurs anciennes pirateries. Comment la valeur guerrière auroit-elle pu se conserver chez un peuple depuis si long-tems esclave? Dès que les Grecs furent subjugués par les Romains, il ne leur fut plus permis de porter les armes; & lorsqu'ils paroissoient armés, on les appeloit *des soldats de contrebande; vetitis*

armis (1). On pourroit leur dire encore, lorsqu'ils ont voulu se joindre aux Russes, ce que Numanus disoit en s'adressant aux Phrygiens, qu'il appeloit des femmes par rapport à leur ajustement, en leur reprochant leur goût ou leur passion pour l'oisiveté & pour les femmes. « Allez, disoit-il aux Phrygiens, toujours vaincus par les Grecs, *bis capti*, allez plutôt aux » Fêtes du mont Ida & de Cybèle, qu'à des » exploits belliqueux, qui ne sont pas faits pour » vous ». Ainsi les Russes auroient été mieux secondés par les Grecs, s'ils n'étoient venus dans le Péloponnèse que pour y donner des fêtes, des jeux & des danses.

Ils trouveroient encore des Grecs insinuans, flatteurs, entreprenans, déliés, souples, propres à jouer tous les rôles; tels enfin que le satyrique Juvénal les a peints de son temps (2).

---

(1) Virgile, *Enéid. L. IV.*

(2) *Natio comœda est.* . . . . . .
Ingenium velox : audacia perdita, sermo
Promptus, &c.
Græculus esuriens in cælum, jusseris, ibit,
Ad summum, non Maurus erat, nec Sarmata, nec Thrax
Qui sumsit pennas, mediis sed natus Athenis.
Juvenal. Satyr. III. L. I.

J'ai

J'ai obfervé qu'ils confervent une éloquence naturelle qui leur eft propre. Vous favez qu'en ce genre la fupériorité fur les Romains leur étoit accordée par les Romains eux-mêmes. Sallufte avoue qu'ils avoient fur eux cette fupériorité de l'éloquence, comme les Gaulois avoient celle de la gloire militaire (1). Marius, dit le même Auteur, ne fit pas fon étude de l'éloquence des Grecs, ni de la galanterie Romaine (2).

Je ne puis revenir fur l'éloquence naturelle des Grecs, & fur le reproche d'ignorance qu'on leur fait encore, mais que plufieurs d'entre eux ne méritent certainement pas (3), fans vous exhorter à lire, dans le Voyage à Athènes de la Guilletière, un excellent Difcours que fit à ce Voyageur & à fes compagnons un *Didafcalos* de cette ville, autant pour les inftruire que pour les confondre, après avoir joué l'ignorant, &

(1) *Facundiâ Græcos, gloriâ belli Gallos ante Romanos fuiffe.* De Bello Catilin.

(2) *Non Græcâ facundiâ, neque urbanis munditiis fefe exercuit.* Id. Bell. Jugurt.

(3) Tous leurs Papas ne font pas ignorans; on en peut juger encore par celui que l'Abbé Fourmont trouva au Monaftère de Chio, fuivant fa Relation, plus véritable fur ce point que fur les détails Géographiques. *Mém. de l'Acad. des Infcript.* Tom. VII.

même l'idiot pour les tromper. Cet Athénien ne se vengeoit pas autrement des Voyageurs étrangers, qui jugeoient un peu trop légèrement ses compatriotes & lui (1). Mais il faut avouer que si le fond du Discours est Grec, l'Editeur François y a beaucoup ajoûté.

Les Grecs aiment encore les farces ou les représentations obscènes & bouffonnes adoptées par les Turcs. Ils font souvent des Phalliques, qui avoient été les préludes de la Comédie avant qu'elle fût perfectionnée chez les Grecs, & qui, suivant Aristote, se conservoient encore de son temps dans les petites villes de la Grèce, lorsque le Théâtre d'Athènes étoit dans son plus grand éclat (2).

Je dois me souvenir ici qu'on m'a reproché d'avoir plus fait connoître le Grec ancien que le Grec moderne; de n'avoir dit qu'un mot de celui-ci, lorsque je citois beaucoup de l'autre, & peut-être a-t-on pu dire quelquefois:

Virgile est cité là comme un Auteur fameux (3).

---

(1) Athènes ancienne & nouvelle, *pag.* 233 *à* 248. Il s'appeloit *Hiero-Monachos Damas Chinas*,

(2) Poétique d'Aristote, *Chap. IV.*

(3) Molière, *Dépit amoureux.*

Mais il faut convenir que dans la comparaison que j'ai faite, les Anciens fournissent toujours des passages plus intéressans que les traits que je pouvois rapporter des Modernes. J'ajoûterai encore que mon dessein a été d'exciter & de réveiller dans les jeunes gens qui veulent voyager & s'instruire, le goût de la lecture des Anciens, & des Grecs principalement, qui sont les sources des richesses de la Littérature. Je conviens qu'il y a peu de mérite à faire un livre de tout ce qu'on a lu & recueilli. Je consens aussi qu'on me mette à la place de ce Cordonnier d'Athènes, auquel on devoit savoir gré d'avoir retenu & écrit les conversations intéressantes que Socrate avoit eues dans sa boutique, où Socrate aimoit à aller s'asseoir, & mon partage ne seroit pas mauvais. Diogène mettoit ce curieux Cordonnier si digne d'être tout autre chose dans la liste des Philosophes (1).

---

(1) Discours sur Platon, de Dacier, *pag.* 109.



XLV. LETTRE.

Sur un Proverbe Grec, & sur les malheurs qui se succèdent.

A MADAME LA PRINCESSE DE BEAUVAU.

MADAME, M. le Prince de Beauvau a bien voulu m'annoncer, de votre part comme de la sienne, cette belle statue qui représente la *Mélancolie*, devant laquelle je viens d'achever ma dernière Lettre sur les Grecs. J'ose retracer à vos yeux quelques-uns des malheurs de la vie, à la suite d'un Proverbe Grec très-expressif, & d'un tableau touchant qui m'a vivement affecté.

Vous direz, Madame, que la Mélancolie m'a inspiré. J'avoue que je dois à l'objet qui m'occupe actuellement, & que vous m'avez rendu si glorieux de posséder, tout ce que j'ai joint à mon sujet.

Votre Statue m'a rappelé des souvenirs & des pensées tristes, & il ne m'est pas plus possible d'y résister en la regardant, qu'à la vanité de publier vos bienfaits.

Permettez-moi, Madame, encore de satisfaire le desir que j'avois de vous rendre un témoignage public de ma reconnoissance, en vous offrant le foible hommage de mon dernier essai sur les Grecs.

En les comparant aux Anciens, je n'ai pas trouvé parmi eux la Minerve que j'y cherchois; mais je crois pouvoir assurer que les Athéniens modernes seroient tentés, en vous voyant, de rétablir son culte & ses autels.

O malheur! disent les Grecs, *si tu es venu seul, sois le Bien-venu* (1).

RIEN ne me paroît plus expressif ni plus énergique que ce Proverbe, dont les Grecs se servent pour dire ce qu'on a dit de tout temps & dans toutes les langues, sur le malheur.

J'avois fait une Lettre à part de ce qui m'étoit arrivé à ce sujet dans mon voyage de Thrace. Je l'ai retrouvée depuis peu de temps, & je crois devoir la joindre à toutes celles que j'ai rassemblées ici.

Le lendemain de notre arrivée à Philippopoli, je prenois le matin du thé avec M. Calkoen (2),

(1) Calosirthès caco risikia an vittûs monaki.

(2) Ambassadeur de Hollande.

lorsqu'on vint m'avertir qu'une Dame Grecque me faisoit prier de me rendre chez elle. Cette invitation extraordinaire me surprit, & j'hésitai d'abord; mais, prenant avec moi un Janissaire pour m'escorter, je me déterminai à suivre le guide qui m'attendoit.

Après avoir marché assez long-temps, j'arrivai à la porte d'une maison, dont l'apparence étoit assez simple; mais en avançant, je fus frappé de l'intérieur qui étoit celui d'un Palais vaste & inhabité. On y voyoit avec l'éclat des ornemens & la décoration la mieux entendue, tout ce qui peut annoncer les approches d'un édifice délabré qu'on n'entretient plus, & qu'on ne répare point; des appartemens vuides & démeublés; & dans ce vuide, où mes yeux errans cherchoient en vain à se reposer, le silence toujours effrayant de la plus triste solitude. Mon guide, aussi muet que le lieu, se hâtoit en me précédant, & je le suivois à pas lents, plus souvent arrêté par mes réflexions, que par la vue d'aucun objet qui pût fixer mes regards. Déja plus disposé à m'attrister qu'à rien admirer, je ne pouvois plus m'appliquer les beaux vers d'un Poëme moderne (1).

(1) Prométh. *de M. Collardeau.*

Un Sage me guidoit à travers ces décombres ;
De ce grand monument il éclairoit les ombres ;
Et, cherchant des objets le sens mystérieux,
Occupoit ma raison du plaisir de mes yeux.

Nous arrivons à un grand jardin, où se trouvoient encore, avec des restes agréables & presque effacés, des ouvrages de l'Art, des marbres dispersés, des débris, des fontaines détruites, des bassins à sec, la vue délicieuse d'une rivière, & d'une campagne bien cultivée ; enfin un Kiosque au bout du jardin, où mon guide me fait entrer. Je m'y trouve vis-à-vis d'une femme âgée, qui me fait asseoir sur son sopha ; & me tient ce discours :

« PARDONNEZ, M. à une femme malade & » affligée, la liberté qu'elle prend de vous faire » venir chez elle, pour intéresser un inconnu » en sa faveur. J'ai appris qu'il y avoit un Voya» geur François à la suite de l'Ambassadeur qui » est arrivé hier, & c'est à un François que je » dois exposer ma situation & mes peines. Vous » n'avez pas hésité à venir ici, vous ne refu» serez pas de m'entendre ; vous êtes honnête » & humain, puissiez-vous être toujours heu» reux !

» J'étois moi-même riche & heureuse; je le
» serois encore si les richesses nous assuroient
» le bonheur. Jugez de mon ancienne opulence
» par les restes de ma fortune, par ce Palais
» désert que j'habite, ne pouvant m'en défaire,
» & dont la vue est pour moi un poids qui
» aggrave celui de ma misère.

» Mon fils, que vous voyez errant dans cette
» allée, & qui a perdu la raison & la parole,
» avoit succédé à son père, pour continuer la
» direction d'un commerce considérable & très-
» avantageux qui nous avoit enrichis. Il par-
» toit, il me disoit adieu pour se rendre à Baf-
» fora avec la caravanne, & de-là aux Indes,
» d'où il rapportoit les marchandises les plus
» précieuses; ces belles toiles qui meublent les
» sophas du monstre que vous ne connoissez
» pas, & chez lequel vous êtes logé. Mon
» fils, mon pauvre fils a eu le malheur de s'as-
» socier avec lui. Il étoit à la veille de quitter
» le commerce, pour jouir de sa fortune dans
» le sein de sa patrie, & de conclure un ma-
» riage convenable. Il voulut auparavant entre-
» prendre un dernier voyage, pour lequel il
» avoit rassemblé tous ses fonds, pour les join-
» dre à ceux que *Mauro Doulou*, le maître de

» votre Konac (1), & ſon aſſocié, lui avoit » donnés : il avoit même emprunté pour augmenter encore ſon capital.

» Peu de tems avant ſon départ, il apprit » avec douleur le naufrage & la perte d'un » navire qu'il attendoit. Mon fils, lui dis-je, » ne t'afflige point, & rends graces au malheur » qui t'éprouve, s'il eſt venu ſeul. O malheur ! » tu viens pour nous, mais ſi tu es ſeul, ſois » le bien-venu.

» Les ſuites de celui-ci tombèrent ſur moi. » Pendant l'abſence de mon fils, la peſte cruelle » ſurvint; elle entra chez moi dans un moment » de négligence où elle put s'introduire. Elle » m'enleva, en peu de jours, une fille chérie, » à la fleur de ſon âge, & une jeune eſclave » que j'avois élevée avec elle, & qui lui étoit » attachée : hélas ! elle étoit comme elle l'enfant » de mon cœur. J'ai vécu depuis dans la douleur & le regret de leur ſurvivre. O malheur, » m'écriai-je, tu n'es pas venu, & tu ne viendras jamais ſeul !

» Mon fils revint pour pleurer avec moi, & » dans le deſſein de ne rien oublier pour tâcher

(1) Logement des Voyageurs.

» de me consoler ensuite. Il avoit adressé à son » associé les fruits & les retours du voyage le » plus heureux, il avoit retardé le sien, pour » ne rien laisser en arrière. Mais quel fut son » étonnement & sa douleur, lorsqu'il apprit en » arrivant que son associé, cet homme méchant » & avide, nanti des effets & des papiers que » mon fils avoit laissés chez lui en dépôt, avoit » acheté des témoins odieux, & un jugement » inique, pour le faire déclarer son facteur » ou agent. En conséquence il s'étoit emparé » de tout en le dépouillant; &, par ce vol » insigne, il le réduisoit à une commission ou » à un salaire modique, à peine suffisant pour » payer ce que mon malheureux fils avoit em- » prunté.

» Un voyageur frappé de la foudre lorsque » le tonnerre gronde tout-à-coup sur sa tête, & » que le ciel paroît le plus serein, n'est pas » plus surpris que mon fils désolé le fut par cet » événement inattendu. Il en fut tellement » accablé, que, pour comble d'infortune, il » perdit jusqu'au sentiment (1), & à l'usage de » sa raison.

(1) *In tam gravi vulnere, carere omni sensu doloris, miserius est quàm dolere.* Cic.

» Je pleure ma fille que j'ai perdue, & mon » fils, qui est vivant, & devant moi, comme » s'il n'étoit plus. Nos parens, nos voisins, nos » anciens amis nous ont successivement aban- » donnés avec la fortune, qui entraîne toujours » après elle la foule accoutumée à la suivre. » Je suis moi-même un exemple de cette chaîne » de malheurs que nous sommes destinés à por- » ter, lorsque les malheurs s'accumulent & s'ap- » pesantissent sur une même tête. O malheur! » tu serois encore, tu serois toujours le bien » venu, si tu pouvois venir seul.

» J'ai dû, M. vous faire connoître le monstre » qui nous a dépouillés & dévorés; j'ai dû me » procurer la foible consolation de demander » à un François, qui veut bien m'écouter, s'il » est possible que, *Mauro-Doulou* étant votre » Baratairé (1), le puissant & auguste Roi de » France protège un homme aussi méchant que » l'est notre assassin. Je ne puis croire que la » protection de votre Roi soit comme ces Tem- » ples sacrés, où les meurtriers & les scélérats,

(1) Protégé, muni d'un *Barat*, ou Brevet de protection, qui fait jouir de nos privilèges les Sujets Grecs du Grand-Seigneur.

» encore dégoûtans du sang qu'ils ont répandu;
» trouvent, pour commettre le crime impuné-
» ment, un asyle assuré & inviolable. Non,
» votre Roi n'accorde pas sa protection à des
» hommes indignes de la réclamer. Lorsque
» feu M. le Marquis de Villeneuve, Ambassa-
» deur de France, vint à Philipopoli, (en
» 1739) pour aller négocier le Traité de Paix
» de Belgrade, j'allois me jetter à ses pieds;
» mais le dragon qui me poursuit encore, veil-
» loit à sa porte. Vous le dirai-je? il avoit
» semé, sur toutes les avenues, cet or fatal qui
» corrompt les ames viles, qui empoisonne les
» sources les plus pures. Je fus repoussée par
» les Janissaires de la garde, &, malgré mes
» instances & mes prières, tous les passages me
» furent fermés ».....

Un torrent de larmes mit fin à ce triste récit; il me donna le temps d'exprimer l'effet qu'il avoit fait sur moi, & de dire à cette femme infortunée tout ce que je pus pour la consoler dans ce moment, & lui donner quelque espérance pour l'avenir. Je fus à portée de vérifier ce qu'elle m'avoit exposé, & je n'eus rien de plus pressé, à mon retour à Constantinople, que de faire connoître ce méchant homme à

M. le Comte de Castelane (1), qui commença par retirer son *Barat* de protection.

Je sortis de cette maison de douleur, de ce Palais lugubre & désert, le cœur oppressé, les yeux humides, & plongé dans mes tristes réflexions. En traversant les appartemens, je m'arrêtai encore, & je disois en moi-même : Quelle solitude ! quel abandon ! quel silence ! O Silence ; compagnon de la Nuit & de l'Infortune, puissance solitaire que Thompson, occupé de ses méditations (2), invoquoit pour éloigner de lui les importuns, tu veilles jour & nuit à la porte du malheureux ; tu veilles seul auprès de lui pour entendre ses gémissemens & ses soupirs ; & tu nous annonces que la fortune, les plaisirs & les hommes l'ont abandonné pour te le livrer. Mais si le sommeil pénètre jusqu'à lui, & lui apporte l'oubli de ses maux, ô Silence ! veille encore, & sois du moins sa sauvegarde.

Je ne troublerai point le repos de l'infortuné ; assis à sa porte, j'écrirai, pour me soulager, me précautionner & m'instruire, les réflexions qu'il vient de m'inspirer.

(1) Ambassadeur de France.

(2) Poème sur les Saisons, *Chant IV*.

Cette chaîne de Malheurs qui est suspendue sur nos têtes, nous menace tous; nous ne voyons pas celle qui, trop souvent invisible, lie les événemens, qui établit l'ordre & la suite des choses. Nous l'admirons dans le mouvement général, sans la connoître (1); & lorsque les malheurs se suivent, nous appelons communénément cette chaîne une fatalité qui nous déconcerte & nous poursuit.

Les vertus, les bienfaits & les graces (2) se tiennent par la main; les richesses & les plaisirs se réunissent. Dans nos revers, comme dans nos erreurs, *une chûte toujours attire une autre chûte*; & lorsque les maux viennent ensemble, ils paroissent sur nos têtes comme ces oiseaux qui volent par troupes, qui sillonnent l'air en le traversant, & remplissent toujours un grand espace sur le terrein où ils vont se reposer.

Mais d'où vient qu'on dit par-tout, comme les Grecs, que les malheurs se suivent? comme si tous les hommes étoient convenus de ne pas voir le malheur seul, ou si le malheur ne venoit

(1) *Est enim admirabilis quædam continuatio seriesque rerum, ut aliæ annexæ, & omnes inter se aptæ colligatæque videantur.* Cic. de Nat. Deor.

(2) *Segnesque nodum solvere Gratiæ.* Hor.

ſeul quelquefois, que comme l'avant-coureur de ceux qui viennent & qu'il appele même à ſa ſuite.

Il eſt certain que, dans l'ordre phyſique, les fléaux & les calamités ſe ſuccèdent. Tous les tableaux de l'Hiſtoire ſont uniformes ſur ce point. Ils nous repréſentent la guerre ſuivie des horreurs de la famine & de la contagion, qui dépeuplent un pays déja dévaſté. La famine, dit un Auteur moderne (1), ayant à ſa ſuite les maladies, le brigandage & les ſéditions, achève l'horrible tableau de ce malheureux temps.

Mais les malheurs particuliers doivent-ils former le même tiſſu? Ah! quoique de nature différente, ils ſe rapprochent & ſe raſſemblent; ils nous étonnent en ſe ſuccédant de la même manière.

Pour eſſayer de nous rendre raiſon des cauſes de nos maux accumulés, conſidérons les hommes qui les endurent, & ceux qui contribuent à les augmenter. « Des maux! Dieu bienfaiteur, diſoit Young (2), » ils ne ſont pas de toi, tu

(1) Précis Philoſophique de l'Hiſt. d'Angl. *Tom. I. pag.* 44. *Terris incubuit cohors.* Hor.

(2) XIII. Nuit, *pag.* 339.

» n'en as point faits ; ils sont l'ouvrage de
» l'homme, il en a créé une foule ».

Les hommes accablent trop souvent le malheureux : ils finissent bientôt par haïr celui qu'ils ont offensé, & le malheureux ajoûte lui-même à ses peines; c'est ainsi qu'elles s'accroissent & se multiplient sous nos propres mains.

Abandonné dans la disgrace, le malheureux n'est que trop souvent confondu même avec le coupable, & rarement lui pardonne-t-on les moindres torts qu'il peut avoir. On le fuit comme un homme infecté de la lepre, & qui ne doit plus vivre qu'avec les lépreux. Il fuit lui-même (1) ces hommes opulens & fortunés, dont les regards l'attristent & l'humilient. Tel fut le sort de Philoctète, livré à sa douleur, & abandonné dans l'Isle de Lemnos (2).

Le malheureux fuit, & des ennemis cruels le cherchent, pour le persécuter encore; & quand la mesure est remplie, les ames tendres, compatissantes, sensibles, n'ont plus la force de l'approcher, ni de soutenir un spectacle trop affligeant. Elles ne supporteroient pas la vue d'un

---

(1) *Vellet & infelix Palamedes esse relictus.* Ovide.
(2) Art. I. Sect. III. Soph.

être

être souffrant, qui, dans l'excès & le frémissement de la plus vive douleur, s'emporte même contre le Ciel qu'il accuse (1).

Dicit in æternos aspera verba Deos.

Nous abandonnons ainsi nos semblables, & l'on n'en est pas étonné; nous ne craignons pas même la honte & le reproche de l'abandon. Mais c'est avec étonnement que l'Histoire parle d'un de ces animaux domestiques, caractérisés principalement par leur reconnoissance & leur fidélité, qui tout-à-coup, oubliant l'une & l'autre, abandonna son Maître, Prince disgracié, pour s'attacher, à l'exemple des hommes, au nouveau Roi, qui avoit fait déposer son Souverain (2).

Que deviendra donc l'infortuné, livré à lui-même, & délaissé, sans secours, sans appui, sans espoir? Acheverons-nous de l'accabler? Laisserons-nous crouler ce mur entr'ouvert & ébranlé par une violente secousse, lorsqu'on pourroit l'étayer & le soutenir?

(1) Tibulle.

(2) Ce Chien, dont le nom s'est conservé, s'appelloit *Math*: il abandonna Richard II, dépossédé par le Comte de Lancastre. *Révolut. d'Angleterre*, Tom. II. pag. 336.

Le mortel heureux, opulent, toujours courageux & plein de confiance, risque tout & réussit; car, comme le malheur, un succès en amene ordinairement un autre. Le malheureux tâtonne, hésite, délibère, & perd le moment précieux (1) : souvent même à la vue du danger, sa propre frayeur le précipite. Tel qu'un homme qui, sortant du grand jour, entre tout-à-coup dans un lieu obscur : il ne voit, il ne distingue plus les objets comme auparavant; il ne chancele plus sans tomber; pour lui les écueils & les peines semblent se multiplier sans cesse.

Nous nous plaignons de ceux qui nous abandonnent dans la disgrace; & depuis notre existence n'en sommes-nous pas avertis ou prévenus? Ne nous a-t-on pas dit de tout temps, & dans toutes les langues : « Heureux mortel, si la for- » tune te tourne le dos, tôt ou tard, tu n'auras » plus d'amis »? *Solus eris :* vous n'aurez plus autour de vous *tous ceux que la fortune faisoit vos serviteurs* (2).

---

(1) *Res timida est omnis miser.*

Ovid. ex Ponto, Ep. VII. L. II.

(2) Malherbe.

Ne voyons-nous pas chaque jour que les hommes ne regardent avec plaisir que ces feuillages verds qui les ombragent, & qui s'élèvent au-dessus de leur tête? ils foulent aux pieds la feuille desséchée qui tombe; elle devient le jouet des vents, jusqu'à ce que la pluie & le torrent achèvent de l'entraîner ou de la détruire.

N'ajoûtons-nous pas nous-mêmes à nos maux? Nous ne découvrons pas nos plaies sans les faire saigner encore; &, pour exciter la pitié de ceux que nous croyons peu sensibles, nous exagérons volontiers ce que nous souffrons; enfin, parvenus à un certain degré d'infortune, nous comptons nos maux, comme le vieillard compte ses années, en y ajoûtant toujours quelques années de surérogation.

Tout ce qui nous touche, même légèrement, réveille le sentiment d'une douleur que le temps n'a point oblittérée. On n'est guère blessé extérieurement, sans heurter, malgré ses précautions, par l'endroit sensible, contre tout ce qu'on voudroit éviter. Tout ce qu'on dissimuleroit, & ce qu'on sentiroit à peine dans un autre temps, est ressenti vivement, & devient une sensation douloureuse, ou un malheur de plus, lorsqu'on est déja affecté: de-là ces plaintes qui rassemblent

& multiplient tout ce qu'on peut avoir éprouvé successivement.

Notre luxe excessif, qui fait conspirer à notre ruine les progrès & la perfection des Arts, n'aggrave-t-il pas encore le poids de nos misères? Les privations qui nous affligent, auroient-elles coûté des regrets aux hommes qu'on nous représente dans ces temps que leur simplicité nous fait regretter malgré nous, où un Sage disoit à son ami :

« Quels momens heureux nous avons passés » dans la maison de Phocion! Au retour de » notre promenade sur les bords du Céphise, » nous prîmes un repas frugal. Non, mon cher » Cléophane, les repas du grand Roi ne valent » pas les légumes aprêtés sans art par la femme » de Phocion (1).

Si vous êtes dans l'obscure nécessité, les anciens Grecs vous ont dit :

« Les Dieux donnent toujours peu à ceux » qui ont besoin de tout (2).

(1) V. Entretien, *pag.* 155.

(2) Ἀιεὶ γὰρ σμικροῖς σμικρὰ διδοῦσι θεοί. *Callim. Hymn.* Littéralement : « Les Dieux donnent toujours peu à » ceux qui ont peu ». Ce que M. *du Theil* a bien mieux rendu par ce vers heureux :

Les Dieux, à qui n'a rien, ne donnent jamais rien.

« Les Dieux versent sur les mortels des maux » qui n'ont point de terme » (1).

De-là ce découragement qui met si souvent le comble à l'infortune.

J'ai dit, oui, j'ai osé dire au malheureux qu'il est sans espoir (2). Mais l'espérance *qui, sans bonheur, rend l'homme heureux*, revient tôt ou tard; elle ne l'abandonne point.

Il miser suole
Dar facile credenza a quel che vuole (3).

Elle ne meurt que dans le vieillard, & même avant lui.

Un homme de mérite, avec qui j'ai voyagé, ayant perdu, par des malheurs successifs, tout ce qu'il avoit amassé, portoit avec lui le reste de sa fortune : il le perdit encore, par l'infidélité d'un dépositaire. Je courus chez lui, pour lui faire des offres & le consoler. *Félicitez-moi*, me dit-il; *je n'ai plus rien à perdre; je n'ai donc plus que du bonheur à espérer.*

O malheur! toi seul élèves & fortifies l'homme;

(1) Πήματα γάρ τ' ἄληκτα θεοὶ θνητοῖσι νέμουσιν.
Apollon. L. I. Arg. v. 298.

(2) Young.

(3) Orlando Fur. Canto 1°.

c'est toi qui le rends compatissant (1) & généreux. Dans l'ivresse de la prospérité, l'homme

---

(1) Que la nature & la douleur ont de force & d'expression lorsqu'elles défendent la vertu contre celui qui veut abuser de l'infortune ! Un Capitaine du Martigues (petite ville de Provence) commandant un vaisseau marchand sur lequel j'étois embarqué, me racontoit qu'un matelot de son pays avoit épousé une femme jeune, belle & vertueuse. Cette femme, ayant dépensé peu-à-peu l'argent que son mari lui avoit laissé en s'embarquant, eut recours à un Bourgeois du Martigues qui la protégeoit. Cet homme, épris tout-à-coup de la beauté de l'emprunteuse, osa mettre au service qu'elle lui demandoit, un prix que l'honnête femme indignée lui refusa sans hésiter, dans l'espérance que son mari reviendroit bientôt. Le matelot n'arrivoit point, & en peu de jours toutes les ressources de cette femme étant épuisées, la cruelle nécessité se fit sentir. Elle étoit mère ; ainsi craignant de voir périr de besoin & l'enfant qu'elle nourrissoit ; & un autre un peu plus âgé qui lui demandoit du pain, elle alla retrouver son tyran, dans l'espérance de le fléchir. Les prières & les larmes n'ayant pu rien obtenir du barbare, elle fut obligée de capituler ; & vaincue par le besoin, elle lui permit de venir souper pour passer ensuite la nuit avec elle. Après le souper, qui fut triste, l'amoureux Bourgeois, la pressant de remplir leurs conventions, se coucha le premier pour l'enhardir. La pauvre femme prend alors au berceau son enfant qui étoit endormi, & le pressant contre son sein, les yeux remplis de larmes, elle lui dit : *Tete, mon enfant, & tete bien ; tu reçois encore le lait d'une honnête femme que la nécessité poignarde : Demain.... que ne puis-je, hélas ! te sévrer ?*

oublie son Dieu, il s'oublie lui-même : & l'Etre suprême n'abaisse & n'arrête ses regards que sur le mortel malheureux qui souffre sans murmurer. Le *temps de l'adversité est la saison de la vertu* (1). Qu'est-ce qu'un homme caressé par la fortune, enivré par les plaisirs, élevé par la prospérité ? Il n'est grand, il n'est vraiment estimable que lorsqu'il éprouve ses forces en luttant contre la douleur & l'adversité, lorsqu'il se montre supérieur à ses ennemis. Ce n'est pas dans le calme, ou dans la saison des vents favorables, qu'on reconnoît l'habileté du Nocher ; il faut qu'il sache gouverner son vaisseau parmi les flots mutinés & dans la tempête (2).

---

demain tu n'auras plus que le lait d'une malheureuse..... Ses larmes achevèrent. Le Bourgeois ému du spectacle, & déconcerté, s'enfuit en jettant sa bourse & en s'écriant ; *Il n'est pas possible de résister à tant de vertu.*

(1) Young, *XIII. Nuit*, *pag.* 331.

(2) Ce n'est pas sur les bords d'un fleuve,
Où dorment les vents & les eaux,
Qu'il fait sa véritable preuve, &c.
Malherbe, Ode I.

Un homme, disoit le Sultan Hadjiadge, éprouvé par le malheur, & qui a toujours conservé son ame dans une parfaite égalité, est digne de gouverner l'Univers. Je voudrois être assez heureux pour trouver un pareil Ministre.

Cont. Orient. T. II. p. 329.

N'accusons pourtant pas les hommes; la Nature leur a donné (peut-être à différente mesure) la sensibilité, la pitié. Ils ne sont pas nés du moins ce qu'ils sont devenus en se dépravant: c'est la corruption des mœurs qui les a rendus insensibles ou malfaisans; mais le plus mal-faisant sera toujours le plus malheureux des hommes. Car le malheureux aura toujours, parmi ses semblables, des protecteurs & des amis. Les Grecs doivent se souvenir que les Athéniens, leurs ancêtres, avoient érigé des Autels, & construit un Temple à la Pitié.

« L'ame du malheureux, dit un Sage moderne (1), » est une espèce de centre où se » réunissent en quelque sorte toutes les ames » des autres hommes, pour souffrir (avec lui) » tant qu'il souffre. Ses cris, ses gémissemens, » ses prières, sont des ordres auxquels tout » obéit. Aucun ne peut cesser de souffrir, que » lorsque le malheureux qui l'implore, est sans » douleur; ainsi, par le moyen de la sensibilité, il a un empire naturel sur les autres » hommes » (2).

---

(1) De la sociabilité, *Tom. I*, *p.* 110.

(2) Les Gètes, cruels & farouches, pleuroient avec Ovide exilé & malheureux.

Ils ne fuient ces hommes sensibles, & ne s'éloignent que parce qu'ils ne pourroient résister au spectacle le plus capable de les émouvoir. Que ne doit-on pas au courageux bienfaiteur, qui va chercher l'infortune pour la soulager? Heureux, heureux encore celui qui, n'ayant rien à se reprocher, n'a rien à reprocher aux autres! qui, dans la détresse, peut dire & même éprouver,

« Qu'un ami véritable est une douce chose;
» Qu'il cherche nos besoins au fond de notre cœur;
» Qu'il nous épargne, &c. » (1).

Goûtons les douceurs de la vie, mais occupons-nous quelquefois de ses amertumes & de ses malheurs, ne fût-ce que pour nous préparer à ceux auxquels nous sommes tous exposés (2).

J'ai vu des malheureux, & mon cœur est encore plein de cette image; j'ai eu la force de ne pas détourner mes yeux. J'ai dit: Je suis

---

Nulla Getis toto gens est truculentior orbe:
Sed tamen hi nostris ingemuêre malis.
De Ponto, Ep. VII. L. II.

(1) La Fontaine.

(2) . . . . . *& quæ tibi læta videntur,*
Dum loqueris, fieri tristia posse, puta.
Ovid. de Ponto, Ep. III. L. IV.

homme, & je dois m'affliger avec des hommes livrés à la douleur. Je n'ai aujourd'hui que des plaintes & du fiel amer dans ma bouche. Je suis comme ce Voyageur altéré de Virgile, qui crache la poussière en sortant du tourbillon épais qui l'enveloppoit, au milieu du jour, dans un chemin aride & couvert d'un sable brûlant, sur lequel il n'a pas cessé de marcher.

Ceu pulvere ab alto
Cùm venit, & terram sicco spuit ore viator
Aridus. Georg. Lib. IV. v. 96.





XLVI. LETTRE.

Aux Enfans de l'Auteur.

C'EST principalement pour vous, mes enfans; c'eſt pour votre inſtruction que j'ai raſſemblé les différentes Lettres que j'ai écrites de Conſtantinople, d'Andrinople & de Smyrne, ſur les Mœurs & Coutumes des Grecs. Je dois vous laiſſer tout ce que j'ai pu faire d'acquiſitions en ce genre, & je deſire de vous rendre celles que j'ai faites, dans mes lectures ou dans mes obſervations, auſſi utiles que les autres.

Deſtinés à voyager, comme moi, dans le Levant, ou dans le Nord, vous trouverez le Journal de mes Voyages; vous profiterez de mes remarques, & vous y joindrez les vôtres. Si nous corrigeons quelquefois ceux qui nous ont précédés, nous jouiſſons plus ſouvent de leur travail, & de ce qu'ils ont fait avant nous.

Dans vos lectures & dans vos voyages, attachez-vous à étudier les hommes; vous ſerez toujours avec eux les plus forts, lorſque vous les connoîtrez bien. C'eſt alors qu'en vous examinant vous-mêmes, & en vous comparant aux

autres, vous ſerez plus portés à acquérir ce que vous trouverez vous manquer, à ſupporter dans les autres les défauts qu'on ſupportera dans vous-mêmes, & à pardonner les imperfections d'autrui, pour mériter l'indulgence dont vous aurez beſoin pour les vôtres.

J'ai principalement pour objet de vous inſpirer le goût & l'amour des Lettres & des Arts, paſſions honnêtes, qui ſont les plus doux préſervatifs des paſſions dangereuſes. Les occaſions ne ſont des écueils que pour les jeunes gens déſœuvrés, qui vont au-devant d'elles. Je vous dirai, mes chers enfans, de Marſeille, ce que Socrate diſoit d'Athènes à ſon Diſciple.

« Je crains beaucoup pour vous, diſoit ce Philoſophe au jeune Alcibiade. » Ce n'eſt pas » de vos diſpoſitions ou de votre naturel que » je me défie ; mais je crains la force des » exemples dangereux que cette ville vous pré» ſente ; je tremble qu'ils ne ſoient plus forts » que vous & moi » (1).

J'ai ramaſſé mes Notes ſur les Grecs, en liſant les anciens Auteurs, en conſidérant attentivement les hommes avec leſquels j'étois obligé

(1) Phil. Alcib. Dial. *Tom. III. p. 403.*

de vivre. Je n'aurois pas entrepris de faire le parallèle des Grecs anciens & modernes, si je n'avois trouvé parmi ceux-ci que des usages communs à d'autres Nations. Ce ne sont pas quelques parties de détail, quelques traits peu intéressans, qui établissent une connoissance exacte; c'est l'ensemble qui décide & qu'on doit consulter.

Lorsque vous lirez, dans Virgile, le tableau naïf de l'Ane (1) qui vient chargé des fruits de la campagne, & y retourne avec les provisions de la ville, vous direz d'abord : *C'est ce qu'on voit tous les jours dans notre pays.* Mais ce foible trait, joint à quelques autres de même espèce, ne prouveroit pas que nous avons retenu ces usages des anciens Romains, nos alliés.

Je l'ai déja dit, on a trop méprisé les Grecs d'aujourd'hui, parce qu'on ne les a pas assez étudiés. La vieillesse qu'on respecte dans les villes & les anciens monumens, seroit-elle moins respectable dans une nation entière, dans les hommes enfin, que les rides mêmes de la caducité

(1) *Sæpè oleo tardi costas agitator aselli,*
Vilibus aut onerat pomis, lapidemque revertens
Incusum, aut atræ massam picis urbe reportat.
Virg. Georg. L. V. v. 291.

ne défigurent jamais au point de les rendre méconnoissables?

Reverere gloriam veterum, disoit Pline le jeune à son ami, qui alloit en Grèce, *& hanc ipsam senectutem, quæ in homine venerabilis, in urbibus sacra est* (1). Méfiez-vous de certains voyageurs; tous n'ont pas vu les Grecs du même œil. Madame de Montagut, dont on a publié les Lettres (2), & à qui nous devons les premiers & les heureux essais de l'inoculation (que vous connoissez par votre propre expérience), pour avoir lu Homère & les anciens Poètes, n'a pu s'empêcher, en voyant les fêtes & les danses des Grecs, de les comparer, comme moi, aux anciennes; mais elle a paru exagérer ce qu'elle voyoit, sous un gouvernement qui permettoit la plus grande liberté, & même jusqu'à la licence. Tournefort, occupé de son objet principal, a jeté un coup-d'œil sur le gros de la Nation, & s'est borné à ramasser des détails qu'on lui a dictés (3). Les Missionnaires n'ont considéré les Grecs que par rapport à la Religion, sur laquelle

(1) *Lib. VIII. Ep. XXIV.*

(2) Lettres sur le Levant, de Milady Montagut.

(3) Relation d'un Voyage du Levant, fait, par ordre du Roi, par M. Tournefort.

ils vouloient les inſtruire (1). M. Porter, Ambaſſadeur d'Angleterre à Conſtantinople, les a connus, jugés, & définis (2).

J'ai parlé de l'amour des Grecs pour leur Patrie, & je voudrois qu'on m'expliquât pourquoi, chez les Grecs Inſulaires, cet amour eſt toujours plus fort, plus décidé que chez les autres. Seroit-ce parce que l'Inſulaire, accoutumé à ſe regarder comme iſolé, & dans un petit monde à part, dont il a ſeul la plus grande idée, y eſt plus libre, plus indépendant, & conſerve plus fidèlement ſes mœurs, & les uſages qui le diſtinguent? Les Maltois éprouvent toute la force de cet attachement, & quelques avantages qu'ils trouvent dans un pays étranger, ils ne ſouhaitent que de vivre & de mourir dans leur pays natal.

Etudions les hommes, pour les comparer & à ce qu'ils ont été, & à ce qu'on nous en a dit. Je n'ai pas cherché Carthage ſur les ruines où Marius s'étoit aſſis fièrement, pour comparer ſa diſgrace à la deſtruction de la rivale de Rome; mais voyant, dans mon ſéjour à Tunis,

(1) Nouveaux Mémoires des Miſſions du Levant.

(2) Obſervations ſur les Mœurs, les Loix, la Religion & le Gouvernement des Turcs, par M. P.

les barbares ſucceſſeurs des Carthaginois, j'ai été frappé du caractère qui les diſtingue de tous les autres Barbareſques. On voit qu'ils occupent la place de ce peuple commerçant & navigateur, qui ne devint riche & puiſſant qu'en couvrant la mer de ſes vaiſſeaux.

Les Tuniciens ſont les ſeuls peuples de Barbarie qui ſoient en effet commerçans; ils ont chez eux des Manufactures, dont nos meilleurs ouvriers en ce genre s'efforcent d'imiter le travail. Ils vont vendre eux-mêmes leurs marchandiſes en Turquie; leurs caravanes vont au fond de l'Afrique, tandis que leur navigation porte leur commerce en Egypte & dans le Levant. Enfin, plus négocians que corſaires, ils ont retenu, comme par ſucceſſion, cet eſprit de commerce, qui a ſurvécu au génie guerrier de l'ancienne Carthage.

Pour écrire, & pour avoir le droit d'inſtruire les autres, ce n'eſt pas aſſez d'avoir vu les hommes : il faut encore avoir lu ce qui a été écrit par ceux qui nous ont précédés; il faut ajoûter de nouvelles obſervations aux obſervations déja faites, & ſavoir diſtinguer ce que l'on ajoûte de ce qu'on ne fait que répéter : on ne s'inſtruit pas autrement. Excepté même les ſciences ſpéculatives,

tives, qui n'exigent que de l'étude & de la méditation, les autres connoiſſances ſont imparfaites, lorſqu'elles n'ont été acquiſes que dans le cabinet.

Térence diſoit :

Nullum eſt jam dictum, quod non dictum ſit prius.
Eunuch. in Prolog.

Que n'a-t-on pas dit de nouveau depuis Térence ? L'homme, borné, n'épuiſe jamais le ſujet qu'il traite ; il ne voit jamais tout dans l'objet qu'il étudie avec la plus grande attention, & ce que l'un n'a pas vu, n'échappe pas à un autre. Il en eſt de même des remarques, des citations, des rapports. Ainſi mes Lettres ne vous diſpenſeront pas d'étudier encore les Grecs anciens & modernes, & vous ajoûterez de nouvelles Notes à celles que j'avois faites pour mon amuſement & mon inſtruction.

Vous avez, par exemple, été frappés de la danſe Grecque de Théſée. En la conſidérant avec attention, vous obſerverez que l'air qui va d'abord lentement, lorſqu'Ariadne parcourt, comme en tâtonnant, les premières routes du labyrinthe, devient enſuite fort vif ; & qu'à la fin ſon mouvement égale le *Preſto* le plus animé :

c'eſt-à-dire que, quand Ariadne ſort du labyrinthe, en montrant ſon cordon d'un air triomphant, elle double & précipite ſes pas, à quoi répond la vivacité de l'air, pour exprimer la fuite d'Ariadne & de Théſée; ce qui fait tableau.

Vous vous rappelerez auſſi ce que j'ai dit ſur l'ancienne coutume Grecque & Romaine, de porter ſon argent dans ſa ceinture, en liſant ce précepte de l'Evangile : *Nolite poſſidere aurum, neque argentum, neque pecuniam in zonis veſtris* (1).

Vous obſerverez que je n'ai pas parlé du goût que les Grecs ont toujours pour l'Epigramme & la Satyre : c'étoit leur ancien défaut. Vous lirez dans Tacite, & dans le beau Diſcours au Sénat, de Crémutius Cordus, Ann. 4. *Non attingo Græcos, quorum non modò libertas, etiam libido impunita; aut ſi quis advertit, dictis dicta ultus eſt.*

Vous ne lirez pas Oppien, ſans déſirer que j'euſſe ajoûté à la deſcription que fait Claudien de la fille de Cérès, qui ſe pare & ſe couronne de fleurs, celle du Poète Grec.

---

(1) S. Matth. *Chap.* X. *v.* 9.

« C'est ainsi qu'une jeune Bergère, dans un » beau jour de Printems, parcourt les vallons » & les montagnes, pour chercher les fleurs » nouvelles. Elle s'éloigne de sa demeure, sans y » prendre garde; elle s'éloigne encore plus, » attirée par la douce odeur de la violette; » elle sourit avec joie à toutes les fleurs qu'elle » cueille; elle n'en a jamais assez: elle s'égare » même pour en avoir encore, *erratque inex-* » *plebilis*. Elle en couronne sa tête, & revient » enfin, en chantant, à la cabane champêtre, » où sa mère impatiente l'attend » (1).

Lorsque vous lirez, sur les bords de la mer Noire, le Poème de la Pêche, du même Auteur, vous vous arrêterez à cette autre comparaison si vraie, si naïve & si touchante, qui vous rappellera les loix que la Nature a dictées, & qu'on ne retrouve que dans les cœurs excellens: vous l'écrirez de votre main, à côté de ce que j'ai rapporté d'Homère sur la piété filiale.

« Un enfant, dit Oppien, rend à son père » les soins qu'il en a reçus dans ses jeunes an- » nées, en le soignant à son tour, en le dé- » fendant, en lui donnant la main, lorsque l'âge

(1) Opp. de Ven. *L. IV. v.* 366, &c.

» affoiblit la vue & les forces de ce vieillard :
» heureux ſans doute & bien ſatisfait de trouver
» dans ſon vertueux fils, la joie, le ſoutien &
» l'appui de ſa vieilleſſe » (1)!

Vous remarquerez encore, au ſujet des danſes Grecques, & de l'opinion que les Anciens avoient de cet exercice, un trait que j'aurois dû citer à cette occaſion, & que vous lirez dans la Vie de Platon, par M. Dacier.

Ariſtide & Platon étant invités à un grand repas chez Denys le Tyran, il voulut les faire danſer, il leur fit donner pour cela des robes de pourpre. Platon refuſa la ſienne, en diſant qu'il auroit honte de danſer comme une femme; mais Ariſtide en prit une & danſa, parce que jamais femme, dit-il, n'avoit été deshonorée pour avoir danſé.

Si vous avez le bonheur d'entrer, comme moi, dans les jardins du grand Serrail, où je fus introduit avec les ouvriers François qui devoient accompagner les magnifiques préſens que l'Ambaſſadeur Turc, *Saïd Pacha*, rapportoit de France au Grand-Seigneur, vous verrez au loin, dans de vaſtes jardins, un Obéliſque que

---

(1) Opp. de Piſc. *L. V. v.* 85, &c.

je n'eus pas le temps de dessiner, au bas duquel on lit cette Inscription :

THEODOSIO MAGNO,
OB
GOTHOS DEVICTOS.

Ce monument fut sans doute érigé en l'honneur de l'Empereur Théodose, en l'année 382, lorsque les chefs des Goths, soumis par ce Prince, vinrent à Constantinople se prosterner aux pieds du vainqueur, lui demander grâce, & lui prêter serment de fidélité ; l'Empereur leur ayant permis de s'établir dans la Thrace & dans la Mysie (1).

Je reviens sur ce que j'ai dit des usages singuliers de l'Isle de Métélin. J'avois prié M. de Peyssonel, Consul de France à Smyrne, de les vérifier, & voici ce qu'il m'apprend sur l'article des successions.

« Les anciennes loix de l'Isle attribuent en » entier l'héritage du père & de la mère à la » fille aînée, sans que les garçons puissent y » avoir la moindre part. Les habitans de l'Isle

(1) Histoire du Bas-Empire, Tom. V. L. XI.

» suivent fidèlement cette loi ; quand les Offi» ciers Turcs qui commandent, ne les contrai» gnent pas d'adopter l'ordre de succession établi » par l'Alcoran ».

Lorsqu'il s'agit de faits singuliers, & sur-tout désavantageux pour ceux qu'ils regardent, on ne sauroit trop vérifier les témoignages qu'on rapporte, si l'on est à portée de le faire, pour effacer, des Relations de certains Voyageurs, ce que souvent leur seule imagination leur a fait ajoûter aux objets qui les ont frappés, soit pour les défigurer, soit pour les embellir.

Je vous le répète, mes enfans ; je n'ai pas tout vu, ni tout approfondi ; mes occupations ne m'en ont pas donné le temps. Mais les plus foibles recherches ne seront sûrement pas inutiles à ceux qui viendront après moi, & qui voudront étudier ou même traiter une matière que je n'ai pu qu'effleurer.

Vous-mêmes, en revenant sur mes pas, vous trouverez bien des rapports, & beaucoup d'Usages anciens qui me sont échappés, ou dont je n'ai rien dit.

Ainsi vous remarquerez les occasions où les Matelots Grecs couronnent de fleurs, suivant

l'ancien usage, les pouppes élevées de leurs bâtimens (1).

Vous remarquerez aussi parmi les Grecs, plus que dans aucun autre pays, l'affinité, les liaisons qui se forment entre voisins. Ce nom est sacré chez les Grecs; ils le prononcent affectueusement (2), & toujours par préférence au nom propre. Une femme Grecque, en voyant sa voisine, ne manquera pas de lui dire: *Je vous salue, ma chère voisine* (3). Le voisin est regardé comme le parent le plus proche, & comme le meilleur ami; il est le premier invité, & il est consulté dans les occasions. Voyez comment Térence, le Peintre fidèle des moeurs Grecques, nous en représente la douceur & l'heureuse simplicité (4)!

---

(1) *Jam portum tetigêre carinæ,*
Puppibus & læti nautæ imposuêre coronas.
Virg. Georg. L. I. v. 304.

(2) On lit dans Plutarque, qu'un Athénien voulant vendre une maison, fit publier qu'elle avoit de bons voisins.

(3) Γειτονισάμου, guitonisamou.

(4) *Tamen vel virtus tua me, vel vicinitas, quod ego in propinquâ parte amicitiæ puto, fecit, ut te audacter moneam & familiariter.* Ter. Heautont. Act. I. Sc. I. v. 4

Monere oportet me hunc vicinum Phaniam, ad cœnam ut veniat. Id. Sc. II. v. 3.

Les Perses, suivant Hérodote, honoroient particulièrement

Lorsque vous entendrez ce Dialogue vif & animé, dont j'ai parlé dans ma huitième Lettre, vous croirez que M. l'Abbé Arnaud, en assurant que les Grecs font danser leurs mots cadencés (1), a entendu, comme moi, converser les Grecs. En effet, lorsqu'ils racontent, c'est dans l'action même qu'on les voit, & notre récitatif de Musique leur paroîtroit à la glace.

Vous boirez du vin doux de Samos, de Santorin, & de Smyrne; vous y retrouverez la douceur du miel, & vous vous souviendrez que les Anciens, & même les Romains, aimoient beaucoup ce mélange (2).

En examinant la grande statue Grecque de la Prêtresse, que j'ai placée au milieu de mes pins à la campagne, vous verrez que le voile ancien étoit bordé d'une frange, comme celui qu'on porte aujourd'hui l'est d'un tissu d'or.

leurs plus proches voisins; plus ils étoient voisins, plus l'amitié étoit étroite; & ils ne faisoient aucun cas de ceux qui étoient éloignés. *Hérod. L. I.*

(1) Mémoires de l'Académie des Inscriptions, *Tom. XXXII. pag. 432.*

(2) *Dulcia vina premes, nec tantùm dulcia quantùm*
Et liquida, & durum Bacchi domitura vaporem.
Georg. L. IV. v. 101.
Aufidius forti miscebat mella Falerno.
Horat. L. II. Sat. IV. v. 24.

Vous pourrez dire encore : Mon père a oublié, au ſujet de ce voile intéreſſant, l'agréable image d'Iſis, qui, ayant détaché le ſien, lorſque s'étant embarquée dans un monoxyle, pour aller chercher ſon fils qu'elle avoit perdu, & ayant pris la rame elle-même, elle s'en ſervoit pour eſſuyer la ſueur de ſon front ; mais le vent favorable enfla cette toile légère, & lui apprit l'uſage qu'elle en pouvoit faire, pour accélérer la marche ou la vîteſſe de ſon bateau. Le voile de la beauté fournit le premier (1) des aîles à l'amour maternel.

Vous obſerverez, au détroit des Dardanelles, que Virgile l'appele, *Oſtriferi fauces Abydi* (2). Il eſt vrai qu'il y a beaucoup d'huîtres ſur cette côte; mais les meilleures que je connoiſſe, ſe trouvent à Oxia, écueil voiſin de l'Iſle des Princes, qui n'eſt pas éloignée de Conſtantinople.

Voulez-vous bien connoître les hommes, avec leſquels vous ſerez obligés de vivre en pays

---

(1) Hiſt. des Hommes, T. VIII, p. 77. Caſſiod. L. V. Epiſt. 17.

(2) Georg. *Lib. I. v. 208.*

Oſtrea Circæis, Miſeno oriuntur echini. Hor. ib.

Oſtrea Tarentina & Lucrina optima.

Gell. L. VII. Cap. XVI. Senec. Ep. LXXIX.

étrangers ? Voulez-vous leur plaire & en être recherchés ? Apprenez leur Langue. Celle des Grecs ne vous ſera pas inutile, & vous ne la parlerez bien qu'avec eux. Les Romains voyageoient en Grèce, pour ſe perfectionner & s'inſtruire ; la bonne éducation, chez eux, exigeoit la connoiſſance de la langue Grecque.

Auſſi le fameux Marius, qui ne connoiſſoit que la guerre, diſoit-il : « Je n'ai pas appris la » langue Grecque ; mais j'ai appris à combat» tre & à vaincre les ennemis de la Républi» que, & à ne rien craindre, que la honte » d'une mauvaiſe réputation : *Nihil metuere, niſi* » *turpem famam* » (1).

Apprenez le Grec à Paris, mais apprenez des Grecs eux-mêmes à le prononcer. Je ne conçois pas comment leur prononciation, infiniment plus douce que la nôtre, & qui leur a été tranſmiſe par une tradition non interrompue, avec tant d'autres uſages, ne nous a pas ſervi de règle, & n'a pas terminé les diſputes élevées à ce ſujet entre les Helléniſtes.

Je n'entends certainement pas que vous appreniez du peuple & des Grecs des Iſles, à prononcer comme eux; ce ſeroit vous dire que

(1) Sall. *Bell. Jugurth.*

le Grec vulgaire eſt la langue Grecque qu'il faut étudier. Mais conſultez les hommes éclairés de cette Nation; ceux qui ont reçu de l'éducation, & qui ſe diſtinguent par leur langage, comme par leur naiſſance. Allez ſur-tout dans leurs Egliſes; écoutez comment les jeunes gens récitent & prononcent les verſets Grecs des Livres ſacrés. Vous avouerez que dans ces Livres, comme dans leurs Temples, la pureté de l'ancienne Langue & l'ancienne prononciation, ſe ſont également conſervées.

Entrez dans une de ces Egliſes, vous n'y verrez qu'un ſeul Autel, &, dans le Sanctuaire, un ſeul Prêtre; les Chantres ſont des deux côtès. Après eux, viennent les hommes; les femmes ſont à part, & ſéparées des filles; les enfans ſont ſous les yeux de leurs parens; tous prient de bout, & ne ſe mettent à genoux qu'aux fêtes de la Pentecôte. Un profond ſilence régne dans le Temple; deux jeunes enfans récitent alternativement, à haute voix, les verſets, que les Choriſtes répétent en chantant: point d'orgues ni d'inſtrumens qui détournent l'attention; on prononce nettement, ſans enflure, ſans couper ni diminuer les ſyllabes; & c'eſt-là véritablement que cette prononciation, exacte & vraie,

qui fait en Italie le principal mérite du récitatif de l'Opéra (que nos oreilles Françoises ne sauroient goûter) se conserve & s'imprime dans la mémoire de ceux qui l'entendent. C'est-là aussi que le Grec ignorant, qui ne sait pas lire, à force d'entendre, vient à bout de répéter fidèlement, & de bien prononcer tout ce qu'il peut retenir de l'Ecriture-Sainte (1).

Le plus fort argument en faveur de la prononciation des Grecs modernes, c'est que toutes les Eglises répandues en Asie, en Europe, & dans la Grèce, ne varient pas plus à cet égard, que sur les rits & les cérémonies qu'elles ont également conservés. Les Perses, les Romains & les Turcs ont bien pu subjuguer les Grecs, leur enlever leur pays, leur faire perdre leur liberté & leur Gouvernement, détruire leurs monnmens, & s'emparer de leurs principaux Temples; mais ils n'ont pu les contraindre à changer de langage, ni de Religion. C'est dans l'asyle de cette Religion & de l'ancien culte, que la langue Grecque, avec son ancienne prononciation, est gardée comme un dépôt sacré.

Les Grecs sont tellement attachés à leur lan-

(1) *Stanisl. Velasti. Diss.* pag. 27.

gue, qu'un Evêque Grec, étant venu à Chio, excommunioit les Prêtres Latins, non pas tant parce qu'ils ne reconnoissoient que le Pape pour Chef de l'Eglise, que parce qu'ils ne se servoient pas de la langue Grecque pour le Service divin (1).

Nous n'apprenons nous-mêmes cette Langue que dans les ouvrages des Anciens, qui sont parvenus jusqu'à nous. Ainsi nous avons pu vicier & changer leur prononciation; au-lieu que les Grecs ont reçu successivement, de père en fils, la Langue de Démosthène & de Platon, avec la manière de la prononcer.

Il n'est donc pas douteux que les Grecs prononcent l'*ητα* & l'*ιοτα*, *υ*, *οῖ*, *η*, comme l'*ita*, ou l'*i* Latin; que, puisque *ζυ*, *vivat*, se prononce *ζι*, comme *ζει*, *vivit*, la différence des mots confondus par le même son n'étant exprimée que par la manière différente de les écrire & par les accens, nous devons prononcer comme eux. Pour justifier la conformité de l'ancienne prononciation avec celle des Grecs modernes, on ne manque pas d'exemples. Car d'abord à l'égard du B, que les Grecs modernes prononcent

(1) *Vel. Diss.* pag. 26.

toujours comme V consonne, les Médailles anciennes des villes où on lit ΝΕΡΒΑ pour *Nerva*, ΒΗΡΟΣ pour *Verus*, ΒΑΛΕΡΙΑΝΟΣ pour *Valerianus*, &c. déposent en faveur de leur prononciation.

Mais pour savoir absolument à quoi vous en tenir sur l'ancienne & la nouvelle prononciation du Grec, lisez la Dissertation du P. *Valasti* de Chio, & ce qu'il rapporte de Démosthène au Chapitre II de la quatrième partie de son Ouvrage. Cet Auteur a traité ce sujet à fond, & il ne laisse rien à désirer sur un point qui a si long-temps partagé les Savans, lorsqu'il n'étoit donné de l'être qu'à ceux qui savoient le Grec & le Latin. Vous lirez, avec plus de fruit, cet Ouvrage en Grèce.

Pour continuer, sur ce sujet, tout ce qui vient à l'appui de mon opinion, je ne dirai pas que les savans Académiciens de Paris, qui sont de l'opinion contraire, sont ici mes Parties adverses, puisque je les regarde comme mes Juges. Je dois principalement subordonner ma façon de penser sur cette question, à un avis qui est pour moi de la plus grande autorité : c'est celui de M. *de Villoison*, qui, dans une Dissertation postérieure à la première Edition de mon Ouvrage, s'est déclaré contre mon sentiment, avec toute

l'honnêteté dont il est capable, comme avec une supériorité de lumières & de connoissances à laquelle je suis aussi flatté qu'empressé de rendre hommage.

J'ai trouvé, au cabinet du Roi, une Médaille, qui prouve que la diphthongue ΕΙ se prononçoit, comme aujourd'hui, par le son de la dernière voyelle. C'est une Médaille de Néron, ayant au revers LEIBERTAS, pour *Libertas. Caput Libertatis.*

Dans les Médailles Grecques de Vaillant, on lit constamment ΝΕΡΟΥΑΣ, pour *Nerva;* ΟΥΗΡΟΣ, pour *Verus;* ΟΥΑΛΕΡΙΑΝΟΣ, pour *Valerianus:* par où l'on voit que les anciens Grecs substituoient la diphthongue ΟΥ à l'V consonne des Romains; mais l'emploi qu'ils faisoient de la même diphthongue, pour rendre l'U voyelle des Romains, prouveroit ou que l'V consonne de ces derniers ne se prononçoit pas comme nous le prononçons, ou qu'il entroit beaucoup d'arbitraire dans la manière de rendre les lettres d'un Alphabet par celles de l'autre. Les anciens Grecs écrivoient *Julia*, ΙΟΥΛΙΑ; *Livia*, ΛΙΟΥΙΑ.

S'il falloit chercher des autorités, pour les opposer à celles que rapporte M. de Villoison, je dirois qu'Ulpien, qui vivoit sous Alexandre

Sévère, vers la fin du IIe siècle, & au commencement du IIIe, dans la Loi première *de Censibus*, en parlant des colonies Romaines de la Palestine, écrit : *Divus quoque Severus in Sevastenam civitatem coloniam ducit.* C'est de *Samarie* dont il est question dans ce passage, dont le nom, sur les Médailles, est écrit CEBACTH. Dans la Carte de *Peutinger*, dressée vers la fin du IVe siècle, sous le règne de Théodose, le nom d'une ville du Pont, que les Grecs écrivoient ΣΕΒΑΣΤΙΑ, est écrit en Latin *Sevastia*, & les habitans modernes de Sébaste, dans la Cappadoce, appellent cette ville *Sivas.* Or comme ces peuples, & les Turcs qui les gouvernent, ont dans leur Langue la lettre B, ils prononceroient *Sibas*, s'ils avoient entendu prononcer le nom de cette ville *Sébaste* par les Grecs qu'ils y ont remplacés. Mais une réflexion de Cellarius, à l'occasion du nom de *Sebastia*, écrit *Sevastia* dans la Table de *Peutinger*, porteroit à croire que la prononciation du B Grec peut avoir changé vers le IIIe siècle de notre Ere, & avoir commencé dès-lors à être prononcé comme notre V consonne.

Vous allez voir maintenant l'avis que j'ai pris, à Rome & à Venise, des Professeurs Grecs, qui

qui ne sont pas pour la prononciation adoptée à Paris. Voici d'abord comme étoit conçue la demande :

SI DOMANDA l'opinione delli Professori e persone erudite sopra la Questione seguente.

I Greci moderni pronunziano la lettera B *come il* V *consonante, onde si crede che li Antichi avevano l'istessa pronunziazione, mentre nella medaglie scrivono* ΒΑΛΕΡΙΑΝΟΣ, *per* Valerianus, ΝΕΡΒΑ, *per* Nerva, *&c.*

E ben vero che non avendo il v *dovevano supponere il* b, *osservasi che li Hebrei pronuntiavano il* beta *come il* v.

Anche i Greci moderni pronunziano l'ultima lettera sola delle diphthongue, cioè, dicono è *pro* αι, *i pro* ει.

L'una e l'altra pronunziazione moderna, e certamente la più dolce, & mi pare essersi conservata nella Grecia d'alli antichi, ben che i defensori dell' opinione contraria, oppongono molti validi argomenti ; e sopra questa lite esistente da molto tempo, conviene di raccogliere le opinioni delli Giudici di Roma.

La Réponse des Professeurs de Rome, datée du 30 Juin 1772, est exprimée littéralement en ces termes :

« IL B GRECO si pronuncia promiscuamente
» per *Bita*, e per *Vita* a piacimento di chi
» legge. Il vedersi scritto ΒΑΛΕΡΙΑΝΟΣ, e ΝΕΡΒΑ
» nelle Medaglie Greche, non è indizio della
» pronuncia di *Vita*, o di *u* per mancanza della
» lettera *u* istessa in quella Lingua, giacchè il più
» delle volte si trova ad operato il distongo ΟΥ;
» onde si scrive ΟΥΑΛΕΡΙΑΝΟΣ, e ΝΕΡΟΥΑ; ma tal
» maniera di scrivere è indizio piuttosto dello
» scambiamento dell' ΟΥ, e Β appresso de' Gre-
» ci, come pure un simile scambiamento è co-
» mune ai Latini tanto antichi, quanto di mezza
» età. Si vedano tutti i raccoglitori di antiche
» Lapidi, e Medaglie tanto Greche, quanto
» Latine; e si vedano tutti i Diplomatici, e Pa-
» leografi, oltre molt' altri scrittori innumera-
» bili, che trattano di questo. Promiscua pure,
» ed arbitraria è presso gli Ebrei la pronuncia
» della lettera *Beth*, quale chi fa equivelare al
» suono di *Bh*, che di V consonante. Circa
» poi alla pronunciazione de' dittonghi o sciolti,
» o legati, la questione è così nota, e lunga,
» che non fa mestieri interloquirvi. In Roma
» (per tacere di altre estampe stere, e molte)
» si sono stampati Libri in difesa dell' una, e
» dell' altra pronunciazione; il Préson Grego-

» rio Piacentini, Monaco Basiliano, ed il P. Sta-
» nislao Velasti disesero con due differenti Libri
» la lezione antica de' dittonghi legati, e l'altre
» cose unite a questi; siccome un altro Gesuita
» sotto il nome Arcadico di Martisbo Sarpedo-
» nio difese l'opinione contraria. Per altro la ma-
» niera di leggere, che serbano i Monaci della
» magna Grecia, i Popoli dell' Arcipelago, ed
» i Greci, che offiziano in Roma la Chiesa di
» S. Atanasio, non che gli stessi Monaci Basi-
» liani, che sono e in Roma, e in Grotta fer-
» rata, sembra la più certa, e la più vera: giac-
» chè, se qualchè vestigio è pur rimasto, come
» sembra verisimile dell' antica pronuncia Greca,
» sembra insieme cosa probabile molto, che
» presso i succennati Popoli, e Monaci siasi con-
» servata. Essi dunque leggono, e pronunzia-
» no, come il P. Piacentini, ed il P. Velasti
» pretendono. Di ciò, che è consegrato da un
» uso così esteso, e costante, non sempre si può
» render ragione, mentre la ragione stessa cede
» all' uso universale. Perciò anche nel' Uni-
» versità della Sapienza di Roma si tiene questo
» antico, e ricevuto modo di pronuncia ».

Je vous laisse, mes Enfans, à vous décider sur cette discussion, quand vous serez parmi les

Grecs. Peut-être aurez-vous autant de plaisir à la reprendre sur les lieux mêmes, qu'à y lire les Auteurs anciens & les Voyageurs. En lisant les premiers sur-tout, vous aurez la satisfaction de vous rappeler les hommes célèbres dans le pays où ils ont vécu, & de dire au Cap Janissaire :

Hîc est Sigeïa tellus.

Mais quand vous serez sur les bords du canal qui sépare l'Europe & l'Asie, ou dans la forêt de Belgrade ; ou lorsqu'en sortant de Péra, vous vous asseierez sur les marches du Cimetière des Arméniens & des Grecs, j'aime à me flatter, mes Enfans, que vous direz avec le même plaisir, & avec le sentiment que j'éprouve en parlant de vous : *C'est ici que mon Père seul avec un livre, ou accompagné d'un ami, a passé les plus doux momens de sa jeunesse.*

Pour moi, en vous voyant partir, je vous adresserai les adieux que Tibulle fait à son cher Messala :

Ibitis Ægeas, sine me, Messala, per undas, &c.
Epargnez les adieux à mon ame affligée,
Chers Enfans : vous verrez sans moi la mer Egée.



RÉPONSE

D'ALPHONSE GUYS,

A la Lettre précédente.

« JE prends la plume pour mes frères & pour » moi. Je voudrois avoir celle de mon père, » pour lui répondre. Ce que nous lui devons, » & ce qu'il nous inspire, est trop vivement » senti pour pouvoir être exprimé, même par » ses enfans. Mais notre silence ne seroit-il pas » interprété à notre désavantage? Rendons un » témoignage public à celui qui s'est occupé de » notre instruction & de notre bonheur. Avouons, » avec toute la reconnoissance dont nous sommes » pénétrés, que notre bonheur est son ouvrage.

» OUI, mon Père, sans vous, nous aurions » aimé les Grecs anciens & les Grecs modernes; » mais vous les rendez si intéressans pour nous, » qu'ils ont sur notre cœur des droits de préfé» rence. Les Romains envoyoient leurs enfans » en Grèce; vous rouvrez pour nous la même » école; vous nous faites moissonner des fleurs » & des fruits dans des champs devenus stériles,

» où l'on ne croit voir que des ronces & des » arbustes sauvages. Que dis-je ? Nous irons » glaner après vous ; nous ferons le voyage de » Télémaque ; nous nous reposerons délicieusement sur ces tombeaux que vous avez décrits ; & là nous joindrons votre souvenir à » celui de nos Maîtres, qui ont illustré la Grèce » & leur Patrie. Pour moi, qui n'aurai que mes » crayons, je dessinerai, sur mes feuilles, les » mêmes tableaux, pour ajouter mes dessins à » ce que vous avez écrit. Les fêtes Grecques, » les orgies, les danses mêmes les plus agréables, au-lieu de m'égayer & de me distraire, » m'attendriront, en me rappelant votre souvenir. Je graverai votre nom sur les monumens » les plus anciens que le temps a respectés. Puissions-nous graver ce foible hommage de notre » reconnoissance sur le monument le plus durable, en le mettant à la suite de vos leçons & » de vos bienfaits » !

Da, Pater, Augurium.





VOYAGE
DE MARSEILLE A SMIRNE, ET DE SMIRNE A CONSTANTINOPLE.
PREMIERE LETTRE,
écrite de l'Isle de Melos, ou Milo dans l'Archipel.

Le 21 Janvier 1748.

On part en temps de guerre, quoique sur un Navire neutre & Suédois, de la Rade de Marseille, avec un vent de Nord frais: *Cresce il vento* (1), & il souffle bientôt avec force. Aussi avons-nous passé rapidement, & ne pouvant tenir qu'une voile devant la Sardaigne & la fameuse Carthage, nous avons vu Malthe comme un petit écueil (2) que la mer & l'éloignement nous déroboient. Mais pour mon Compagnon & moi, les vagues soulevées, & le

(1) Methasth. Vo solcando ut mar crudele.

(2) *Ut procul in pelago saxum, spumantia contra Littora, quod tumidis submersum tunditur olim Fluctibus.*

Virg. Æneid. L. V. v. 125.

roulis, ſont des maux inſupportables. On a le cœur flétri, l'appétit manque. Nous avons paſſé de longues heures ſans mot dire,

Et des jours trop longs ſans manger.
Le moyen? Quand l'onde aſſaſſine,
Au fond de l'étroite cuiſine,
Inonde un potage léger,
Dans la marmite chancelante,
Réchauffé par la main tremblante
D'un apprentif peu fait au mauvais temps;
Qui ſoufflant des charbons qu'avec peine il rallume;
Sur ſes cheveux épais, ſales & dégoûtans,
Du bouillon, & des flots, reçoit la double écume.

L'image de ce Mouſſe, ainſi inondé, fait rire ceux qui dînent en terre ferme, & mieux que nous.

Nous avons un vieux Pilote Grec, car notre Suédois n'a pas encore vu la mer Egée, ni le Boſphore de Thrace; il connoît mieux le détroit du Sund, que celui des Dardanelles, ou de l'Helleſpont. Le vieux Grec a plus de quatre-vingt ans, & il navigue encore.

Sur ce Pilote octogénaire
Eſt fondé notre unique eſpoir,
C'eſt lui qui nous promet Cythère (1).

(1) Iſle de Cérigo, à l'entrée de l'Archipel.

Hélas ! on diroit à le voir
Courbé ſur ſon timon, ſe ſoutenant à peine,
Que ce Grec eſt le vieux Caron,
Qui comme des ombres nous mène
Sur le Cocyte, ou l'Achéron.

Cinq ou ſix Matelots compoſent tout notre équipage, & dans ce petit nombre un ſeul Anglois, de la taille la plus moyenne, mais agile, actif, intelligent, & robuſte, eſt le Marin le plus utile que nous ayons.

J'aime à voir comme il ſe démène
Lorſqu'il grimpe ſur les aubans;
Ou quand, malgré l'effort des vents,
A califourchon ſur l'antène,
Il ſerre la voile, & les dents.

Notre nocher Suédois m'impatiente par ſa méthodique lenteur. Elle eſt le contraſte de l'impétueuſe vivacité de nos Provençaux.

Mais il faut peindre, avec gaité,
Ce prud-homme toujours botté,
D'une gravité ſans égale,
Nuit & jour portant pour bonnet
Une perruque courte & ſale,
Faite de la peau d'un barbet.

Quelle affreuſe nuit à l'entrée de l'Archipel! quelle tempête! C'en étoit fait de nous, ſi elle

eût duré un quart d'heure de plus. Hélas! nous allions nous briser sur des rochers que nous ne voyions pas, que nous croyions bien éloignés de nous. Le Pilote dérouté n'appercevoit pas la terre qui alloit nous dévorer. Le Capitaine prenoit l'Isle voisine pour la terre ferme. Nous étions entre la Morée & l'Isle de Cérigo, ou de Cythère, consacrée à Vénus (1), vis-à-vis du plus étroit passage. La lune a paru, nous a éclairés à travers les nuages, & Diane a sauvé ceux qui alloient périr dans l'empire de Vénus.

Nous comptions avec plaisir les Cyclades qui nous environnoient, lorsque l'orage est revenu, mais nous avons pu nous réfugier dans le port de Mélos.

J'ai trouvé ici un Grec du pays qui m'avoit servi à Constantinople. Il m'a offert sa maison,

---

(1) Sa plus belle statue faite par Praxitèle, étoit à Cnide, suivant cette délicieuse Epigramme de l'Anthologie Κύπρις εἶδε Κύπριν, &c.

Cypris passoit à Cnide, elle y trouva Cypris,
O Ciel! dit la Déesse, émue,
Quel objet se présente à mes regards surpris?
Aux yeux de trois mortels j'ai paru toute nue,
Adonis, Anchise, & Pâris;
Mais Praxitèle où m'a-t-il vue?

& s'eſt fait mon pourvoyeur. Il me fournit, en gibier & en poiſſon, pour un écu, de quoi donner à dîner à quinze perſonnes, en faiſant bonne chère. Ce bas prix des choſes vous annonce peu d'argent & beaucoup de misère à Mélos.

En traverſant la ville, qui eſt éloignée du Port, j'ai voulu voir l'Egliſe qui étoit fermée. Préciſément mon ancien Domeſtique en avoit la clef, non comme Sacriſtain, mais comme propriétaire, &, parce qu'il s'étoit brouillé avec les Prêtres, l'Egliſe étoit porte cloſe depuis deux mois. Il falloit faire ceſſer ce ſcandale, & j'ai raccommodé mon Grec avec ſon Curé. Les Capucins avoient ici une aſſez jolie Egliſe qu'ils ont abandonnée; il faut être auſſi pauvre qu'un Capucin, pour abandonner un pays où l'on vit à ſi bon marché, & où l'on peut, au-lieu de quêter, vivre de la chaſſe ou de la pêche.

Depuis Tournefort, la dépopulation a fait de grands progrès. Ce Voyageur comptoit à Mélos cinq mille habitans; à peine en reſte-t-il mille (1). Ce que j'ai vu n'eſt plus une Ville, mais le reſte d'une vieille Cité preſque déſerte, & aſſez bien

(1) M. le Comte de Choiſeul Gouffier n'en a trouvé que deux cents. *V. Pitt. de la Grèce.*

bâtie ; des femmes laides (1), mal vétues ; la plupart tendent la main, & ne peuvent exciter que la pitié. On trouve à Mélos des salines, des eaux minérales, des bains chauds, des mines de souffre, & d'alun, & un beau pays pour une Colonie qui jouiroit de la liberté que n'ont plus les Grecs, & auroit pour chef un bienfaiteur riche & puissant.

Le 30.

Nous avons trouvé quelques fragmens antiques, une tête de marbre très-belle. Si j'avois rencontré ou découvert le tombeau du fameux Mnesthée (2) qui mourut à Mélos à son retour du siége de Troye, je n'aurois pas été plus content.

Le 2 Février.

Nous avons profité hier d'un beau jour d'hiver, pour aller voir le Monastère de Sainte Marine. Les Grecs ont été nos guides, & après

---

(1) Une jeune Captive de l'Isle de Mélos, fut la Maîtresse d'Alcibiade, qui fit élever avec soin un enfant qu'il en eut. *Plutarq. Alc.*

(2) Il étoit le Chef & le Roi des Athéniens. Il étoit parti avec des Vaisseaux pour la guerre de Troye.

Hist. de Grèce de Stan. Tom. I. p. 209.

avoir vogué une heure, ils nous ont mis au rivage. En nous débarquant, nous avons été agréablement surpris de trouver des arbres fleuris, & de voir des prés émaillés. Nous étions au pied de la montagne de Sainte-Elie, qui est très-haute. Le Monastère est sur la colline opposée ; on n'y arrive que par des sentiers étroits, & difficiles. De cinquante Papas, ou Caloyers qui y sont rassemblés, nous n'en avons trouvé qu'un, les autres fidèles à leur première institution, travailloient aux champs comme nos Religieux de la Trappe,

Piquoient les bœufs du Monastère ;
Arrosoient l'oseille & les choux,
Un seul gardant le Sanctuaire,
A son tour prioit Dieu pour tous.

J'ai trouvé dans les jardins de beaux orangers, & des cédrats excellens. Nous n'avons pas langui pour dîner.

Car notre répas bientôt prêt,
Repas digne d'un hermitage,
Pour des gourmands n'étoit pas fait ;
Et nous n'avions pour tout potage
Que des olives, du fromage,
Du miel, des œufs frais, & du lait.
En Grèce le Papas austère,

Content de peu, vit durement,
Et ce n'eſt pas dans un couvent
Que va loger la bonne chère.

Les apprêts du repas ont été moins longs que la cérémonie préliminaire avant de ſe mettre à table. Ici figurez-vous, ſi vous le pouvez,

Un vieux Papas, long, maigre, & ſec,
Des Papas le Melchiſedec,
Qui pas plus barbu que les chevres,
Nous récitoit du bout des levres,
Un long *Benedicité* Grec.

Dans le réfectoire où nous mangions, on nous a fait obſerver un vieux tableau gothique, où Noé eſt très-indécemment repréſenté dans cet état d'ivreſſe qui ſurprit le Patriarche, & occaſionna la diſgrace d'un de ſes enfans. L'Egliſe n'a rien de remarquable; elle reſſemble aux premiers Temples conſtruits par les Grecs, loin des Villes, dans la ſolitude, & à côté d'un bois également conſacré par une Religion qui diviniſoit tous les objets qu'elle pouvoit faire entrer dans ceux de ſon culte (1).

(1) Le ſavant Auteur des Obſervations ſur les Temples anciens & modernes, qui en voulant mettre mon nom ſur un ouvrage plus durable que ces Monumens, Ouvrage que je

voudrois avoir fait, si j'étois en état de le faire comme lui, nous a peint, comme s'il étoit sur les lieux, ce qu'avoit vu Pausanias, & ce que nous voyons encore.

« A la suite, dit-il, du plus habile Voyageur de l'antiquité, » je parcours les campagnes de la Grèce, du Péloponnèse, des » Isles adjacentes. J'apperçois de petits édifices qu'on me dit » être des Temples...... Je les trouve quelquefois entourés » d'un bosquet, ou consacré par la superstition, ou unique» ment destiné à donner de l'ombre à ceux qu'elle amène aux » pieds de l'Idole. Une fontaine, un ruisseau que la nature y » a placés, & qu'on n'a pas manqué de diviniser, fournissent » au Pélerin altéré de quoi étancher sa soif. Au reste, les en» virons sont déserts, ou habités tout au plus par quelques » Hiérophantes chargés de faire l'Histoire du Monument, & » d'amuser par des fables le Voyageur curieux ».

Templ. Anc. & Mod. par M. L. M. p. 4.





DEUXIEME LETTRE.

A Mélos, le 3 Février 1748.

J'ÉCRIS, tandis que mon Compagnon dessine. Il est excité par un beau Soleil couchant, à la vue des Isles voisines, & du passage étroit & semé d'écueils entre Mélos (1), & l'Argentière. La mer Égée y bouillonne, l'onde écumante mugit en attendant sa proie, & les vents, précurseurs des naufrages. J'apperçois des débris épars, plus loin, un Corsaire ennemi qui va s'enrichir de la dépouille du plus foible, de nos biens flottans, du prix des travaux de nos malheureux Navigateurs qu'il pourra rencontrer.

Que celui qui dans son cabinet se croit inspiré, & fait des vers en traçant des images, est froid, en comparaison du génie d'Homère qui plane du haut de la Montagne où je suis assis, sur ces grands objets que la nature elle-même lui présente; Homère a su les peindre, non tels qu'on

(1) εν μήλω τῆ νήσω. Ptolem. Hephæst. L. IV. *Insularum omnium rotundissima.* Plin. L. IV. Strab. L. V.

les

les conçoit en se livrant à son imagination, mais tels qu'il les a vus, agité par les impressions qu'ils excitent.

Quel plaisir de comparer les Tableaux de Vernet, & les images du Chantre d'Achille, avec les objets qu'ils ont mis si fidèlement sous nos yeux !

Masses informes, rochers entassés, cavernes sombres, précipices affreux, écueils couverts d'écume, & trop souvent entourés de débris flottans & épars, nature sauvage ! cet aspect effrayant, qui glace le cœur, n'est-il pas capable d'endurcir celui du Solitaire qui assidument les contemple ? O hommes ! c'est toujours vous que je cherche, même en m'égarant, c'est avec vous que je veux m'entretenir, je ne puis m'arrêter que là où vous êtes ; le champ le plus agréable n'est pour moi qu'un triste désert, si je le trouve inhabité.

Mais, combien de fois n'ai-je pas dit, au milieu de la Capitale, & même dans ma chère Patrie, heureux qui peut s'en éloigner !

Ferreus est eheu ! quisquis in urbe manet. Tib.

O solitude, sois mon réfuge, & mon dernier azile ! si l'homme errant dans ton empire trouve

fur fes pas celui que les hommes ont abandonné, il lui offre un appui, affuré que l'infortuné n'en aura point d'autre.

C'eft dans les Villes les plus peuplées, les plus floriffantes, que les cœurs font endurcis par la néceffité, & l'habitude de voir des indigens & des malheureux.

Là, le Riche avare difpute à l'Artifan opprimé, & preffé par le befoin urgent, le prix modique d'un travail affidu.

Là, le Riche cruel, & fans pitié pour les malheureux qu'il a faits, paye un tribut journalier, pour jouir de l'illufion d'un fpectacle tragique, où malgré lui il fe fent attendri; femblable à ce Tyran, qui, fouillé d'affaffinats, pleuroit à la repréfentation d'une tragédie d'Euripide : mais il en fortit brufquement, honteux d'avoir donné des larmes aux malheurs d'Hécube, & de la veuve d'Hector (1).

Là, une curiofité barbare affemble une foule empreffée, & le fexe même le plus foible & le plus fenfible, autour de l'échaffaut où l'homme coupable expire dans les tourmens.

O folitude, c'eft dans ton fein que je puis

(1) La Troade, Alexandre de Phères, Hift. de Grèce, T. III, p. 109.

me livrer aux mouvemens de mon cœur, interroger & écouter ma raiſon! Si dans le ſilence de la nuit, ou le calme du jour, mes paſſions endormies ſe réveillent, je ne verrai plus, je ne craindrai plus de rencontrer les objets qui les irritent, ou les exemples funeſtes qui m'ont entraîné. L'homme rampe, & s'élève tour-à-tour : à la penſée dont il s'enorgueillit, ſuccède celle qui l'humilie. Le plus petit grain de ſable que le ſouffle des vents ſemble porter juſqu'aux cieux, retombe quand le calme revient, ſur ce vaſte amas de pouſſière où il va ſe perdre, & ſe confondre.

Si je vivois dans l'heureux temps où des Pêcheurs de cet Archipel, ayant pris dans leurs filets le trépied d'or conſacré à Neptune par la fameuſe Hélène, le portèrent au plus ſage des Grecs, qui le refuſa, en déſignant modeſtement le ſage qu'il croyoit encore plus digne de ce préſent que lui, ce Philoſophe, non ſolitaire, me diroit :

Jeune homme, tu n'es pas né pour être ſauvage, ni t'enfermer comme Diogène; mais ſois docile & vertueux.

Que l'homme vertueux vienne quelquefois ſe recueillir dans la ſolitude, mais qu'il vive avec ſes ſemblables. Malgré leurs vices, & leurs dé-

fauts, il fera encore plus doux avec les bons, il fera toujours bon avec les méchans. « On se » corrige quelquefois mieux, a dit Paschal (1), » par la vue du mal, que par l'exemple du bien, » car il est bon de s'accoutumer à profiter du » mal, puisqu'il est si ordinaire, au-lieu que » le bien est si rare.

Moi-même, si j'étois condamné à vivre avec ces Grecs auxquels je ne voudrois pas ressembler, laquelle de ces Isles voudrois-je habiter, si je devois y choisir, & fixer ma demeure? Si on en excepte Chio, Métélin, Tine, & Naxie, les autres si florissantes autrefois, lorsque Sparte & Athènes étoient rivales, n'offriroient aujourd'hui qu'un triste séjour, & un tableau plus triste encore de la décadence, & des vicissitudes qu'éprouvent les hommes livrés aux caprices de la fortune. On n'y voit plus que l'ignorance, la foiblesse, & la pauvreté des Grecs dégénérés. Dans la plupart de ces Isles un ou deux Primats sont dans l'aisance, tout le reste est pauvre & malheureux (2).

---

(1) Pensées de Pasch. Chap. 28, p. 207.

(2) Les anciens Législateurs des Grecs ont proscrit la mendicité qui n'étoit pas tolérée; ce ne sont aujourd'hui que les

Je suis tenté de pleurer comme Héraclite, en voyant un homme riche au milieu d'une foule d'indigens. Eh! qui peut considérer l'inégalité des conditions humaines, sans en être affligé? Heureuse la médiocrité qu'Horace exaltoit comme l'or le plus pur (1)! Image de la santé, ceux qui la conservent, ne savent en jouir, que lorsqu'ils ont le bonheur d'en connoître le prix.

Mais malheur à celui qui croit posséder les trésors qu'il amasse, si les Dieux, en les lui donnant, lui refusent le pouvoir d'en faire un digne usage, ou la volonté de soulager les malheureux; car le ciel.

Grecs qui mendient dans la Turquie, où les Turcs n'ont ni mendians ni Hôpitaux.

Voyez l'Histoire de la Pauvreté, par M. Morin, T. IV. des Mém. de l'Acad. des Inscript. p. 300.

Un peuple pauvre demande au ciel un Bienfaiteur. Le Prince éloquent & Philosophe, dont M. Bailly a fait l'éloge (Hist. de l'Astron T. II, p. 174.) a écrit. *Il popolo giammai non ebbe adulatori, io ne sono il defensore, e piacesse al cielo ch' aversi potuto esserne il benefattore.*

Il n'y eut jamais d'Adulateurs pour le peuple: il lui faut un défenseur, & je veux l'être: & plût au ciel que j'eusse pu en devenir le bienfaiteur.

M. le Prince Gonzague de Cartiglione. Réflex. Politi philos.

(1) *Auream quisquis mediocritatem, &c.*

Ne donne pas toujours à ceux qu'il a fait naître
Humains, & bienfaisans, l'heureux pouvoir de l'être.

Douce Bienfaisance, ta main seule peut réparer les torts de l'aveugle ou inconstante fortune. D'où vient que la Richesse n'est pas comme la Pitié ta plus fidèle compagne?

Des fortunes à ta présence
Disparoît l'inégalité,
Par toi les biens de l'opulence
Sont les biens de la pauvreté (1).

O! mon ami, l'inégalité des conditions nous afflige; le ciel ne nous a-t-il pas donné, pour nous consoler pendant la vie, le bien le plus doux, le plus flatteur? cette rare & précieuse Amitié qui rend égaux ceux qu'elle unit, & associe (2).

---

(1) M. l'Abbé Delisle, Ode sur la Bienfaisance.

La Fidélité, la Constance, la Bonne-foi, la Vieillesse même, & la Fièvre, avoient un Temple à Rome, mais il n'appartenoit qu'à Marc-Aurèle d'en élever un à la Bienfaisance, pour éterniser son propre souvenir.

Templ. Anc. & Mod. p. 21 & 22.

(2) Plaisir de tous les temps, vertu de tous les âges.

M. de Chamf.

Amicitia pares accipit aut facit. P. Syrus.

Ephestion étoit l'ami d'un grand Roi, Patrocle étoit l'ami d'Achille, Lélius étoit celui de Scipion; le vertueux Maréchal Du Muy étoit l'ami du Père de Louis XVI, comme Sully étoit celui d'Henri IV. La postérité ne peut parler d'Oreste, & de Thésée, sans nommer Pylade, & Pirithoüs.

Mais si l'Amitié & la Bienfaisance ne viennent pas au secours de celui qui est condamné à des privations sans nombre, & même à éprouver des besoins, qu'il se console en regardant l'avare, à qui tout manque, au milieu de tout ce qu'il a desiré de posséder (1).

(1) *Desunt inopiæ multa, avaritiæ omnia.* Id.

Je transcrirai ici un passage neuf que j'avois noté pour ne pas l'oublier, & que M. l'Abbé Arnauld a rendu public.

Gaz. Litt. 1764, p. 332.

« L'amitié est un contrat tacite entre deux personnes sensibles, & vertueuses; car un Moine, un Solitaire peut n'être pas méchant, & vivre sans connoître l'amitié; je dis vertueuses, car les méchants n'ont que des complices. Les voluptueux ont des compagnons de débauche, les intéressés ont des associés, les politiques assemblent des factieux, le commun des hommes oisifs a des liaisons, les hommes vertueux ont des amis. Cétégus étoit le complice de Catilina, & Mécène le courtisan d'Octave; mais Cicéron étoit l'ami d'Atticus.

» L'enthousiasme de l'amitié a été plus fort chez les Grecs

Réglons-nous, disoit Sénèque, sur la nature; on n'est pauvre que lorsqu'on se régle sur l'opinion. La nature desire peu, & l'opinion desire tout.

Le sage, dans la médiocrité, jouit comme moi, comme le voyageur qui s'arrête pour admirer la beauté du spectacle qu'il découvre, ou du pays qu'il parcourt, lorsque ce beau pays s'enfuit, s'éloigne à mesure qu'il avance, & se dérobe enfin à ses yeux (1).

Les malheurs surviennent, & qui peut s'en garantir? Ce sont les revers imprévus qui nous abattent, nous ne serions pas accablés, si nous n'étions pas surpris. Celui qui peut prévoir, & celui qui s'attend à tout, ne craignent rien. Je prépare l'homme, disoit un ancien Philosophe,

---

» & chez les Arabes, que chez nous. Les Contes que ces » peuples ont imaginés sont admirables. Nous n'en avons point » de pareils, nous sommes un peu secs en tout.

(1) *Terræque urbesque recedunt.* Virg.

L'homme qui ne possède rien sur la terre, regarde le ciel qui lui appartient. Je suis né pour mourir, mais mon ame est immortelle.

Pronaque cùm spectant animalia cætera terram,
Os homini sublime dedit, cœlumque tueri
Jussit, & erectos ad sydera tollere vultus. Ov. Metam.

aux maux de l'humanité, & quoi qu'il arrive, un malheur prévu a moins de force (1).

Il y a des orages que la témérité seule peut affronter. On est entraîné, si l'on résiste. Heureux encore, si l'on peut, lorsqu'on est surpris, s'étendre comme les Arabes sur la poussière, pour laisser passer le *semoun*, ce tourbillon violent, & dangereux, ce vent brûlant & meurtrier pour ceux qui le respirent, lorsqu'il souffle dans le désert (2).

Les Turcs sont, par rapport aux revers, & aux coups imprévus de la fortune, les hommes les plus résignés que j'ai connus. Un Turc fait plus, dans la prospérité il s'afflige, il n'est consolé, que lorsqu'une perte ou une privation subite surviennent, pour lui annoncer qu'il n'a pas de plus grand malheur à craindre, & qu'il a payé son tribut. Ainsi Philippe, Roi de Macédoine, vainqueur aux jeux Olympiques, vainqueur en Illyrie de ses ennemis, apprend en même temps, que la Reine Olympias est accouchée d'Alexandre. Etonné de tant de prof-

(1) *Omnia praecepi atque animo mecum ante peregi.*
Virg. Æneid. L. VI.

(2) En Juillet, & Août. Les Turcs l'appellent *Sum-yeli.*
Voyage d'Otter, Tom. I, p. 173.

périté, & craignant d'exciter l'envie des Dieux mêmes, il prie Némésis de se venger par quelque calamité de cet excès des faveurs de la fortune (1).

Mais dans l'accablement des maux, & de la douleur, que le sommeil, ce remède si doux que la nature nous donne journellement pour nous réparer, vienne au secours du malheureux qu'il peut soulager, & du malade qui l'invoque! La vie est si longue pour celui qui souffre, elle est si courte pour l'homme heureux (2).

Le sommeil se refuseroit-il à nos vœux? Les méchants jouissent de ses bienfaits. Oui, les méchants dorment profondément, disoit le Poète Persan, & Dieu le leur permet, afin que les bons soient tranquilles (3). O Dieu! s'écrioit-il, ayez pitié des méchants; car vous avez tout fait pour les bons en les faisant bons.

Mais tandis que je médite, le jour fuit, & me dit que celui qui le suivra, m'annoncera comme lui, que mon dernier jour s'approche.

---

(1) *Ferunt tot simul prosperarum rerum cumulo attonitum, & invidiam Deûm veritum, oravisse Nemesim ut hoc fortunæ obsequium modicâ aliquâ calamitate ulcisci contenta foret.*
Freinsh. L. I, Cap. II.

(2) *O vita; misero longa, felici brevis!* P. Syr.

(3) *Saadi.* Journ. Etrang.

L'Étoile du soir brille, & ces globes flottans,
Ces astres suspendus à la céleste voûte,
Se meuvent en silence, & tracent dans leur route
La marche, & les fastes du temps.
O temps! je tomberai sous ta faulx meurtrière,
La nuit m'annonce le repos,
L'air s'épaissit, les noirs pavots
Pesant déja sur ma paupière,
M'apportent l'oubli de mes maux,
De tout ce qui m'est cher, de la nature entière.
Bientôt je dormirai couché sur la poussière.
Pour moi de ces brillans flambeaux,
De cet astre qui luit sur ces pâles tombeaux,
Une nuit éternelle éteindra la lumière.
O songe de la vie! o sommeil du trépas!
Pour la dernière fois je mourrai dans tes bras.





TROISIEME LETTRE.

Le 5 Février.

Tantum ævi longinqua valet mutare vetustas (1).

ADIEU, Mélos, Isle autrefois si florissante; deux fois assiégée inutilement par les Athéniens conduits par Nicias, & ensuite par Tisias & Cléomène, aujourd'hui en proie aux Corsaires qui l'insultent impunément, aujourd'hui pauvre, & presque déserte, image de la vieillesse qu'accompagnent l'indigence & l'infirmité.

Tantum ævi, &c.

Nous avons vu au lever du soleil les Cyclades briller (2) autour de nous. Mais les beaux jours de l'hiver sont courts, & ne se suivent pas. La tempête est revenue, & lorsque nous nous croyions à la fin de nos peines,

Ayant sur la plaine salée
Déja lutté contre Malée,
Voisin du naufrage dernier (3),

(1) *Virg. Æneid. Lib. III, v. 415.*

(2) *Nitentes Cycladas.* Horat.

(3) Malherbe. Od.

nous avons eu le malheur d'échouer ſur la pointe de l'Iſle d'Andros.

Les Grecs diſoient anciennement, & ils diſent encore: Evitez, ſi vous le pouvez, trois maux qui ſont également à craindre, la mer, le feu, & les femmes. Mais, Reines, & compagnes des hommes, ne vous fâchez pas contre ceux qui en diſant cela ſe plaignoient peut-être de la guerre allumée par la Beauté qui *perdit Troye* (1), ni contre moi qui répéte ce vieux Proverbe (2). Les mêmes Grecs ont dit auſſi, & tout ce qui eſt ſoumis à votre empire, tous les échos de la terre ont répété : *Le plus doux de nos maux eſt celui que les femmes nous cauſent.*

J'ai vu à Conſtantinople l'horreur de l'incendie, celle de l'affreuſe tempête dans la mer

---

Maleaque ſequacibus undis. Virgil. Æneid. L. V, v. 193.

(1) La Fontaine.

(2) Θαλασσα, ϗ πῦρ, ϗ γῦνὴ, κακὰ τρία.

Ils ajoutoient,

Τερνὸν κακον πέφυκεν ανδράσιν γύνὴ.

Prædulce mulleres hominibus ſunt malum.

Com. Græcor. Sent. Henr. Steph. p. 205. 207.

Euripide dans Hypolite parloit des femmes encore plus mal que le proverbe. *Hiſt. du Célibat par M. Morin, Mém. de l'Ac. des Inſcrip. T. IV, p. 316.*

Égée, & du naufrage à Andros. Je n'y trouverai pas la belle Andrienne de Térence qui n'eſt plus à craindre. Ce n'eſt pas dans cette Iſle qu'on peut ſe plaindre, après avoir échappé aux Laïs & aux Phrynès modernes, d'avoir perdu ſa liberté. Vous ſavez que j'ai juré à la Beauté, & à la Vertu de leur être fidèle toute ma vie.

Mais peut-on être à Andros ſans ſe rappeler que le fameux Thémiſtocle, le héros d'Athènes, après Théſée, vint aſſiéger cette Iſle, en faiſant dire aux habitans qu'il arrivoit accompagné de deux puiſſantes divinités, la *Néceſſité*, & la *Perſuaſion*. Ils lui répondirent qu'ils en avoient deux autres non moins puiſſantes à lui oppoſer, la *Pauvreté*, & l'*Impuiſſance*. Malgré cet aveu modeſte, la défenſe fut ſi vigoureuſe que Thémiſtocle fut obligé de lever le Siège (1). Il échoua comme nous. Les Andriens, en pareil cas, ne répondroient pas mieux aujourd'hui, mais certainement ils ne pourroient pas auſſi bien faire.

L'orage qui venoit du Cap d'Or s'eſt diſſipé, nous ſommes tous revenus à bord, la frayeur

(1) Hiſt. de la Grèce de Stan. T. II, Ch. III, p. 75. Andros fut pris enſuite par Alcibiade.

Corda pavor pulsans (1) nous avoit fait débarquer, nous avons tous mis la main à l'œuvre, nous *nous aidions*, & Dieu *nous a aidés*, nous avons laissé des ancres à la mer, & remis à flot notre petit navire. Nous n'avons pas eu le tems de parcourir l'Isle qui nous offroit un pays plus agréable, & mieux cultivé que Mélos. Les montagnes y sont comme à Mélos couvertes d'arbousiers. Nous allions avec bon vent, & au gré de nos vœux, parce que depuis l'échouement, une pompe inquiétante alloit, & travailloit sans relâche à bord, malgré nous.

Après avoir salué, en passant, Lesbos & Chio, Erithrée, Clazomène, & Phocée notre mère, je suis venu chercher, avec empressement, ce Ruisseau si fameux par la naissance d'Homère, ce Melès qui avoit donné son nom au Chantre d'Achille (2). Ce foible Ruisseau arrose les jardins de Smirne, & auprès du Château on ne trouve aucun reste du beau Temple d'Apollon, que Tournefort (3) avoit en vain cherché.

(1) *Virg. Æneid. L. V, v. 138.*
(2) Méléfigène, Voyag. de Tourn. Tom. II, p. 250.
(3) Tom. II, p. 500.

Embarqués sur le vaisseau du brave Capitaine Camoin, armé en guerre, avec lequel j'ai vu les apprêts d'un combat la nuit, & j'avoue que ce spectacle n'est pas amusant; nous nous sommes arrêtés au Cap Sygée, appelé *Cap Janissari.* J'ai copié une Inscription qui est connue, & en écriture *bustrophoïde*, c'est-à-dire, qui va & revient comme le sillage de la charrue. Elle est sur un quarré long de marbre, orné aux côtés de figures en bas reliefs très-bien travaillées. J'ai lu, sur une pierre enchassée dans le mur d'une petite Eglise Grecque, le mot *Lykophronos*. Seroit-ce le nom de l'ancien Poète qui avoit chanté, & déploré les malheurs de Troye ?

Plus loin, en partant du Cap Barbier, on voit l'ancien Rhétée, éloigné d'environ six milles du promontoire Sygée; j'ai autrefois traversé tout le pays, voulant suivre deux de nos Matelots, expédiés pour porter nos sacs de Lettres pour Constantinople, aux Dardanelles, & je n'ai vu qu'un pays désert, & sans culture, pas un seul Village dans cette longue route pour des Voyageurs à pied.

Mais j'ai senti la joie de voir ce mont Ida couvert de pins, comme Homère le représente, de suivre les bords du Scamandre, & du Simoïs, de

de trouver dans un champ inculte, mais agréable de la Phrygie, un vieux javelot que j'aurois baisé avec respect, & que je conserverois avec soin, si j'avois pu imaginer tenir celui d'Hector, ou même celui de Priam, *telum imbelle sine ictu.* Enfin, *juvat ire, desertosque videre locos* (1). Et de pouvoir dire : *Hic sævus tendebat Achilles.*

Je croyois, en partant de Rhétée, en traversant le pays de Dardanus, revoir l'antique Troye dans tout ce qui m'annonçoit une Cité, & embrasser les portes Scées, semblable à Enée, arrivant chez Andromaque, & Hélenus, fils de Priam, à Buthrote, dans le port des Chaoniens :

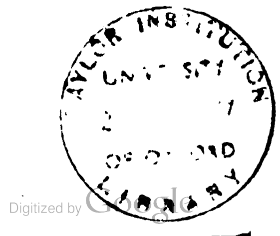
Procedo, & parvam Trojam, simulataque magnis
Pergama, & arentem Xanthi cognomine rivum
Agnosco, scææque amplector limina portæ (2).

C'est ici qu'il faut dire avec M. Bailly, ce Philosophe éloquent, digne de parler de Newton, & de le traduire en François, cet Historien du ciel, qui joint aux sciences qu'il possède, & à la plus profonde érudition, les graces du style, la beauté des images, & l'expression du sentiment; *C'est par* (3) *le souvenir qu'on jouit du*

(1) Virg.

(2) *Id. Æn. L. III, v.* 349.

(3) Lettres sur les Sciences, p. 170. On verra par les dates



passé : & *qu'il est doux de remonter par le souvenir contre le torrent de l'âge qui nous emporte* (1) !

J'ai revu enfin l'Hellespont, Lesbos & Abydos, & ce beau Canal qui sépare l'Asie de l'Europe. Heureux, heureux celui qui habiteroit paisiblement ce beau pays, qui y seroit comme le Vieillard de Virgile sur les bords du Galèse (2), qui le reverroit peuplé, cultivé, florissant, tel qu'il le fut jadis. Heureux même celui qui, sous la protection du Roi, peut y vivre comme ces Prêtres fortunés, qui, maîtres du Capitole,

. . . . foulent d'un pied tranquile
Le tombeau des Césars, & la cendre d'Emile (3).
. . . . . . *non hic Phrix incola manes*
Hectoreos calcare vetat (4) . . . .

Là un Phrygien ne vous dira plus comme à César : arrêtez : vous alliez fouler, sans le savoir, les manes d'Hector.

Je suis, &c.

---

que cet article est un de ceux que j'ai ajoutés en revoyant & retouchant mes Lettres.

(1) Voyez encore l'état actuel de la Troade de M. Wood, savant Voyageur Anglois, p. 270.

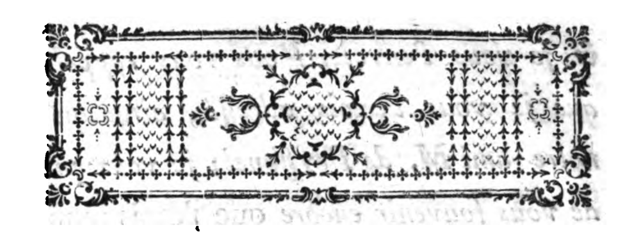
(2) Fleuve de la Calabre.

Regum æquabat opes animis. . . . . .
Primus vere rosam, atque autumno carpere poma.

Georg. L. IV, v. 125.

(3) Volt.

(4) *Luc. Ph.*



JOURNAL
D'UN VOYAGE
DE CONSTANTINOPLE
A SOPHIE.

Et hæc olim meminisse juvabit.
Virg. Æneid.

A M. BOURLAT DE MONTREDON.

A Marseille, ce 10 Septembre 1766.

J'ai retrouvé, mon cher & ancien Ami, le Journal que vous me demandez de mon voyage de Constantinople à Sophie,

& je vous l'envoie. Vous vous rappelez que je vous l'avois adressé, ainsi qu'à notre ami M. de Peyssonel; je vous prie de vous souvenir encore que j'étois jeune quand je le fis, *& que je serai toute ma vie, &c.*





JOURNAL.

A Messieurs B. D. M. & D. P.

LETTRE PREMIERE.

A Ponte-Picolo, le 28 Avril 1744.

Je ferai exact, mes chers Amis, autant qu'un Voyageur peut l'être. Je vous ai promis le Journal de notre route; je le commence aujourd'hui: notre première journée en vaut la peine. J'écris avant de me coucher; je ne dormirai vraisemblablement pas beaucoup: mon lit est si dur, les Puces Turques sont si mauvaises, mes voisins font tant de bruit; enfin je suis si réveillé, que voilà bien des raisons pour ne pas dormir.

Peu de temps après vous avoir quittés à *Joup*, nous sommes montés à cheval avec M. le Baron Zaï (1). Le jour étoit beau; mais j'ai été encore plus enchanté de la beauté de la cam-

(1) Gentilhomme Hongrois, qui avoit suivi en Turquie le Prince Ragotski.

pagne. Tous les arbres ſont verds, & les prairies émaillées de fleurs. Ce qu'on voit de Conſtantinople en s'éloignant, eſt ſi agréable, & offre un aſpect ſi riant, qu'on ne peut le quitter qu'avec regret.

Nous avons vu, à *Daout-Pacha*, toute la nation Hollandoiſe qui venoit à petits pas; nous avons dévancé cette foule. L'humeur taciturne m'avoit ſaiſi; je n'étois pas à mon aiſe en compagnie. Rigo me faiſoit des contes du bon vieux temps, très-ſatisfait de l'attention avec laquelle je paroiſſois l'écouter. Il m'a fait malheureuſement des queſtions, auxquelles j'ai répondu ſi mal, ſi peu conſéquemment, qu'il a vu que j'étois occupé d'autre choſe. Si ceci dure, je ſerai un mauvais compagnon de voyage. Je ſuis tout à Conſtantinople; gardez donc mon cœur, tout flétri qu'il eſt, & laiſſez-moi le reſte, je veux dire, la bonne humeur que j'ai perdue.

Nous ſommes arrivés ici à midi. On ne voit *Ponte-Picolo* que quand on y eſt; le village, qui eſt aſſez grand, eſt au pied d'un côteau, & tout-à-fait ſur le bord de la mer. Le Pont n'a rien de remarquable, il eſt même fort délabré; les Turcs l'appellent *Kuchiuk tchekmégé*, c'eſt-à-dire, le petit tiroir : on n'a pu me dire

pourquoi on lui a donné ce nom singulier.

On nous a conduit à un *Kam* sur le bord de la mer où on a logé M. l'Ambassadeur (1). Il étoit arrivé depuis deux heures avec son bateau. Il a esquivé le cérémonial & l'embarras des adieux; & tandis que la foule l'attendoit au Palais, il s'est échappé par la petite porte. Quand on se quitte pour long-temps, peut-être même pour toujours, & qu'une longue & douce habitude rend cette séparation difficile & dure à soutenir, les adieux sont accablans; il vaut mieux les éviter. J'aimerois bien pourtant ceux d'un Berger que vous connoissez:

Phyllida amo ante alias; nam me discedere flevit,
Et longum, formose, vale, vale, inquit Iola (2).

On aime souvent de pareils adieux, pour le plaisir de s'en vanter; mais tout le monde n'est pas le bel Iolas.

J'ai trouvé nombreuse assemblée dans le Kam, qu'on appele par honneur *le Palais de son*

---

(1) M. Calkoen, Ambassadeur de Hollande.

(2) A la seule Philis je veux être fidèle:
J'ai vu, quand je quittai ces lieux,
Ses pleurs couler de ses beaux yeux.
Adieu, bel Iolas, adieu, me disoit-elle;
Elle a redit vingt fois de si tendres adieux.

Excellence. C'eſt une vaſte & puante écurie étayée par de groſſes poutres, ouverte de tous côtés, & qui ne reſſemble pas mal à une place démantelée. Elle ſert pour les chevaux, & au milieu on fait la cuiſine; à côté de la porte, eſt une longue & vieille échelle, qui ſert d'eſcalier pour monter aux appartemens de M. l'Ambaſſadeur. M. Calkoen, malgré ſon chagrin, n'a pu s'empêcher de rire, en me voyant, de l'admiration avec laquelle je regardois ſon nouveau Palais, & il a eu la bonté de me prévenir que nous ſerions ſouvent plus mal logés. Ce n'eſt qu'au dîner que je ne me ſuis pas apperçu du changement : il y a eu deux grandes tables très-bien ſervies; & ſi cette chère peut durer, cela dédommage beaucoup. J'ai aſſez bien dîné pour un homme occupé de tant de regrets; & j'ai remarqué que, quoique toute la troupe des adieux & des voyageurs eût l'air triſte, on n'en tomboit pas moins vigoureuſement ſur les bons morceaux.

On m'avoit parlé d'une grotte fort curieuſe à voir, & j'avois grande envie d'y aller; mais il y a loin, & le temps preſſoit. Son Excellence, à qui je fis part de ma curioſité, me fit donner ſon grand bateau, des flambeaux, &

tout ce dont je pouvois avoir beſoin. Tous les curieux m'ont ſuivi; &, quoique tard, nous ſommes partis avec bonne proviſion de bière. Les eaux douces forment une baie aſſez large, qu'il faut traverſer; mais quel a été notre embarras, quand nous nous ſommes trouvés au bout! il a fallu pouſſer le bateau à travers des roſeaux; &, quoique nous euſſions pris un Pilote, nous n'en ſavions pas plus où aborder. Après avoir fait un pont le mieux que nous avons pu, nous ſommes deſcendus; mais nouvel embarras, nous enfoncions dans la boue: enfin, à force de barboter, nous avons trouvé la terre ferme, & nous marchions avec une ardeur qui nous promettoit des merveilles.

Après avoir paſſé le Phlégéton & le Cocyte, nous avons trouvé un vallon très-agréable: c'étoit l'Eliſée. On voit à l'entrée un petit village, & ce vallon m'a beaucoup plu. Des fleurs tant & plus: notre herboriſte a trouvé beaucoup de cette plante appelée *Satyrion*, dont la racine eſt fort ſingulière. Après avoir marché une bonne demi-heure, comme gens que la curioſité talonne, nous ſommes arrivés, bien eſſoufflés, au pied de la montagne, & nous avons grimpé juſqu'à l'ouverture de la grotte.

Nous y sommes entrés en tâtonnant ; mais en avançant, à la lueur de nos flambeaux, la grotte s'est élargie, & nous avons trouvé la forme d'un autel taillé dans le roc. Au-dessous est une autre grotte, que nous aurions voulu visiter, mais la nuit approchoit ; le Maître-d'hôtel crioit à pleine tête qu'il falloit partir ou coucher là. Un de nos bateliers Turcs m'assuroit que ce souterrain alloit jusques à Sainte Sophie. C'est véritablement une tradition du pays ; mais si le vallon est charmant, la grotte n'est bonne que pour les Bergers qui s'y retirent.

Cependant nous avons pensé payer cher notre curiosité. Après avoir regagné, avec beaucoup de peine, notre bateau, nous avons mis à la voile pour arriver plutôt. Il s'est élevé un vent affreux, & dans l'obscurité nous craignions d'aller nous briser contre le pont, parce qu'il faut passer sous les arches. La frayeur avoit saisi nos compagnons ; pour moi, enveloppé dans mon manteau, je ne disois mot, mais je n'étois pas plus à mon aise. Enfin nous sommes heureusement arrivés ; on nous attendoit avec un peu d'inquiétude. Me voici à présent couché dans un vilain trou, avec Mustapha, mon Janissaire, qui ronfle à mes côtés, sans dire *gare* ; je lui

envie bien ce ſommeil, & je l'attends avec autant d'impatience que le jour.

LETTRE II.

A Ponte-Grande, à neuf heures du ſoir, le 29 Avril.

ME voilà en train d'écrire; je viens de faire une expédition, & je continue. Dieu veuille que le Journaliſte ne ſe laſſe point. J'ai fait aujourd'hui tout le chemin à cheval; il n'eſt pas long, à dire vrai, mais un carroſſe tente bien un Voyageur comme moi. Beau jour, belle campagne. Nous avons déjeûné à mi-chemin, dans un petit bois qu'on trouve à gauche: il y avoit anciennement un Serrail du Grand-Seigneur; mais ce Serrail, que le temps a fait tomber en ruine & abandonner, eſt devenu la retraite des voleurs, qui y attendent les paſſans. M. *Carajac*, notre premier Drogman, nous a raconté preſque tous les aſſaſſinats qui s'y ſont faits. Pour moi, j'ai parcouru ce bois, dont j'ai été très-content: j'y ai trouvé de ces grands arbres touffus,

Qui umbram hoſpitalem conſociare amant.

Après le déjeûner, je me ſuis écarté; j'ai dé-

couvert un tapis de gazon au bord d'un ruisseau, endroit solitaire & charmant; j'ai eu le temps d'y lire & d'y rêver : jugez, mes chers Amis, avec quel plaisir, avec combien de regrets !

Nous n'avons fait que trois lieues pour arriver ici. La vue de *Ponte-Grande*, de deux villages, dont l'un est à chaque bout de ce grand Pont, du bassin des eaux douces, de la mer & des côteaux voisins; tout ce spectacle est délicieux.

Ce sont plusieurs petits ponts, joints les uns aux autres, & assez bien construits, qui font ce long & grand Pont, qu'on appele *Buyuk chekmégé*, ou le grand tiroir. Il y a dans ce village, un Kam Royal, couvert de plomb & fort vaste : on y donne à manger *gratis* aux voyageurs; les ragoûts ne sont pas fort appétissans, mais la faim les assaisonne. C'est un bâtiment fort grand, fait comme une véritable écurie, autour duquel règne une banquette assez haute, sur laquelle on étend des nattes pour se coucher; les chevaux sont placés aux pieds des voyageurs. Je me figure déja que je ne serai pas fort à mon aise dans un pareil logement à mon retour; mais il faut se faire à tout.

Je commence à me reconnoître avec nos compagnons de voyage; ils ſont tous très-honnêtes, & on me careſſe comme l'enfant gâté de la troupe. Notre Excellent Ambaſſadeur s'eſt déridé aujourd'hui. Nous avons bu à table aux ſantés intéreſſantes de *Péra*, un peu triſtement à la vérité; mais je crois qu'à force de boire, nous parviendrons à rire à la fin. Après les profuſions de vin, il y a eu des effuſions de cœur; tout cela me regardoit auſſi: on n'eſt jamais ſi à ſon aiſe, que quand on n'eſt pas obligé de ſe contraindre.

Nous avons dit, répété, commenté & médité ces vers de Zaïre:

Je voudrois des Chrétiens voir l'heureuſe Contrée;
Quitter ce lieu funeſte à mon ame égarée;
Mais mon cœur auſſi-tôt prêt à me démentir,
Fait en ſecret des vœux pour n'en jamais ſortir.

L'application n'eſt-elle pas bien juſte? M. Calkoen, qui, par trente ans de réſidence, avoit acquis droit de Bourgeoiſie à Conſtantinople, le regrette, à ce que je crois, plus qu'il n'a regretté ſa patrie. Si vous recevez tous les ſoupirs que nous vous envoyons, vous devez nous regretter auſſi & nous plaindre à chaque inſtant.

Voilà des pages d'écriture, j'ai l'ardeur des commençans; car c'est, ce me semble, un peu trop écrire pour quelqu'un qui a besoin de dormir, & à qui le genou sert de pupitre. Pour le coup, ma foi, le Journaliste *soupire, étend les bras, ferme l'œil, & s'endort.*

LETTRE III.

A Ponte-Grande, le 30, Jeudi matin.

IL pleuvoit à verse hier au soir, mais le jour est beau, & je suis content. Je trouve bien incommode de se lever à quatre heures pour ne partir qu'à sept : comment faire? En attendant, j'établis mon cabinet dans mon carrosse, & j'acheve ici ma journée d'hier. Je n'ai presque point fermé l'œil. On m'avoit logé avec le Baron Zaï, dans la meilleure maison du village, & dans la même chambre. Le Baron est un furieux dormeur. Son grand nez, toujours chargé à mitrailles, fait un bruit épouvantable; on ne peut pas tenir à côté de lui.

Je me suis amusé à causer en Grec avec notre Hôtesse, qui est fort jolie. C'est une Dame du lieu; & voici son histoire. Un vieux Grec, fort

riche, l'avoit épouſée par belle paſſion, & le bon vieillard, au bout de trois mois, a terminé ſa courſe dans le lit nuptial; mais pour la conſoler de ſa perte, il lui a laiſſé tout ſon bien. Elle s'en feroit ſûrement conſolée à moins, puiſque le deuil fini, la riche veuve a donné ſa ſurvivance à un jeune & joli garçon qu'elle a tiré de la charrue. On ne fait pas mieux dans notre pays.

LETTRE IV.

A Sélivrée. le 30 Avril, Jeudi au ſoir.

NOTRE route aujourd'hui n'a pas été déſagréable. Je ne ſais ſi c'eſt que j'obſerve mal, mais je n'ai rien vu de remarquable. Au reſte, mettez-vous à ma place, j'étois un peu fatigué d'hier, & je me ſuis mis à côté de ſon Excellence dans le carroſſe, que j'ai trouvé très-commode : on y eſt du moins mieux que ſur la ſelle. Nous y avons beaucoup cauſé, beaucoup diſputé ſur la Morale, ſur les Anciens, ſur les Modernes, &c. Je voudrois pouvoir vous redire tout ce que j'ai entendu; cet Ambaſſadeur m'apprend une foule de belles choſes. C'eſt un ré-

pertoire d'érudition, & sa Philosophie est admirable. Je crois déja qu'elle me menera loin, & au-delà d'Andrinople; ajoûtez y une légère impulsion de curiosité, & je passe le mont *Hæmus*.

Nous avons déjeûné auprès d'une belle fontaine, & à un village situé sur le bord de la mer, qu'on nomme *Combourgas*. Je l'ai visité; j'y ai vu les ruines d'une vieille Eglise Grecque, & des femmes tant & plus; elles sortoient de tous côtés, par pelotons, pour nous voir. La faim fait, dit-on, sortir le loup hors du bois; la curiosité fait sortir les femmes. Celles-ci ne sont pas jolies; mais elles nous ont donné des fleurs & du *Caïmac:* ce sont les présens de la saison.

Nous avons suivi le bord de la mer, toujours sur le sable, jusqu'à Pivados. C'est un autre village un peu escarpé, où l'on construit beaucoup de bateaux & de saïques. Là nous avons dit adieu à Neptune, & nous sommes arrivés ici avec la pluie.

Sélivrée, appelée autrefois *Selimbria*, est une petite ville fort peuplée, bâtie sur le bord de la mer, & sur une hauteur où il y avoit autrefois une citadelle, dont il reste peu de chose. J'y ai vu l'Eglise Grecque, qui est ancienne &

assez

assez bien bâtie. Il y a quelques belles maisons ; cependant nous sommes fort mal logés dans des Kams qui par-tout ailleurs seroient inhabitables.

Voici une aventure de ce matin, qui vous divertira plus que moi. J'ai voulu, par fantaisie, me servir d'un Barbier Turc ; je me suis fait conduire par mon Janissaire à une boutique. On m'a bien regardé de la tête aux pieds, après quoi le maître m'a fait asseoir sur une pierre. Après avoir été lavé & frotté pendant un quart-d'heure, j'ai senti, non le rasoir, mais un couteau qui m'écorchoit. Ce maudit Turc me tordoit le cou ; il mettoit ma tête sur son genou, & il n'y avoit pas à reculer. Au reste, j'ai eu beau dire, jamais le Barbier, bon Musulman, n'a voulu, par scrupule, me raser la moustache.

LETTRE V.

Vendredi, premier de Mai.

Le chemin a été court, & pourtant ennuyeux. J'avois grande envie de quitter Sélivrée ; j'y étois fort mal couché dans un vilain trou, où les

rats, pendant la nuit, mangeoient ma chandelle. Ils ont heureusement respecté mon Horace, qui étoit à côté de moi. Je commence, quoique mal à mon aise, à bien dormir.

Les plaines ont commencé : elles sont à perte de vue, & j'en suis déjà fort ennuyé. Nous voici à *Kéniclé* : c'est un très-méchant village, & notre *Konak* ne vaut pas mieux que celui de Sélivrée. On appelle *Konak* l'endroit où l'on doit coucher. Chacun, en arrivant, s'empresse de demander si le Konak est bon; & quand il est mauvais, on s'en prend au Chiaoux & à l'Aga. J'ai fait aujourd'hui connoissance avec notre Visir Aga, chargé de la conduite de M. l'Ambassadeur. Il paroît assez délié, & n'est pas novice : ces sortes de commissions sont fort bonnes. Ces Agas font bien valoir les ordres du Sultan; ils mettent tout à contribution, & gagnent beaucoup. Les villes & villages par où nous passons, sont obligés de fournir le logement & toutes les provisions nécessaires. L'Aga, qui nous dévance, se saisit des maisons qu'il trouve à son gré, & déloge le maître. Ceux qui ne veulent pas quitter leur maison, composent avec lui pour une certaine somme; & c'est ce qui fait que nous sommes souvent mal

logés, au profit du Visir Aga. Adieu, je vais dîner, & demain, à *Tchiorlou*; vous saurez le reste.

LETTRE VI.

A Tchiorlou, Samedi matin, 2 Mai.

Si les jours étoient beaux, on pourroit se consoler des mauvaises nuits; ou si l'on passoit une bonne nuit, un mauvais jour seroit plus supportable. Devinez où j'ai couché hier au soir; je vous le donne en dix. Dans un Kiosk? Non. Dans le Kam? Non. Dans une écurie? Dix fois non. Dans un misérable grenier, sur un grand tas de foin. On m'avoit donné une chambre ayant vingt fenêtres toutes ouvertes. Le vent étoit fort & très-froid. J'ai cherché un autre gîte, & je n'ai pu trouver que ce mauvais grenier tout à jour, où après avoir beaucoup travaillé, avec mon compagnon, à boucher un grand trou avec la porte qui étoit par terre, nous nous sommes mis à l'abri tant bien que mal. Notre pauvre Révérend, qui cherchoit aussi où coucher, est venu, sans lumière, dans notre grenier, & il est tombé dans une trappe qui étoit

à l'entrée. Nous l'en avons tiré avec beaucoup de peine, non sans rire de l'attitude tout-à-fait plaisante dans laquelle nous l'avons trouvé.

J'ai quitté, avec grand plaisir, cet affreux village. J'y ai pourtant fumé avec les Turcs, pour hurler, comme on dit, avec les loups. J'étois un peu accablé : mais après m'être promené pour me dissiper, je me suis assis à l'entrée du Kam ; on m'a donné une natte, & me voilà au milieu de nos Janissaires. Ils m'ont invité à fumer avec eux. Je crois qu'en effet la pipe amuse, & fait penser : on laisse aller mélancoliquement ses réflexions avec cette fumée que je n'ai pas le don de savourer aussi-bien que ces gens-ci.

Ah ! mon cher, ma joie est extrême ;
On m'apporte maints gros paquets.
J'ouvre d'abord le tien : oui, c'est toi ; c'est toi-même.
Tes détails sont trop courts ; mais, quels charmans portraits !
Ils me rendent présens tous les objets que j'aime.

Il faut te le redire en prose : j'ai lu & relu la Lettre de l'un & le joli Compliment de l'autre. Que l'exemple du Journaliste vous engage à continuer ; je continue aussi. Ne parlons plus de pipes. Nous voici à Thiorlou : nous sommes

arrivés avec la pluie, & en vérité il fait bien froid; aussi avons-nous des cheminées & grand feu. Pour le coup nous sommes dans une grande & belle maison, dans un *Palazzo*. Le maître est un Renégat Italien, qui gagne beaucoup à acheter & à vendre des moutons. Il a un certain air apostat qui ne me plaît point du tout. Je voudrois à présent qu'on vînt me voir; j'ai une chambre qui a trente-deux fenêtres, un grand & magnifique sopha, de belles nattes, &, qui plus est, de jolies petites esclaves, qui se montrent & fuient, comme Galatée, de la meilleure grace du monde. Je n'ai plus envie de déloger. J'étois hier sur le fumier de Job; je suis aujourd'hui sur le sopha de la Volupté. Ainsi va le monde, & vont les voyageurs. Avec cette moralité, je vous laisse.

LETTRE VII.

A Caresteran, Dimanche au soir, 3 Mai.

NOUS avons pris congé de Tchiorlou; c'est un gros bourg presque tout peuplé de Janissaires. Nous en sommes partis ce matin avec la pluie, & j'avois froid dans le carrosse. J'aime bien

son Excellence Hollandoise ; sa morale est charmante. Nous avons beaucoup raisonné sur le Gouvernement Turc, sur le Monarchique & le Républicain. Il m'a parlé des devoirs d'un Ambassadeur, & Vicquefort ou Pecquet n'a rien dit de mieux. On sera content à Paris de cet Ambassadeur; il voudroit bien m'y mener, & j'irois avec lui au bout du monde.

Nous avons déjeûné à mi-chemin, près d'un pont, & avec un vent toujours froid. On ne trouve pas un arbre dans tout ce pays. On m'avoit menacé d'une éternité de plaines, & nous y voici : tout ennuie, dès qu'on n'en voit pas la fin.

Le vilain endroit que *Caresteran*, & l'affreux village! Nous avons pourtant, dans notre cabane, fait une partie de quadrille ; & j'ai trouvé ce matin un arbre, sous lequel je me suis entretenu quelques momens avec Horace. Que je l'aime d'avoir dit :

Pone me pigris ubi nulla campis
Arbor æstivâ recreatur aurâ ;
Dulce ridentem Lalagen amabo,
Dulce loquentem (1) !

---

(1) Mettez-moi dans ces tristes plaines,
Séjour des brouillards, des frimats,
Séjour où l'on ne connoît pas

Je vous charge du commentaire de cette strophe : adieu. Mon domestique prend la liberté de me représenter qu'on n'écrit pas tant en voyage, & qu'il veut se coucher. Bon soir.

LETTRE VIII.

A Bourgas, Lundi au soir, 5 Mai.

NOUS voici à Bourgas, où nous avons fait une entrée en forme, tous à cheval, l'*Elchy* (1) à la tête, & nous, marchant deux à deux. Enfin nous avons vu des bleds, & une charrue traînée par douze boeufs. La terre, aux approches de ce bourg, a perdu cette insipide nudité dont nous étions déja bien las : voici des côteaux, des vignes, des prés. L'aspect de ce bourg est très-agréable : j'y ai déja parcouru

Des Zéphirs les douces haleines ;
Ou bien dans ces déserts affreux
Que Phébus brûle de ses feux,
Mon cœur sera toujours le même.
Par-tout un souvenir flatteur
Des plus charmans propos, d'un sourire enchanteur,
M'offrira Lalagé que j'aime.

(1) L'Ambassadeur, mot Turc.

une belle Mosquée fort bien bâtie, avec beaucoup de colonnes de marbre, un bain, & un Kam assez beau. Un bon vieux Turc, chez lequel est notre Konak, nous a fait un très-bon accueil. Il a reconnu son Excellence, qu'il héberge pour la troisième fois. La première fois, les gens de M. l'Ambassadeur mirent le feu à sa maison; ce que le bon homme voyoit tranquilement, en priant seulement M. l'Ambassadeur de songer à ses équipages. Ce bon Musulman m'a embrassé, parce que j'ai lu, sur une muraille de sa maison, une Sentence de l'Alcoran, que les Turcs répètent souvent. Il a été si content de moi, qu'il a prié de tout son cœur Mahomet de me convertir.

Enfin notre Baron va nous quitter, & en sa faveur, nous passons ici toute la journée de demain. M. Carajat lui persuada hier de prendre une pilulle d'Opium, dont il fut étourdi. Ce Médecin y est tellement accoutumé, qu'il en prend une pilulle chaque jour par plaisir; il en fait un éloge admirable. « L'Opium, dit-il, est le » véritable or potable. C'est un remède excel» lent pour les maux de l'esprit, qu'il dissipe » tous. Il guérit de l'amour, en nous donnant » du dégoût pour les objets qui l'inspirent; il

» nous jette dans une douce rêverie; ses va-
» peurs se dissipent peu-à-peu, & à cette lan-
» gueur succède une gaieté qui nous met dans
» la situation du monde la plus agréable. On rit,
» on chante, on est rransporté, on se sent tout
» autre, on babille, on a de l'esprit, des sail-
» lies; enfin en doublant la dose, le délire vient,
» & l'on extravague ». Voilà l'Opium. M. Carajan
éprouve tout cela; effectivement je l'observe,
& je trouve qu'il dit vrai. C'est un homme sin-
gulier & charmant, d'une humeur douce, ordi-
nairement sérieux, mais enjoué quand il veut
l'être, ou quand l'Opium travaille: il a beau-
coup voyagé, il est savant, & bon Médecin.
Sa femme & lui firent un jour un vœu de chas-
teté pour sept ans, & ils l'observèrent; autre
effet de l'Opium. Il me conseille d'en prendre,
quand je voudrai faire des vers. Je suis presque
tenté de l'essayer, pour voir si les *Vers à l'O-
pium* valent mieux que les autres. Ce que je
trouve d'admirable en lui, c'est qu'il observe
tout, & qu'il raisonne assez pertinemment sur tout.
Il est un peu minutieux pour les détails. Il a
son fils avec lui, & il l'envoie en Hollande,
avec M. l'Ambassadeur. C'est un jeune homme
qui n'a encore rien vu, qui sort des mains des

esclaves, un véritable enfant gâté, & aussi neuf qu'on peut l'être.

LETTRE IX.

A Bourgas, Mardi matin, 6 Mai.

Qu'on dort bien dans une armoire, après avoir couché sur la paille & sur la terre! J'avois fait mettre mon matelas dans un de ces grands *doulaps* que vous connoissez; j'y ai dormi cette nuit comme une marmotte. Jusqu'à présent je suis presque le plus fort de nos compagnons de voyage: notre Excellence est malade d'une indigestion; M. Scaki a la colique; notre Révérend a la gravelle; notre Visir Aga est attaqué, de la tête aux pieds, du mal Turc, Napolitain, François, Américain, &c. appelez-le comme vous voudrez.

Il fait froid & le mois de Mai n'est pas reconnoissable. Nous faisons la carte de notre route. Nous avons boussole, compas, demi-cercle, tout l'appareil Mathématique; & pour délassement, dans le carrosse, Télémaque & la Bruyère. Voilà comme nous voyageons; chacun met quelque chose du sien. Pour moi, je m'en tiens à mon Journal.

Nous trouvons par-tout des Cicognes, & j'aime à les voir. Les Turcs ont une eſpèce de dévotion pour ces oiſeaux, parce qu'ils ſont, dit-on, bienfaiſans : malheur à celui qui en tueroit une. Son Excellence les appele *des animaux républicains.*

LETTRE X.

A Baba, Mercredi, 7 Mai.

VOICI enfin un des plus beaux jours qu'on puiſſe voir. Nous avons dit adieu à notre Baron, & nous voilà bien attriſtés par ſon abſence. Il ne falloit pas moins que la vue de *Baba* pour nous égayer : elle eſt charmante, &, pour le coup, les plaines ont ceſſé. Nous avons déjeûné dans le vallon de Tempé. La Moſquée du lieu eſt aſſez jolie; elle a une belle fontaine, & la vue en eſt agréable. Elle eſt ſituée préciſément au milieu du bourg, dont toutes les maiſons ont des jardins. On entre par un pont aſſez bien bâti; à côté, à main droite, on voit une vieille Chapelle de Chrétiens, où eſt enterré un Saint Turc. J'y ai fait, en arrivant, une ſtation. Ce bon Saint, qui donne ſon

nom à l'endroit, eſt fameux; on vient de fort loin pour lui brûler des chandelles & lui faire des offrandes. Il ne ſe donne pourtant pas la peine de faire des miracles, car le Derviche qui le garde m'a avoué très-naturellement qu'il n'en avoit vu aucun. Ce bon Derviche m'a frappé; c'eſt un beau vieillard habillé de blanc, avec une barbe reſpectable, qui eſt fort poli. On nous a montré, pour toutes reliques, la lance, le carquois, les flèches & le *tamboura* (1) du Saint, dépôt qu'on garde très-ſoigneuſement. Voilà tout ce qu'il y a de plus curieux.

Nous avons rencontré aujourd'hui un Seigneur de Boſnie, qui voyageoit avec une grande ſuite; c'étoit bien la troupe la plus leſte qu'il ſoit poſſible de voir.

Je vais dîner; demain nous *journaliſerons* encore à Hapſa, & puis nous verrons la terre promiſe d'Andrinople. *Ichalla.*

---

(1) Instrument de muſique à cordes.



LETTRE XI.

A Hapsa, Jeudi, 8 Mai.

Je n'ai pas eu moins de plaisir à découvrir Hapsa que Baba; la situation est la même. Au milieu du bourg, est une jolie Mosquée : il y a de plus un Kam magnifique & fort vaste, avec une grande & belle cour. Nous sommes assez bien logés chez le *Moutevely*, qui est un bon homme, & qui m'a déja régalé d'un excellent *iougourt* (1). J'ai trouvé encore ici un ruisseau, & sur le bord de ce ruisseau, les filles du pays qui lavoient leur linge, non pas, comme les autres, avec les mains; mais, ce qui est plus rare & plus joli, avec les pieds, en cadence, en dansant & en chantant des chansons Grecques, qui se répètent en chœur. Ainsi toujours lavant qui dansoit, la lessive alloit son train. M. Carajat, qui étoit avec moi, m'a dit qu'il a vu souvent de ces Lavandieres en allant en Valachie.

(1) Lait aigré & caillé.

LETTRE XII.

A Andrinople, Vendredi, 9 Mai.

Nous y voici donc; & quoique M. l'Ambassadeur soit pressé de continuer sa route, nous resterons ici plus d'un jour. Il y a tant de choses à voir! & si le détail satisfait autant que l'ensemble, tout mérite d'être vu. Nous sommes partis ce matin fort gaiement; je n'aurois pas cessé de galoper, si on avoit voulu me suivre. Après avoir fait trois lieues, nous avons trouvé un ruisseau & un tapis de verdure; la table mise, & le vin au frais, nous avons déjeûné fort vîte; ensuite j'ai couru jusqu'à ce qu'on m'ait montré Andrinople, qu'on voit de fort loin. Comme je devançois tous les autres, j'ai apperçu le premier une grosse troupe qui nous attendoit à *Solachesmé*: c'est un Kiosk avec une fontaine à une demi-lieue de la ville. Tous les protégés de Hollande étoient là; le Consul d'Angleterre étoit à la tête de sa Nation, représentée par son fils; il n'y avoit qu'un seul François venu pour me recevoir & pour m'offrir la maison de M. *Roux*. Notre Visir Aga avoit un gros cortège. Après

un peu de repos, nous nous sommes mis en marche. J'étois à côté de notre Aga, qui me faisoit remarquer toutes les beautés du pays, sur-tout les Minarets de la fameuse Mosquée. Quoiqu'il y en ait quatre, on n'en voit jamais que deux. J'étois enchanté des dehors, sur-tout des jardins & de la campagne, qui est extrêmement agréable. Nous avons fait, je crois, le tour de la ville, & nous sommes enfin arrivés fort tard à un grand Palais qui nous est destiné. C'est le même où logent tous les Ambassadeurs, & où logea M. de Villeneuve. Ce grand édifice est fort délabré, mais la situation en est admirable. Il y a des Kiosks tant & plus; on découvre toute la campagne, & les trois rivières nommées *la Tounja*, *l'Arda* & *la Maritza*; le vieux Serrail est bâti sur le confluent. Nous voyons tout cela de nos appartemens, & nous avons même un vaste & beau jardin. On m'a donné aussi une belle & grande chambre; mais j'ai préféré d'être chez M. Roux, qui est le meilleur hôte du monde, & fort amusant par ses naïvetés.

LETTRE XIII.

Samedi au soir, 10 Mai.

POUR le coup je suis bien fatigué de mes courses. Nous avons été voir la belle Mosquée du Sultan Sélim : c'est, sans contredit, ce qu'on peut voir de plus beau dans ce genre. J'en ai été très-content ; & quoi qu'on m'eût dit, je ne me figurois rien d'approchant, ni de si bon goût. Je n'ai pas aujourd'hui le temps d'entrer dans aucun détail ; ce sera peut-être à mon retour. Je suis monté dans la première galerie d'un Minaret, & je ne voudrois pas y remonter par cet escalier tournant ; les degrés sont fort hauts, & j'en ai compté 150 : aussi mes genoux & mes jambes s'en ressentent un peu. Cependant la vue en vaut la peine ; elle est admirable, & je ne voulois plus descendre. On voit toute la ville, quantité de villages répandus autour, la plus belle campagne, avec les trois rivières qui serpentent, & la vue s'étend fort loin. J'ai vu aussi le *Bazar* (1) : c'est un grand bâtiment fort long, bien bâti & bien percé. Me voilà décidé

(1) Marché.

pour

pour Andrinople. Cette ville a l'air d'une capitale; les rues ſont larges; point de montées ni de deſcentes comme à Conſtantinople. Andrinople eſt une ville ancienne. « Oreſte, qui étoit con» temporain d'Abraham, la fonda du temps de » la guerre des Titans, après Jéſus-Chriſt ». Voilà ce que m'en a dit M. Roux; admirez cette érudition. Je vous en rapporterai bien d'autres traits auſſi curieux & de cette force. Je ne vous dis pas encore tout ce que j'ai fait aujourd'hui; le ſommeil m'accable. A demain.

LETTRE XIV.

Dimanche, 11 Mai.

NOUS devions partir aujourd'hui; mais toutes les puiſſances du pays s'y ſont oppoſées. Elles veulent jouir plus long-temps de ſon Excellence, qui ne les voit point; elles y trouvent leur compte. C'eſt un compliment Turc auquel il faut pourtant ſe rendre, en le prenant pour ce qu'il vaut. J'ai été à l'Egliſe; j'y ai vu le prie-Dieu de M. le Conſul de France, qui vend actuellement ſes marchandiſes à la Foire de *Sélimna*. Mettez bien enſemble & décemment,

si vous pouvez, le prie-Dieu, la Foire, la Marchandise & le Consulat.

LETTRE XV.

Lundi au soir, 12 Mai.

NOUS ne pouvons plus quitter Andrinople. Si j'étois seul, je ne l'attribuerois pas aux enchantemens de quelque vieille Thracienne (1), mais aux charmes de ma jeune Hotesse, qui est aimable & fort naïve. Je me trouve un ignorant auprès d'elle; car elle m'apprend le jeu du *Mangala* (2), que je ne sais pas encore. M. Roux est toujours inimitable : c'est le meilleur cœur du monde; il vaut la peine d'être connu. Nous étions prêts ce matin, & tout le bagage étoit parti. On m'a fait voir l'aurore pour me faire monter à cheval; mais les chevaux nous ont manqué. M. l'Ambassadeur a beau se fâcher, il ne partira que demain. J'ai vu aujourd'hui les jardins d'Andrinople, c'est le pays des roses: j'ai cru voir d'un coup-d'œil toutes celles du

(1) Ou *Thessalienne.*

(2) Il se joue avec des coquillages.

Printems. Hier toute la nation Françoiſe, qui n'eſt pas nombreuſe, dîna chez M. l'Ambaſſadeur. Les Demoiſelles de M. Roux étoient de la partie; & dans un pays tel que celui-ci, c'étoit du fruit nouveau pour nous. Nous avions encore M. Amirat, Conſul Anglois, qui me paroît de fort bonne ſociété. Je ne vous parle pas des Moines: il n'y en a que deux ici, qui en valent quatre, & je ſuis très-content de n'en avoir vu qu'un. Je vous laiſſe auſſi, pour dormir.

LETTRE XVI.

A Muſtapha Pacha Keupri, Mardi au ſoir, 13 Mai.

NOUS ſommes partis ce matin tout de bon d'Andrinople. Comme je m'étois accoutumé à ces délais de chaque jour, j'ai été pareſſeux de me lever; & puis le déjeûner, l'adieu & les embraſſades de mon Hôte ne finiſſoient plus. Auſſi j'ai bien trotté par la ville, pour courir après nos gens, que j'ai rattrapés dans la plaine. J'avois pour guide le fils de M. Roux, que M. l'Ambaſſadeur m'a permis d'emmener avec moi, pour me ſervir de compagnon au retour. Je n'en ſerai pas fâché, car je ſerai bien ſeul

en revenant : & quel ennui de revenir ſur ſes pas !

Nous avons fait aujourd'hui ſix lieues dans la plaine, ayant la rivière à gauche. A mi-chemin on s'eſt arrêté ſur les ruines d'un village que les Turcs ont détruit. C'eſt leur coutume quand ils vont à la guerre : ils font le dégât dans leur propre pays. La vue de ces ruines m'a tellement touché, que j'en ai crayonné ſur les lieux une légère eſquiſſe.

Après notre déjeûner, j'ai repris ma place dans le caroſſe de M. l'Ambaſſadeur. Il m'a raconté l'hiſtoire du fameux Pacha de Bagdad qui tint tête à Schah Thamas, &, qui plus eſt, au Grand-Seigneur. Jamais ſa Hauteſſe abſolue ne put lui ôter ſon Gouvernement, où il s'étoit établi en Souverain.

Nous ſommes ici fort mal logés. Je regrette le lit & la chambre de M. Roux. Une nuit eſt bientôt paſſée ; mais les mêmes nuits reviennent un peu trop ſouvent. Le village eſt très-déſagréable : il prend ſon nom d'un aſſez beau pont que Muſtapha Pacha fit bâtir. On raconte même que le Sultan Bajazet voulut acheter ce pont, pour avoir le mérite de cette bonne œuvre. Vous ſavez que parmi les Turcs faire du bien

au public, c'eſt travailler pour la vie éternelle: ils en eſpèrent la récompenſe après leur mort. Ce n'eſt pas là ce que je blâmerois dans la Religion de Mahomet. Muſtapha Pacha ne voulut pas vendre un ouvrage fait pour ſon ſalut, dont le Sultan vouloit profiter. Auſſi Bajazet, piqué de ſon refus, pouſſa-t-il ſon cheval dans la rivière, & la paſſa à la nage. Il n'y eut que ſon Ecuyer qui oſa le ſuivre.

Nous nous ſommes promenés juſqu'à la nuit ſur ce pont avec M. l'Ambaſſadeur. Que notre converſation a été intéreſſante! Elle rouloit ſur la vraie félicité. Varron a, dit-on, recueilli juſqu'à 288 opinions des Philoſophes ſur le bonheur. M. Calkoen ne les connoît point ſans doute; mais je m'en tiendrois à la ſienne. Elle ſatisfait l'eſprit & le cœur, & je me ſuis trouvé tout autre après l'avoir entendu. Point d'ambition, beaucoup de goût, faire le bien, remplir ſes devoirs, ne goûter que les plaiſirs honnêtes, en évitant toujours l'excès, n'aimer que pour être aimé, &c. Je ne vous dirai pas tout, de peur de mal répéter ce que j'ai appris; mais j'ai été ſi bien perſuadé, que je m'eſtimois très-heureux d'entendre Socrate. Cela m'a fait quitter le pont à regret, & à peine ai-je fait attention à la

vue de la rivière & de ses bords, qui sont charmans.

LETTRE XVII.

A Hermanly, Mercredi au soir, 14 Mai.

J'AI vu aujourd'hui de près cet Hèbre si fameux dans les Poètes.

Entre des bords toujours fleuris
Coule ce fleuve si célèbre.
Ah! Muses, si vos favoris
Venoient rêver sur les rives de l'Hèbre;
Si, comme moi, Voltaire arrivoit sur ces bords,
Il n'iroit plus au sommet du Parnasse;
Sa lyre ici feroit entendre les accords
De ce luth si vanté du Chantre de la Thrace (1).
Quel plaisir, sous ces saules verds,
De se livrer aux douces rêveries,
Et d'appeler, sur ces rives fleuries,
Le Dieu de l'amour ou des vers!

Voilà des vers que la beauté du lieu m'a inspirés, & vous direz tout comme moi, si vous y étiez: *Le beau pays! la belle campagne!* tout cela vu dans le plus beau jour du Printems.

(1) Orphée.

Nous nous ſommes arrêtés auprès d'un pont, & dans un endroit charmant. Le repas ſur le gazon me plaît toujours beaucoup. J'ai été très-content aujourd'hui de notre route & de l'endroit où nous nous ſommes arrêtés. C'eſt un de ces petits coins de la terre qu'Horace auroit préférés à tous les autres. Je me ſuis écarté dans un petit boſquet; & c'eſt-là que j'ai crayonné les vers que vous venez de lire. J'ai cueilli des fleurs; je me ſuis enivré de l'eau d'un fontaine qu'on vante beaucoup. Elle eſt véritablement très-bonne, ſur-tout pour moi qui la préfère au meilleur jus de la treille. M. le Comte d'Uhlefeldt (1) a voulu, dit-on, en porter à Vienne; il en fit remplir toutes ſes bouteilles vuides. Nous nous ſommes contentés d'en boire tout notre ſaoul.

Nous avons paſſé à *Sibitché.* C'eſt un petit village qui n'a rien de remarquable. Il y a ici un fort beau Kam, le plus grand qu'il y ait ſur la route; & c'eſt un fort bel édifice. Je vous ai déja parlé de l'intérieur de ces bâtimens. Ce qui m'a fait ici le plus de plaiſir, ç'a été de voir une Fête champêtre, célébrée par les Bulgares.

(1) Ambaſſadeur extraordinaire de l'Empereur, après la Paix de Belgrade en 1739.

La table étoit mise sur le gazon. Les vieillards & les femmes mangeoient ; les filles & les garçons dansoient en branle. Le repas étoit vraiment rustique. Du lait, du fromage, des gâteaux, des outres d'où couloit le vin dans des tasses de bois : voilà les mets qui le composoient. On m'a fait boire, & je suis entré dans le branle. Jamais Fête ne m'a plus satisfait que celle-là. La nouveauté plaît ; mais cette simplicité me touche. Nos pères vivoient sans doute ainsi. Il n'y a que la musique Bulgare à laquelle je ne m'accoutumerois pas aisément.

Au son d'un air très-rustique ;
La troupe se démenoit ;
A l'ombre d'un chêne antique,
Le branle alloit & venoit ;
Et celui qui le menoit,
Qui par la main me tenoit ;
Avec une voix bachique
A mes côtés entonnoit,
Et, malgré moi, m'apprenoit
Sa monotone musique.

Je puis dire aujourd'hui avoir hurlé avec les loups ; car toutes les filles hurloient en répétant le refrein de la chanson Bulgare.

LETTRE XVIII.

A Duzoundgiora, Jeudi, 15 Mai.

IL a plu aujourd'hui, & je n'ai presque rien vu ; je n'ai fait que regretter la journée & la belle route d'hier. Ce village-ci me déplaît, & je serois fort aise d'en sortir. C'est le lieu de la Foire qui s'y tient toutes les années ; on y vend beaucoup de marchandises, & même des draps de France. Il y a ici un Kam, qui ne vaut pas celui d'Hermanli. Je ne suis pas en humeur d'écrire, & tant mieux pour vous ; car à force de m'ennuyer, je vous ennuierois aussi.

LETTRE XIX.

A Caiuly, Vendredi, 16 Mai.

NOTRE route aujourd'hui a été assez amusante. Nous avons vu trois villages, *Pachakiu*, *Sémiché* & *Couroucheſmé* : ce sont des cabanes répandues çà & là. Nous avons dit adieu aux maisons, & nous voici logés sous le chaume :

Et sous ce chaume, hélas ! que l'on seroit heureux,

Si toujours aimé de Silvie,
On pouvoit, toujours amoureux,
Avec elle passer la vie (1)!

Je vous rappelle les vers d'un aimable Voyageur que vous aimez beaucoup, & je sens tout ce qu'il exprimoit.

J'ai vu, dans un de ces villages, un Janissaire qui étoit autrefois de la garde de M. de Villeneuve. Il m'a reconnu d'abord, & il étoit si aise, qu'il n'a pas cessé de me le témoigner. Nous voyons, en passant dans tous ces endroits, les femmes sur leur porte, avec du lait & des gâteaux qu'elles offrent aux Voyageurs. Les filles nous jetoient du bled & de l'orge, pour nous souhaiter l'abondance, objet de nos vœux. Les leurs se bornent au nécessaire, & ces bonnes gens le trouvent à peu de frais. Si pourtant nous devons mesurer notre bonheur à nos besoins, qu'on juge entre ces Bulgares & nous. Voilà de ces réflexions de Voyageurs qu'on fait en passant.

On m'a donné, en arrivant ici, une cabane pour logement; & j'ai bu, avec plaisir, tout le lait que ma jeune Hotesse m'a offert. Cela

(1) Voyage de Chapelle & de Bachaumont.

vous ſurprend ; je vais bien plus vous étonner. Cette jeune Hoteſſe, qui eſt aſſez jolie, la voilà endormie à mes côtés, auprès d'un Bulgare qui ronfle comme le Baron Zaï. La jeune fille dort auſſi, & ce n'eſt pas l'amour qui veille ; car je ne ſuis occupé que de mon Journal. Je ris pourtant de ma ſituation ; c'eſt la première fois que je vois mari & femme couchés enſemble. Les femmes Bulgares ſont d'une ſageſſe qu'on croiroit à peine, ſi on ne les avoit éprouvées ; & cependant elles ne ſont point ſauvages. On pourroit parvenir à les gagner avec des liqueurs ; car elles les aiment beaucoup. Les filles ne portent ni coëffes ni chauſſures : on les diſtingue aiſément par-là. Elles portent ſur le ſein toute ſorte de pieces de monnoie attachées l'une ſur l'autre ; c'eſt leur principal ornement. Une robe de couleur obſcure & d'étoffe fort groſſière, une chemiſe avec une petite broderie de laine, voilà tout leur habillement. Les cabanes ſont de bois, & les murs, en dedans, ſont revêtus de plâtre. Il y a une eſpèce de foyer au milieu, avec une chaîne ſuſpendue, à laquelle on attache la marmite à telle hauteur que l'on veut. La plupart de ces cabanes ſont d'ailleurs très-propres, & ont deux chambres. La mienne n'en a

qu'une; aussi suis-je couché avec toute la famille. Demain mon Hotesse, en s'éveillant, ira traire du lait que je boirai. Je n'ai jamais tant vu de troupeaux que ce matin; les plaines en sont couvertes. Mais voici une aventure qui n'est pas commune: vous ne la devineriez pas, il faut vous la dire.

Devant moi, ce matin, un gros Buffle s'arrête;
Pour mieux me contempler lève sa lourde tête;
L'animal pesant & tardif
S'arrête fort souvent; mais ce Buffle Bulgare
Ne me voyoit, je crois, d'un œil très-attentif,
Que comme un objet assez rare.

Ç'a *été* ma pensée au moins, & n'allez pas me désabuser: qu'y gagneriez-vous?

LETTRE XX.

A Papasly, le 17 Mai.

Nous ne quittons plus les Bulgares: je suis accoutumé à les voir & à vivre avec eux. Nous avons déjeûné à *Jéni Mahullé;* de-là jusqu'ici j'ai vu le plus beau pays du monde. Devinez à présent où je suis. Sur le bord d'un ruisseau avec mes bons compagnons de voyage, Ovide &

Horace. J'ai lu, j'ai rêvé, &, dans ce moment, je crayonne je ne ſais quoi. Cet endroit eſt charmant : il reſſemble parfaitement au Boulingrin de Belgrade. M. l'Ambaſſadeur a été frappé de la reſſemblance, & il a ſoupiré au ſouvenir de *Boſcobello*. Pour moi, je ſuis venu ſoupirer ici. Je me ſuis un peu écarté du village, mais je ne crains rien. Je me ſouviens de ce que me diſoit notre aimable Médecin Anglois, qu'en liſant l'Ode d'Horace,

Integer vitæ ſceleriſque purus, &c.

il s'enfonçoit dans la forêt de Belgrade, ſans rien craindre. Je vous avouerai pourtant que je n'ai pas autant de foi que lui.

Me voici dans un lieu bien ſolitaire, mais ce n'eſt plus un Buffle maſſif qui me regarde : c'eſt une jeune femme qui eſt venue tout vis-à-vis de moi laver ſa chemiſe. Jugez de ſon étonnement, quand elle a vu de l'autre côté du ruiſſeau, qui eſt fort large, une figure comme la mienne, avec un bonnet de velours noir, & un livre à la main. Je l'ai ſaluée le plus poliment que j'ai pu ; & après m'avoir bien examiné, elle a commencé ſa leſſive. Je la détourne pourtant toujours un peu. C'eſt ainſi qu'autrefois Ulyſſe

trouva, dans l'Isle des Phéaciens, la belle Nausicaé, fille du Roi Antinoüs, occupée à laver son linge avec ses femmes. Me voilà comme Ulysse avec la Princesse de Papasly. Cette comparaison est bien flatteuse pour un Moderne qui aime autant les Anciens que moi.

A deux heures après midi.

JE ne me fie plus à l'Ode d'Horace : je n'ai jamais eu autant de peur qu'aujourd'hui. Je revenois tranquillement de ma promenade, quand je me trouve tout-à-coup assailli par dix ou douze gros chiens qui vouloient me manger. A peine ai-je eu le temps de me sauver à toutes jambes près d'une cabane, dont malheureusement j'ai trouvé la porte fermée. Il m'a fallu rester à l'entrée, n'ayant pour rempart de chaque côté qu'une haie. Je me défendois de mon mieux avec un petit bâton que j'avois ; mais j'étois investi, & les assiégeans furieux escaladoient déja le rempart. Figurez-vous Charles XII assiégé dans sa maison de Bender par les Janissaires.

Tel rencoigné dans ma cabane,
Et n'ayant pas, comme Samson,
Contre ces Philistins une mâchoire d'âne,
Mais un court & mince bâton,

Je me défendois comme quatre.
La troupe, en aboyant, me resserroit toujours:
J'étois déja las de combattre,
Lorsqu'une femme arrive à mon secours.

Le Ciel me l'a envoyée. La bonne femme, armée d'une branche de saule, a écarté d'abord les chiens, & m'a fait signe de la suivre. Elle m'a mené jusqu'à notre *Conac*, où je suis arrivé avec cette troupe de chiens, qui n'a cessé d'aboyer après moi. J'ai récompensé ma libératrice, qui est venue fort à propos pour me délivrer; car j'étois bien embarrassé. J'ai conté mon aventure à M. l'Ambassadeur, qui m'a conseillé sagement de ne pas m'écarter seul une autre fois, malgré l'Ode d'Horace & le précepte du Docteur Anglois. Il a raison, & je ne crains plus ici que les chiens Bulgares.

Aujourd'hui notre Aga dîne avec nous. J'allai le voir hier à son *Conac*; il me régala d'un excellent pilau. Il vient toujours à moi, dès qu'il me voit; il ne veut plus me quitter; il me dit de pousser mon voyage un peu plus loin pour l'amour de lui; enfin il a pour moi une amitié tendre, ou quelque chose qui lui ressemble. Il a pour cuisinier un Arabe noir, dont je m'amuse beaucoup. Je vais avec lui quand je monte à

cheval; je lui fais une pension journalière de trois à quatre prises de tabac d'Espagne, que je lui fourre moi-même dans le nez; il éternue un quart-d'heure, & pour le dédommager de cette épreuve, je lui donne du tabac rapé. Nous mettons dans sa pipe de la poudre au-lieu de tabac; nous lui faisons mille niches. Il est aussi bouffon qu'on peut l'être. La cloche sonne, adieu: je vais dîner avec autant d'appétit que j'ai eu de peur ce matin. Demain j'écrirai de Philippopoli.

LETTRE XXI.

A Philippopoli, ce Dimanche, 18 Mai.

NOUS sommes arrivés ici ce matin, & nous ne partirons qu'après demain. Notre route a été des plus agréables : toujours nous avons rencontré

Locos lætos, & amœna vireta.

Je ne sais par quelle route Orphée descendit aux enfers; mais je crois retrouver ici les champs Elysiens si vantés. Quel plaisir pour moi de voir ce mont Hémus que Virgile a chanté; ce mont sur lequel Aristée, selon Diodore, devint invisible,

invisible, & fut regardé comme un Dieu par les Barbares de ce canton! Je crois, en effet, que, s'il monta sur le sommet de la montagne, on ne le vit plus; car on n'y voit que des brouillards. Vous savez qu'Aristée, père du malheureux Actéon, après avoir parcouru la Sicile, vint rejoindre Bacchus en Thrace (1). Cela m'a engagé ce matin à lire tout ce que Virgile dit de lui dans le beau récit de la mort d'Eurydice. Il est naturel que ceux qui aiment les Muses, aiment aussi les lieux que les premiers Poètes ont chantés. Que j'aime aussi La Fontaine d'avoir dit:

Ilion, ton nom seul a des charmes pour moi:
Lieu fécond en sujets propres à notre emploi,
Ne verrai-je jamais rien de toi, ni la Thrace,
Ni ces murs élevés & bâtis par les Dieux;
Ni ces champs où couroient la fureur & l'audace;
Ni des temps anciens enfin la moindre trace,
Qui pût me retracer l'image de ces lieux?

J'ai vu l'endroit où l'on prétend que Troye fut bâtie. Je vois à présent des lieux aussi fameux; &, sans être inspiré comme notre Fabuliste, je goûte tout le plaisir qu'il souhaitoit. Quelquefois mon imagination m'égare dans ces

(1) Diod. L. IV.

belles plaines. J'ai cru voir & entendre ce matin l'Ombre d'Orphée. Elle me disoit, après Virgile :

Là, toujours occupé d'un malheureux amour,
Je chantois Eurydice au lever de l'aurore;
Et quand la sombre nuit chassoit l'astre du jour,
Je chantois Eurydice encore.
Je contois mes malheurs aux échos d'alentour,
De l'Hèbre, en soupirant, je parcourois les rives:
De l'Hèbre les ondes plaintives
A mes tristes accens répondoient à leur tour.

Voilà ce que m'a dit Orphée. Au reste les Voyageurs sont sujets à rêver, & dans la Thrace plus qu'ailleurs.

LETTRE XXII.

A Philippopoli, Lundi, 19 Mai.

Je n'ai pas achevé hier de vous rendre compte de ma journée, j'étois tout plein d'Eurydice & d'Orphée : vous me pardonnerez mes écarts.

Nous fîmes hier notre petite entrée tout comme à Andrinople. J'étois dans le carrosse de M. l'Ambassadeur. Toutes les Dames étoient aux fenêtres, & je me tuois à les saluer : elles en

valoient bien la peine. Je n'ai jamais vu tant de Beautés réunies ensemble : j'étois enchanté. Ce n'étoient toutes que des Grecques; car les femmes Turques sont ici très-resserrées, & les maris fort jaloux. Nous sommes logés dans une grande & belle maison, & me voici dans un Kiosque, d'où je découvre la plus belle campagne du monde. Nous avons trouvé un Médecin Ragusien, qui est établi & marié ici depuis long-temps. On l'appelle le *Signor Matheo.* C'est une connoissance pour mon retour; car nous sommes déja bons amis. Le Signor Matheo me paroît assez ignorant. Il se plaint du peu de cas que l'on fait de la Médecine; & je crois que ses malades se plaignent encore plus de lui. M. l'Ambassadeur lui a donné plusieurs remèdes qu'il n'avoit pas, & il lui en manque encore beaucoup.

La situation de cette ville me plairoit infiniment; on la découvre toute d'une hauteur qui n'est pas loin de notre maison, & cette vue est admirable. Philippopoli est bâti sur trois petites collines, au milieu d'une vaste & belle plaine. En venant du côté du Nord, on la voit de trois lieues loin; & c'est apparemment à cause de sa situation qu'on la nommoit anciennement

Trimontienne. La rivière passe dans la ville, & la promenade sur le pont, qui est fort long, est très-agréable par rapport à la vue.

Nous avons tous été ce matin à cheval voir une horloge publique, qui fait une curiosité du pays. Il est rare en Turquie d'entendre sonner. On nous a menés à une tour, placée sur une petite colline de la ville, d'où on la découvre toute entière, & le coup d'œil est fort beau. Nous sommes montés au haut de la tour. L'horloge, qui est fort détraquée, sert d'amusement aux femmes Turques, qui viennent chaque jour pour la faire sonner. Il y a sur la cloche une Inscription Hongroise en caractères Allemands, qu'aucun de nous n'a pu lire. J'ai cueilli, sur cette colline, toutes sortes de fleurs; & si je savois herboriser, je crois que j'aurois fait des découvertes.

Voilà le Signor Matheo qui vient prier M. Carajat d'intercéder auprès du Papas Grec, pour qu'il le marie avec sa femme, dont il a des enfans depuis dix ans. Les Papas n'ont jamais voulu lui donner la Bénédiction nuptiale. M. Carajat met, en riant, néant à la requête, & tâche de lui persuader que, pour un mari de dix ans, il demande une chose bien extraordinaire : je crois

qu'à la fin il lui conſeillera de prendre une bonne doſe d'Opium. Après avoir vu l'horloge & entendu le Docteur, il n'y a plus rien de curieux à voir ni à entendre à Philippopoli ; auſſi nous en partirons demain.

LETTRE XXIII.

A Tartar pazazgik, Mardi, 20 Mai.

J'AI laiſſé mon joli cheval en penſion chez le Docteur de Philippopoli, qui m'a promis d'en avoir ſoin : ſa maiſon eſt une aſſez bonne écurie. Au reſte, nous n'avons pas pu le marier avec ſa femme.

Nous ſommes partis ce matin avec tout notre cortège, & je n'avois pas encore vu tant de monde ſur notre chemin pour nous voir paſſer.

Nous avions la rivière à notre gauche : les bords en ſont toujours agréables, mais nous les avons bientôt perdus de vue. Une grande & vaſte plaine, un déjeûner en raſe campagne auprès d'un puits, tout cela m'a ennuyé.

On nomme ce bourg *Tartar pazazgik*, parce qu'anciennement les Tartares y venoient vendre les eſclaves & les priſes qu'ils avoient faites ;

mais les Ruſſes y ont mis bon ordre. L'air ici n'eſt pas ſain, à cauſe des marais qui ſont dans le voiſinage, & l'eau eſt mauvaiſe. Nous avons eu ce ſoir des joueurs de gobelets qui nous ont amuſés; mais nous ſommes dans un grand & vilain logement, où les punaiſes & les rats nous aſſiègent. Je promets bien de ne pas coucher ici à mon retour.

LETTRE XXIV.

A Iénikui, Mercredi, 21 Mai.

QUEL plaiſir quand on voyage
Sous un ciel toujours ſerein!
Mais quand la pluie & l'orage
Nous attrapent en chemin,
Le plus charmant payſage,
Toutes les fleurs du matin
Ecloſes ſur le paſſage;
L'odeur du myrthe & du thym,
Des oiſeaux le doux ramage;
Toutes les beautés enfin
Que ces lieux ont en partage,
Rien, hélas! ne dédommage
L'infortuné Pélerin
Qui, dans un triſte équipage,
Las, tranſi de froid, en vain
Regrette ſon hermitage.

Nous avons eu ce matin la pluie & le froid, qui nous ont fort incommodés. Nous avons déjeûné à *Bokula*, village à mi-chemin, où l'on nous a amené en cérémonie une jeune Bulgare nouvellement mariée, & ayant encore ses habits de noces. Elle a baisé la main de chacun de nous, & chacun a payé cet hommage. Nous y avons tous été pour notre écot, & nous avons eu encore pour notre argent, un branle Bulgare.

J'ai ici une magnifique cabane assez propre, & toute la chambre est à moi. Voilà mon Hotesse qui file à mes côtés, & trois ou quatre petits cochons qui entrent dans mon appartement: ce village en est rempli. Il est aussi fort peuplé, & les Danseuses sont assez jolies.

A 9 heures du soir.

J'AI encore beaucoup de choses à vous dire avant de me coucher. Le Pacha de Sophie a dépêché un Courrier à M. l'Ambassadeur, pour le prier de lui envoyer M. Carajat; outre qu'il le connoît, il a apparemment besoin d'un Médecin. Le nôtre a donc été obligé de partir dès ce soir; & comme il est fort attaché à son Excellence & à son fils, cette première séparation, qui lui annonce l'autre fort prochaine, l'a fort

affligé. Pour s'étourdir sur ses regrets, il n'a pas pris de l'Opium, mais il a bu plantureusement. Ainsi voilà tout-à-coup M. Carajat, qui étoit si touché avant le dîner, métamorphosé à table. Il prit un visage riant, il nous dit mille jolies choses; enfin il étoit charmant. J'avois le plaisir de lui donner de l'esprit; car je lui versois à boire. Il en a eu bonne dose, & nous l'avons laissé dans ce commencement d'ivresse qui assoupit pour quelque temps la raison, pour laisser à l'esprit & à l'imagination échauffée une entière liberté. Vous seriez enchanté & agréablement surpris de voir cet aimable Compagnon le verre à la main, avec sa barbe grise, faisant rubis sur l'ongle. Il ne cessoit de parler, tantôt morale, tantôt Physique, & puis des riens, des historiettes, & toujours il disoit quelque chose d'agréable & d'intéressant. Enfin, à l'entrée de la nuit, après avoir fait à son fils les adieux d'Hector, il nous a tous embrassés, & pour moi l'embrassade a été si tendre, que nous sommes tombés tous les deux dans la boue. Tout cela étoit charmant. Ce départ avoit pourtant un peu affligé son fils & les autres; mais, pour les égayer, j'ai fait venir la plupart de nos Danseuses, & j'ai donné le Bal jusqu'à neuf heures. Nous avons dansé au son

de la flûte la plus aigre que j'aie entendue de ma vie. Les Bulgares se piquoient à qui danseroit le mieux : nous avons donné le prix à la plus jeune. Je suis aussi un peu fatigué ; & j'attends avec impatience le jour, pour aller voir la Porte Trajane.

Car, sans cette Porte Trajane,
Je regretterois aujourd'hui
Et les Danseuses d'Iénikui,
Et ma magnifique cabane.

LETTRE XXV.

A Ichtimau, Jeudi, 22 Mai.

J'ÉTOIS pressé ce matin ; je suis monté à cheval, & je n'ai pas voulu me mettre dans le carrosse, que six chevaux tiroient avec beaucoup de peine, malgré les secours de trente Bulgares qui le soutenoient. Un temps sombre, une boue épaisse, un chemin affreux, un vallon étroit, deux hautes montagnes couvertes de bois, des précipices, des torrens,

Et caligantem nigrâ formidine lucum :

Voilà par où je suis arrivé le premier à cette Porte Trajane. On voit une arcade, qui n'est

qu'un reste de débris de quelque édifice qui étoit près de la Porte; le tout construit de briques. Il y a au bas une grosse pierre qui avance, sur laquelle on apperçoit quelques traces d'anciens caractères, & où l'on a cru lire TRAJANI; mais à peine peut-on en déchiffrer trois lettres. En sortant du bois, on trouve une petite plaine découverte; c'est une élévation, d'où l'on voit toutes ces montagnes couvertes de bois se confondre les unes dans les autres, & le coup-d'œil en est beau. Il n'y a pas d'apparence que Trajan ait passé par-là, quand il est venu attaquer Décébale, Roi des Daces; d'ailleurs, s'il avoit voulu laisser dans ce lieu un monument, il l'auroit plus solidement bâti. On peut juger par ce qui en reste, que celui-ci ne répond pas à la magnificence du Prince qui a fait élever à Rome la fameuse Colonne qui porte son nom. Je croirois plutôt qu'il y avoit près de cette Porte un bâtiment fait pour loger une garde très-nécessaire dans un endroit si dangereux, & une maison de poste, comme celles qui étoient établies, pour le service du Prince, sur les chemins de l'Empire. Quelqu'un a fait peut-être là-dessus des conjectures plus vraisemblables, que j'ignore. Au reste, ce que j'ai vu n'en vaut pas la peine;

& il me fiéroit mal de vouloir me donner un air ſavant avec des citations. Ce que j'ai vu de plus joli à la Porte Trajane, & ce qui m'a ſurpris agréablement à mon arrivée, c'eſt un branle de trente filles Bulgares, toutes tête nue, & parées avec des coquillages & des fleurs. Elles m'ont donné des bouquets, & je n'ai pu y tenir, j'ai danſé avec elles.

Telle Diane autrefois
Danſoit avec les Oréades,
Tous les Sylvains & les Dryades
Accouroient au ſon de ſa voix:
Telle dans ces belles campagnes,
Où coule encor le Simoïs,
A la tête de ſes compagnes,
Brilloit l'Amante de Pâris.

Voilà ce qui rappelle la belle antiquité, & non cette vieille maſure qui m'a bien trompé; car je m'attendois à quelque choſe de plus conſidérable. Nous avons déjeûné à cette Porte Trajane: nos Danſeuſes nous ont apporté du lait & du *Caïmac*, & elles ont été fort contentes des libéralités de M. l'Ambaſſadeur. En continuant notre route, nous avons découvert le plus beau pays du monde, & nous ſommes entrés dans une plaine où j'étois enchanté de me pro-

mener. On entend de temps en temps dans le bois un petit tambour : ce sont des gardes de *Seymen.* Ils escortent les passans, quand on en a besoin, & on leur donne toujours quelque chose.

Nous voici maintenant dans un gros bourg, & M. l'Ambassadeur achete tous les chevaux qu'on lui amène. J'en ai vu de fort beaux. J'ai même cru voir ce Cheval Thracien que montoit le rival d'Enée;

Maculis quem Thracius albis
Portat equus cristâque tegit galea aurea rubrâ (1).

LETTRE XXVI.

A Iénikui, Vendredi, 26 Mai.

NOUS sommes partis ce matin de bonne heure d'*Ictimau*, & nous avons déjeuné à mi-chemin à un village de Bulgares, qui n'a rien de remarquable qu'une vieille Eglise Grecque entièrement ruinée : on y voit encore les images des Saints peintes sur la muraille. Nous avons suivi un vallon très-agréable, & la campagne est

(1) Enéid. Liv. IX.

toujours belle. Mais après ce village, je suis entré dans le carrosse, où nous avons été bien cahotés, & j'ai eu bien peur, en voyant des précipices affreux. Nous sommes enfin descendus dans la plaine, & nous voici à un autre Iénikui, qui est un grand village. Il pleut actuellement à verse, & je ne sais parler que du beau temps. Demain nous arriverons à Sophie.

LETTRE XXVII.

A Sophie, Samedi, 24 Mai.

NOUS avons enfin retrouvé M. Carajat, & me voici au terme de ma course. Nous avons eu aujourd'hui une boue affreuse, & nous avons déjeûné à un village appelé *Bakarel*, près d'un grand ruisseau qu'on nomme *Sophiasou*. L'eau entraîne une terre ferrugineuse, dont j'ai pris un paquet, & nous avons vû une fonderie où l'on jette cette terre pour en tirer le métal. Nous sommes venus ensuite à Sophie par une belle plaine toute couverte de fraisiers, & nous avons vu le mont *Vilos* (1), dont la cîme est couronnée par des neiges qui fondent très-tard. On

(1) Argentarus.

ſent ici qu'on avance vers le Nord. Le Bacha a envoyé un beau cheval à ſon Excellence, & beaucoup de monde au-devant de nous; ce qui, avec le cortège de notre Aga, a ouvert la marche pour notre entrée. On a fait enſuite & reçu les préſens accoutumés à la façon Turque, ſuivant laquelle on ne donne rien pour rien.

Sophie eſt une petite ville très-boueuſe; elle n'eſt point pavée, & on n'y peut marcher qu'en bottes. Elle eſt ſituée dans une plaine fertile & agréable. On croit communément que c'eſt l'ancienne *Sardique*, capitale de la Mæſie. Elle fut rebâtie par l'Empereur Juſtinien. Selon les Hiſtoriens Orientaux, les Bulgares habitoient un grand pays à l'Orient du Volga. Bulgar étoit petit-fils de Japhet, & la ville qui portoit ſon nom étoit à vingt journées de Sarai, capitale de la Crimée. Les peuples de ce pays-là paſſèrent dans la Dacie & dans la Mæſie, où ils ont laiſſé leur nom, environ l'an 500 de Jéſus-Chriſt. Ils ſe firent connoître ſous le nom de Bulgares, du temps d'Anaſtaſe & de ſes ſucceſſeurs. Ils furent enfin défaits & ſubjugués par l'Empereur Baſile l'an 408 de l'Egire, qui eſt l'an 1017 de Jéſus-Chriſt. Les Bulgares ayant été domptés par les Grecs, ſe firent Chrétiens;

& il y en a parmi eux qui sont Catholiques. Sophie est devenue la capitale de la Bulgarie, & le Siège d'un Archevêché, qui a été longtemps disputé entre les Papes & les Patriarches de Constantinople; mais les Turcs ont décidé la querelle. Ils appellent tout ce pays *Sophia vilaïeti*, ou *Bulgar ili*; & le Pacha de Romélie fait ici sa résidence. C'est dans la Bibliothèque Orientale que j'ai appris presque tout ce que je viens de vous dire de Sophie; ainsi je n'ajoûterai rien davantage. C'est bien assez que je fasse de mauvais vers, sans vous donner encore des Dissertations.

J'ai déja vu ici beaucoup de Juifs; ils ne sont pas habillés comme à Constantinople. Ils portent un bonnet & leurs cheveux longs; mais on les reconnoît aisément à leur air & au métier qu'ils font.

D'UNE Loi réprouvée observateurs jaloux,
Les Juifs, portant toujours, dans ces vastes contrées,
L'ineffaçable trait du céleste courroux,
Représentent encor leurs Tribus égarées.
Par-tout objets d'horreur, de haine & de mépris,
Réunissant en vain leurs malheureux débris;
Coupables en naissant des forfaits de leurs pères,
Errans dans leur patrie, en tous lieux répandus,
En tous lieux transplantés, & jamais confondus,

Par leur seule industrie ils nous sont nécessaires (1).

Le Maître de la maison où nous sommes logés, est venu faire compliment à M. l'Ambassadeur; &, pour le flatter sans doute, il lui a dit que le Sultan Achmet y avoit logé avant lui.

Il faut absolument que je m'en retourne. Je n'ai qu'un habit qui est tout déchiré. Son Excellence m'en a prêté un des siens, qui me va jusqu'aux talons : vous ririez de me voir dans cet équipage.

Dimanche, jour de la Pentecôte.

J'AI vu ce matin les bains d'eaux minérales qui sont dans la ville : c'est une étuve avec un grand bassin, un petit appartement & une cuve de marbre. Dans la première salle, il y a une fontaine d'eau froide. Tout cela est à la façon des Romains; car nous avons consulté Vitruve, &, ne vous en déplaise, nous voyageons avec lui. Il manque ici véritablement les ornemens dont les Romains embellissoient leurs bains, comme des galeries, des colonnes, &c; car les Turcs n'ont rien laissé de tout cela. Mais j'ai vu quelques morceaux de colonnes, des entablemens & des chapiteaux épars dans la ville.

(1) Vie de Julien, par M. l'Abbé de la Bletterie.

Le

Le reſte ne vaut pas l'honneur d'être nommé.

Nous avons été à l'audience du Pacha. Il a reçu M. l'Ambaſſadeur comme un ancien ami: ils ſe connoiſſent depuis long-temps. Sa maiſon domeſtique eſt belle & nombreuſe; elle figuroit aſſez bien avec ſes beaux chevaux de main dans une vaſte cour, où nous ſommes entrés d'abord : mais le Palais eſt affreux, & je ne voudrois pas y reſter. J'ai eu un mouchoir brodé, digne d'une Sultane. Ce Pacha a beaucoup cauſé avec ſon Excellence. Il paroît aſſez jovial, ils ont laiſſé les complimens, la politique, & la gravité Turque. Il faut venir à Sophie pour voir de pareilles conférences, & je ne ſuis pas fâché d'avoir vu celle-là.

On me preſſe beaucoup de pouſſer ma route juſqu'à Belgrade : mais je ne ſaurois. Il faut revenir à Conſtantinople, & il me ſemble que j'en ſuis déja bien loin. On dit encore qu'il y a beaucoup de voleurs d'ici à Nyſſa. Je ſuis pourtant fâché d'être ſi près du Danube, & de ne le pas voir. Cette ſéparation me coûtera beaucoup; mais je ne ſais ce que je ferai. Quand le penchant m'entraîne, je ne réponds plus de moi.

Lundi, 26 Mai.

Je viens de faire, avec M. Carajat, la plus jolie promenade du monde. Nous avons été à deux lieues d'ici, voir les fameux Bains de Sophie : ils sont au pied des montagnes, & l'endroit est charmant. Ce sont des ruisseaux, des cascades, des hameaux, des bosquets, des prairies ; enfin des Bains, l'un d'eau tiède, & l'autre d'eau chaude. Quel plaisir de s'y baigner ! Que la vue est belle de cet endroit-là ! Heureux ceux qui l'habitent, si toutes ces beautés les touchent autant que moi ! Notre village de Belgrade n'est rien en comparaison de ceci : nous y avons encore dansé le branle Bulgare.

J'ai parcouru ces belles plaines :
Ces bois, ces ruisseaux, ces fontaines
M'ont arraché les plus tendres soupirs.
L'Amour, toujours contraire à mes desirs,
M'a rappelé toutes mes peines.
Heureux qui peut ici goûter ces doux plaisirs !
Adieu, bois, prés, ruisseaux, cascades :
Que vous m'allez coûter de regrets superflus !
Adieu, Bergères & Naïades :
Ah ! je ne vous reverrai plus.

Il faudroit un meilleur Poète que moi pour chanter les beautés de cet aimable séjour. Nous

l'avons quitté à regret, M. Carajat & moi; &, en revenant, nous avons beaucoup philosophé sur les vapeurs & les brouillards.

LETTRE XXVIII.

A Iénikui, Mercredi, 28 Mai.

Je reviens tristement sur mes pas : on me prendroit pour un homme égaré de sa route. Je ne me reconnois plus; j'ai perdu la parole, & heureusement mon Compagnon dort toujours. J'ai quitté mes *Ioldack* (1) avec beaucoup de regret, mais j'ai pleuré en prenant congé de M. l'Ambassadeur : il m'a paru aussi bien touché. Je n'ose vous dire toutes ses bontés pour moi. La veille de mon départ, il a voulu rester avec moi plus long-temps à table : nous avons bu à toutes les santés qui nous intéressoient, & puis encore un coup, aux plaisirs, à l'amitié, &c. Le moyen de ne pas s'enivrer! On m'emporte dans mon lit, & dans un état où je n'ai jamais été. Le lendemain, avant de monter à cheval, nous avons encore causé : c'étoient des avis, des leçons, des marques de bonté dont je me

(1) Compagnons de voyage.

souviendrai toute ma vie. Il m'a procuré un ordre du Pacha, avec lequel on doit me donner par-tout une escorte, & tout ce dont j'aurai besoin. Il a payé mes chevaux, mon Janissaire; il m'a comblé encore de présens, & surchargé de provisions.

Je suis parti avant-hier de Sophie; & après avoir fait cinq lieues sans dire mot avec mon Compagnon, nous nous sommes arrêtés près d'une fontaine, pour entamer nos provisions. J'étois encore tout malade de mon ivresse & de cette séparation dont la plaie est si fraîche. Nous avons trouvé une caravane de 50 Juifs qui alloient à Sophie, & qui se sont arrêtés auprès de nous. Mon Janissaire, pour me divertir, les a fait danser avec des instrumens qu'ils avoient. Cette danse m'a paru pitoyable, & ne m'a pas beaucoup diverti. Nous avons couché dans une cabane Bulgare, dont l'Hotesse étoit la plus hargneuse guenon que j'aie encore vue. J'ai été obligé de lui promettre trente parats, à condition qu'elle ne gronderoit point de toute la nuit. Elle a eu de la peine à s'y résoudre, & je ne sais comment elle a tenu parole: elle murmuroit toujours.

L'Achevêque de Sophie, qui m'a chargé d'un

gros sac de sequins pour remettre à Constantinople, m'a donné encore pour Compagnon un Papas qui va à Philippopoli. Le Révérend n'avoit pour toute provision qu'une cruche pleine de vin, qu'il a vuidée avec M. Roux au premier déjeûner. J'étois spectateur & juge des coups; mes gens se sont grisés, & le Papas a extravagué tout le jour. Il a voulu aujourd'hui me régaler d'un *pilau*. Il a fait venir toutes ces filles Bulgares; l'une apportoit du beurre, l'autre de l'eau, une autre du bois, & il se faisoit servir en homme qui peut ordonner. Il a préparé en deux heures de temps un *pilau*, fait, je crois, pour m'empoisonner. Je ne vous en dirai pas davantage; j'ai besoin de dormir. Mon Hotesse est fort pacifique; je me suis diverti de sa surprise; quand elle a vu un énorme pâté dont j'étois muni, & auquel le Papas a fait une grande brèche: elle en a mangé avec plaisir.



LETTRE XXIX.

A Caragach, le 4 Juin.

Je suis arrivé à Andrinople le sixieme jour de mon départ de Sophie, & le lendemain, M. Roux, qui nous attendoit avec impatience, m'a mené à sa Maison de campagne, où me voici. Je suis venu dans un de ces petits charriots d'Andrinople avec Mademoiselle C.... que je voudrois avoir toujours pour Compagne de voyage. On est fort bien ici; & l'endroit me plaît beaucoup; je m'y reposerai quelques jours.

J'ai laissé à Philippopoli le Papas, qui, pour la bierre qu'il avoit bue, & mon pâté qu'il avoit mangé, m'a offert des prieres, dont je l'ai *tenu* quitte. Je n'ai pas beaucoup regretté sa compagnie; & cependant, quel Compagnon!

Un Papas au teint vermeil,
Qui, dans la vigueur de l'âge,
Trouveroit peu son pareil;
Donnant, malgré le voyage,
Le tiers du jour au sommeil.
Dévotement le bon Père
Prenoit, au-lieu de Bréviaire,
Un flacon à son réveil.

Modeſte en ſon équipage,
Il n'avoit, dans ſon biſſac,
Que du pain & du fromage,
Proviſion de tabac;
Du vin, non pas du Pontac,
Mais le meilleur du village;
Car au village il avoit
Ce qu'il vouloit à ſouhait;
Tout étoit à ſon uſage.
Bien plus, dis-je, on l'attendoit;
On annonçoit ſa venue:
Femmes alloient au-devant,
Et les filles, tête nue,
Alloient encor plus avant.

Après avoir dit adieu au Papas, j'allai deſcendre chez le Docteur Raguſien, où je trouvai mon cheval. La ſervante en avoit eu ſoin; & le pauvre animal n'avoit pas fait grand'chère. Le Signor Mathéo me montra ſa femme comme une image: c'eſt une figure Grecque, à laquelle il ne manque que la beauté & la parole. Je lui fis un compliment; elle ne me répondit rien; me tourna le dos, & je ne la vis plus. Le Docteur nous régala fort mal, d'aſſez bonne grace, & je dormis dans la chambre des remèdes, dont j'avois bien envie de ſortir à la pointe du jour. Il pleuvoit à verſe, & je fus

obligé de prendre un carroſſe du pays, qui m'a amené juſqu'ici. Cette pluie éternelle n'a ceſſé ni nuit ni jour. Nos matelas, nos proviſions, tout étoit mouillé ; & j'ai paſſé deux mauvaiſes nuits. Pour comble de diſgrace, ce vilain Docteur (car je ſuis encore piqué contre lui) m'a eſcamoté un gros pain de ſucre dont il avoit envie. Je le lui pardonne d'autant moins, qu'il m'a fait payer bien cher la penſion de mon cheval, qu'il purgeoit, au-lieu de le nourrir. La perte de mon ſucre m'a fait grand tort; je ne pouvois plus manger du *yogourt*, & il falloit boire mon caffé amer, ce que je n'aime point du tout.

Nous avons eu bien peur d'une bande de ces voleurs à cheval qui courent la campagne. Je me ſuis ſervi de l'ordre du Pacha pour renforcer notre eſcorte ; & préciſément le dernier jour que nous n'en avions aucune, nous trouvâmes, dans l'endroit le plus dangereux, un homme fraîchement aſſaſſiné. La pluie nous délivra peut-être des fâcheuſes rencontres : nous en avons été quittes pour la peur.

A Caragach, le 7 Juin.

Je commence à me refaire, & je ferai bientôt en état de me remettre en route. Ce village-ci me plaît beaucoup; les maifons font affez jolies : j'aime bien celle que M. *Auvelly* a fait bâtir. On dîne chez lui le mieux du monde; & on peut caufer avec M. Germain, fon affocié. On m'a fait des vifites, que j'ai rendues; mais toutes les Dames que j'ai vues n'auroient pas excité ma curiofité. J'ai eu plus de plaifir à me promener le long de la rivière. J'ai été à cheval dans tous les villages d'alentour, & à *Domotika*, où Charles XII a refté quelque temps. Tous ces endroits font beaux, fur-tout dans le Printemps : nous ne marchons que fur les fleurs. Nous ne fommes, au refte, qu'à une demi-lieue d'Andrinople.

J'ai été voir ce matin un commencement d'inondation; la rivière a fort approché d'ici, mais elle n'eft pas auffi méchante que bien d'autres.

Nous faifons chaque jour une nouvelle differtation avec M. Roux : il ne veut pas entendre parler des Modernes, il eft tout pour les Anciens, & cette antiquité nous fait faire des ana-

chronifmes admirables. Nous avons mis les Alpes en Afie, & l'Euphrate en Europe : nous mettons la Fable après l'Hiftoire, & cela lui paroît jufte & dans l'ordre. Ainfi Jupiter & Bacchus ne vinrent au monde qu'après Alexandre le Grand : jugez du refte. J'aime cet homme à la folie.

Le lait & le *yogourt* font ici délicieux ; nous ne fommes pas éloignés de la Bergerie, où nous allons tous les matins voir traire le lait. Nous y trouvons la Bergère *Fanou*, qui eft toute aimable & naïve. Mademoifelle C.... prodigue toutes fes faveurs à un petit chevreuil, que je careffe auffi. Je voudrois bien lui faire dire comme la Bergère de Fontenelle :

> Nous le baifions tous deux, il me baifa moi-même ;
> Je feignis de n'en fentir rien.

Voilà, M. tous nos plaifirs champêtres : vous voudriez peut-être en goûter de femblables, & je vous affure que je voudrois bien les partager avec vous.

Je partirai le 11 de ce mois dans un bon & beau carroffe, où je puis étendre mon matelas pour dormir pendant tout le chemin. Après avoir quitté Caragach, je voudrois ne plus

ouvrir les yeux que pour vous revoir & vous embrasser.

LETTRE XXX.

A Hapsa, le 11 Juin.

Je suis parti ce matin de Caragach, & M. Roux m'a accompagné jusqu'à Solachesmé. J'y ai trouvé un Ecuyer du Grand-Seigneur, avec une nombreuse suite; il m'a reconnu pour m'avoir vu chez le Pacha de Sophie, & m'a dit que nous ferions la route ensemble. C'est un homme très-poli, qui, ce soir même, m'a envoyé trois plats de sa cuisine. Je lui ai donné en revanche des oranges, & du tabac d'Espagne qu'il aime beaucoup. Nous sommes les meilleurs amis du monde. Je n'espérois pas trouver si bonne compagnie.

Me voici à présent sur mon matelas, au milieu d'un Kam tout rempli de chevaux. C'est un tapage horrible, je ne puis pas dormir; j'ai allumé ma bougie, & je passe la nuit à vous écrire.

Quel désordre! un bruit affreux,
Gens, chevaux de toute espèce,
Vingt charriots tout poudreux,

Fracas qui jamais ne ceſſe ;
Turcs, Arabes, & Chrétiens,
Chacun devant ſa marmite,
Avec bœufs, chameaux, & chiens,
Pêle-mêle en même gîte.
Etendu ſur mon grabat,
On me pouſſe : autre recrue
Vient augmenter le ſabat.
Un cheval ſe dreſſe & rue,
Vingt autres ſont en fureur :
Les plus haraſſés bondiſſent,
Les autres au loin henniſſent.
On ſe tait : autre clameur ;
Deux cochers, prêts à ſe battre,
Se querellent dans un coin,
Des mains s'arrachent le foin,
Et ſe font tenir à quatre.
Voilà du Kam où je ſuis,
Où je dois paſſer les nuits,
La fidèle & triſte image.
Vous direz : comment peut-on
Rimer parmi ce tapage ?
On y fait plus, on y dort ; & j'enrage
De l'importun voiſinage
D'un ronfleur en faux bourdon,
Qui, fait à ce tintamarre,
S'étend, &, ſans dire garre,
S'endort en donnant le ton
A vingt narines fatales,
Dont les bruyantes pédales

Me font jurer tout de bon.
L'effroyable ſymphonie!
Mon dépit & l'inſomnie
Me tiennent lieu d'Apollon.
Vains regrets! A préſent l'homme
Le plus fortuné, je croi,
Eſt celui qui, d'un bon ſomme,
Dort dans ſon lit mieux que moi.

LETTRE XXXI.

A Tchiorlou, le 13 Juin.

VOICI une apoſtille. Je croyois avoir tout dit, mais j'écris encore: c'eſt auſſi pour la dernière fois. J'ai deux heures à m'ennuyer ici avant que nous puiſſions partir, & je me ſuis engagé à attendre mon Compagnon, dont je vous ai déja parlé. C'eſt le plus aimable Turc qu'on puiſſe voir; il a toute la politeſſe du Serrail, des manières honnêtes, beaucoup de douceur, ce bon ſens que donne la Logique naturelle; enfin je ne m'en ſéparerai qu'avec un véritable regret.

J'ai fait ici une autre connoiſſance plus ſingulière. J'ai été bien étonné, en arrivant, de trouver un vieux Turc, qui m'a demandé en

bon François, si j'étois Allemand. *Et vous*, lui ai-je répondu, *êtes-vous Turc?* « Oui, Monsieur, » & j'ai servi vingt ans le Roi de France sur ses » Galères ». Il m'a ensuite parlé de Marseille, & peu s'en falloit qu'il ne connût toute ma famille. Il m'a demandé des nouvelles de la guerre, & de M. de Peyssonel, qu'il a vu quand M. de Villeneuve est venu ici allant à Belgrade. Notre conversation a fini par deux bouteilles de vin qu'il a vuidées en tapinois devant moi, & je l'ai laissé endormi dans le fond du Kam.

Je me suis acquitté, mes chers Amis, de ma promesse; je vous ai tout conté. Je crois même qu'avec mon Journal vous seriez en état de faire la même route que moi; vous en connoîtrez du moins les agrémens & les incommodités. Si mes détails vous ennuient, gardez-les pour vous endormir, lorsque vous serez obligés de coucher dans un Kam.



EXTRAIT

de la Relation d'un voyage de M. Guys l'aîné, en Grèce, & en Barbarie.

A Brouſſe, le 20 Décembre 1777.

Je vous ai écrit de Ténédos, à mon retour de Troye, & je vous ai envoyé un foible échantillon des ruines que j'ai vues de la dernière Troye, & non de l'antique Ilion. Je ne puis dire, *Nunc ſeges eſt ubi Troja fuit.* Autour de cet amas de ruine, on ne ſeme, & on ne moiſſonne plus. On retrouve le Simoïs, mais ce n'eſt plus *rapidum Simoenta ſub Ilio alto* (1).

J'ai vu, à Conſtantinople, & aux environs, & juſqu'à la mer Noire, ou à la colonne de Pompée, tout ce qu'on peut déſirer de connoître, pour dire, en partant, *veni, vidi.*

Je me ſuis enfin rembarqué, & nous ſommes venus jeter l'ancre à l'Iſle de *Calki*, voiſine de celle des Princes. Nous en ſommes partis le 13, mais dans le Golphe qui a 30 milles de longueur ; le vent nous ayant manqué, nous avons mouillé

(1) Virgile, Æn. L. V. v. 261.

à gauche en entrant, le côté opposé étant peu sûr, exposé comme il l'est au vent du Nord.

Le 16 seulement, nous avons pu atteindre *Jumelec*, village au bord de la mer, agréablement situé au pied de la montagne couverte de neige. Il termine le Golphe qui a dans cet endroit trois lieues de large.

On mouille à droite vis-à-vis quelques arbres, & de mauvaises cabanes qui sont à un mille du village, où l'on se rend par un beau chemin le long de la mer. En avançant dans une plaine fertile, & bien cultivée, on voit les mûriers tels qu'on les soigne à Brousse, pour l'immense recolte de soie que ce pays fournit. Ces arbres sont peu élevés, plantés les uns auprès des autres; on les taille chaque année pour ne leur laisser que des branches très-courtes, afin que les feuilles mieux nourries soient plus abondantes.

Nous avons été bien reçus chez l'Aga, qui nous a fait goûter d'excellentes pommes du pays, & le caffé par dessus suivant l'usage.

Le 17, le beau temps a invité mes compagnons à la chasse, on croit être ici dans *les plaisirs du Roi*, la plaine & les montagnes voisines sont couvertes de gibier.

Le

Le 18, je ſuis parti à 10 heures avec M. Auzet, & des chevaux de poſte pour aller à Brouſſe. Le froid étoit piquant, la pluie ſurvenue ne l'a pas adouci, mais elle a achevé de gâter le mauvais chemin. Quatre lieues à faire ſur les montagnes, & pour ſe délaſſer, deux autres dans la belle plaine de Brouſſe, avant d'arriver à l'ancienne capitale de la Bythinie.

M. Auzet, mon hôte, eſt logé dans un *Kam*; parce qu'il eſt garçon. Il ne lui eſt pas permis de loger ailleurs. Le droit d'avoir une maiſon à ſoi n'appartient ici qu'à ceux qui ont une femme, & par conſéquent un ménage. Tel eſt le privilège des hommes mariés. Voilà un reſte de l'ancienne légiſlation, puiſqu'il y a encore un pays anciennement Grec, où l'on note les célibataires.

Le *Kam* où je ſuis eſt beau, & vaſte, les appartemens que mon hôte y occupe ſont commodes, & je vois de ma fenêtre toute la campagne de Brouſſe. Nous voyons auſſi le mont Olympe, ſur le ſommet duquel repoſe la neige épaiſſe, avec le tonnerre, & les nuages entaſſés.

J'ai déja vu les tombeaux du Sultan Oſman, & d'Orcan ſon fils qui prit Brouſſe. Ils ſont dans une moſquée, ou ancienne Egliſe Grecque. J'au-

rois mieux aimé voir celui d'Annibal. Le Chapelet d'Orcan eſt ſur ſon tombeau, il a deux cents grains auſſi gros que des noix. On montre enſuite les habits de ce Sultan, & on admire la force, & la qualité des étoffes, les nôtres ſont bien légères en comparaiſon. On conſerve auſſi, auprès des *froides reliques* du Sultan, un immenſe tambour de guerre qu'on croiroit avoir été celui d'une armée de géants. Nous avons parcouru enſuite la citadelle bâtie par les Grecs, elle eſt ſur le penchant de la montagne, & domine la ville.

On trouve ici beaucoup de richards, & peu de luxe, une ſimplicité modeſte qui tient au caractère aſiatique le plus doux. En effet, le Turc d'Aſie, & celui d'Europe, ſont deux hommes oppoſés. L'un eſt accueillant, & poli, l'autre eſt taciturne, & ſuperbe. A Conſtantinople les enfans en général ſont laids, & nous jettent des pierres, ici ils ſont tous jolis, & prévenans.

J'ai été me promener ſur la montagne, & juſqu'à un *Kiosk* très-élevé d'où l'on meſure à ſon aiſe la hauteur du mont Olympe. J'ai vu ſur cette montagne ces plateaux qui ſont des prairies où paiſſent de nombreux troupeaux. Les Bergers réunis ſont les fermiers de l'Olympe,

& malgré la somme importante qu'ils payent au Grand Seigneur pour avoir ce bail, ils s'y enrichissent comme nos Fermiers-Généraux. Ces Bergers du Grand Seigneur sont riches, & heureux. On croit revoir ceux de Laïus, qui passoient le Printems, l'Eté & l'Automne sur le mont Cithéron (1), où le malheureux Œdipe fut élevé (2).

On voit, du mont Olympe, la ville qui est très-longue, hérissée de trois ou quatre cents Minarets, qui sont tous pointus, comme vous savez. Un gourmand de bonne chère ne mourroit ici que d'indigestion, la volaille y est excellente, & le gibier à satiété.

On ne vient pas à Brousse sans voir les fameux bains d'eaux minérales. Ils sont à un mille de la ville. La salle qui contient le vaste bassin, où l'on descend par un escalier de marbre, est entourée de belles colonnes; mais l'ensemble qui mérite d'être vu, exige aussi une description détaillée que je vous enverrai à part. J'y ai lu le nom de M. le Comte de Choiseul, qui en parlera plus savamment que moi.

---

(1) Qui sépare la Béotie de l'Attique.

(2) Œdipe de Sophocle, Act. 5, Sc. 5.

Le 27.

Nous sommes partis de Brousse le 21, escortés par des Grecs à pied, & bien armés, qui sont chargés de la sûreté, & de la police des chemins. Ils contiennent même les Turcs qui les redoutent. J'ai rejoint le navire qui nous attendoit, & nous ne sommes arrivés, après avoir louvoyé devant Rodosto, que le 25, aux Dardanelles.

Le 17 Janvier 1778.

J'ai eu la douleur de voir, hier, à Ténédos, le Capitaine Comte, occupé à sauver tout ce qu'il a pu retirer de son naufrage, & moins occupé de ses intérêts propres, que de ceux de ses armateurs. Nous n'avons pu arriver que le 11 à Smirne. Mon frère Constantin, qui m'attendoit, & que j'ai eu la joie d'embrasser le premier, est venu au-devant de moi jusqu'au Château.

Le plaisir de revoir les siens dans sa patrie est bien doux après l'absence; mais je n'en connois pas un plus vif que celui de les embrasser, & de se retrouver avec eux dans un pays étranger.

A Smirne, le 2 Février.

Je vous abandonne, mon Père, les mariages Grecs anciens, nouveaux, les couronnes, le flambeau nuptial, l'hymne, & l'hyménée, tout ce qui vous appartient, mais j'aurois voulu que vous eussiez vu comme moi, pour ajouter un tableau de plus à votre collection, & pour oublier même vos Grecs anciens, & modernes, la belle & touchante Fête nuptiale que je vais essayer de vous faire regretter.

Mardi passé étoit l'heureux jour où M. Moriès (1) devoit épouser Mademoiselle Vanlenep l'aînée (2), *bella si* (3) comme Laure, ou Clorinde, mais douée de tout ce qui est préférable à la beauté (4). L'heure étoit donnée pour les

(1) Jeune Négociant Anglois.

(2) Née à Smyrne, & fille d'un Négociant Hollandois.

(3) La Bruyère, en la voyant, eut reconnu la beauté la plus touchante de Smyrne, qu'il avoit peinte sous le nom d'Euphrosine, dans un morceau détaché, qui est un Roman ingénieux; mais cette belle & indifférente Emire, qu'il fait contraster avec sa compagne, il ne l'eut pas retrouvée à Smyrne, ni dans toute la Grèce. *Hic cras amat, quæ nunquam amavit.* Pervig. Ven.

(4) O mon fils! que n'aviez-vous le beau Sonnet que M. l'Abbé Arnauld nous a conservé, fait, à la même occasion, par

accompagner à l'Eglise, c'est-à-dire, à la Chapelle du Consul.

Crudéli, le plus moderne des Poëtes Toscans, vous auriez chanté, en le récitant, l'Epithalame de cette noce intéressante? Le voici.

La Virginité s'adresse, & dit adieu à la nouvelle mariée.

Del letto marital questa è la sponda:
Più non lice seguirti. Io parto: addio.
Ti fui custode dell' età la più bionda.
E per te gloria accrebbi al regno mio.
Sposa, e madre or sarai, se il ciel seconda
L'insubra speme, ed il commun desio;
Già vezzegiando ti *carpiesce*, e' sfronda
I gigli Amor, che di sua mano ordio.
Disse, e disparve in un balen la Dea,
E in van trè volte la chiamò la bella
Vergine, che di lei pur anche ardea.
Scese fra tanto, e sfolgorando in viso
Fecondità, la man le prese, e di ella
Al caro sposo, e il duol cangiossi in riso.

« C'est ici le lit nuptial. Te voilà parvenue au rivage. » Adieu, je me retire, il ne m'est pas permis de te suivre » plus loin. Je t'ai gardée tous les instants de ta jeunesse la plus » tendre, & tu n'as pas peu servi à accroitre la gloire de » mon règne.

» Mais tu vas être épouse, & tu seras mère, si le ciel se- » conde notre espoir, & exauce nos vœux. Déja le folâtre » Amour ravage les lys, & éparpille les feuilles délicates de » la rose qu'il a fait éclore. Adieu.

Tout le monde étant rassemblé, la cloche a sonné, & la jeune fiancée richement parée, portant sur sa tête de longues tresses de fil d'or trait, entrelacées avec celles de ses beaux cheveux, à la manière des Grecs, est descendue de son appartement. Elle s'est avancée avec empressement pour embrasser son père & sa mère, qui l'attendoient à la tête de dix enfans rassemblés autour d'eux. Tous animés des mêmes sentimens, respiroient la joie la plus pure, & offroient le délicieux spectacle d'une famille nombreuse, intéressante & bien unie. On ne pouvoit la voir dans ce moment, sans desirer d'en être.

Cette première scène étoit touchante, & qui de nous auroit vu d'un œil sec une mère tendre, & respectable, ne pouvant malgré elle se détacher de sa fille qu'elle pressoit dans ses bras,

---

» Ainsi la Déesse parla & disparut comme l'éclair. La jeune
» innocente qui la voyoit s'éloigner, & qui la regrettoit en-
» core, la rapella trois fois en vain.

» Mais la Fécondité descendit du ciel, & se présenta devant
» elle dans tout son éclat. Elle saisit une de ses mains qu'elle
» mit dans celles de son époux, & le plaisir prit la place de
» la douleur.

Gaz. Litt. année 1764, p. 261.

qu'elle arrosoit de ses douces larmes, qu'un excès de joie, & de tendresse fait couler abondamment sur le sein maternel? Le Père, non voilé comme Agamemnon, pleuroit aussi; mais tenant à la main son grand chapeau, & les yeux tournés vers le ciel, il a prononcé d'un ton ferme sa bénédiction sur sa fille, & ses vœux pour le bonheur des deux époux. J'ai cru entendre dans ce moment le vieux Abraham, lorsque son serviteur lui présenta la jeune Rebecca, qu'il avoit amenée pour Isaac son fils. Les frères & les sœurs ont embrassé ensuite pour achever le tableau le plus attendrissant.

Le Consul, suivi de ses amis, a reçu, à la porte de son Hôtel, tout le cortège, &, arrivés à la Chapelle, les Fiancés ont été placés devant la Chaire. Le Ministre a fait son exhortation en François, ensuite la demande ordinaire par trois fois, & l'un, & l'autre ont dit trois fois *Oui*, & nous en chœur trois fois :

O terque quaterque beati!

Après le consentement mutuel, & la foi promise, viennent les prières que le Ministre récite pour les Mariés qui sont à genoux. Il n'y a point

d'anneau nuptial, tout eſt dit, & la cérémonie eſt finie.

L'Hymen n'eſt pas toujours entouré de flambeaux.

Au retour on embraſſe, & l'on donne aux jeunes gens, & aux demoiſelles, des bouquets enlacés avec des fils d'or, en leur diſant, en Grec, *mariez-vous auſſi.* On a danſé juſqu'au ſouper. Madame Vanlenep a arrêté tout le monde, parce qu'il n'y avoit point eu d'invitation auparavant. Le ſouper étoit feſtin de noce, & bien aſſaiſonné par la gaieté.

Je vais achever de vous faire connoître Madame Vanlenep. Elle a conduit, ſuivant l'uſage, ſon gendre, & ſa fille, à l'appartement qui leur étoit deſtiné, & dans ce moment on eut dit que c'étoit une Fée, qui, par ſon pouvoir ou ſes enchantemens, faiſoit paroître une chambre juſqu'alors inconnue, & élégamment meublée. Mais on admiroit la tapiſſerie, & le lit, ornés des plus belles fleurs, brodées ſur un fond blanc. Elle y travailloit ſeule, & depuis dix ans, ſans qu'on s'en doutât. Elle étoit, comme Monteſquieu, occupé ſeul de *l'Eſprit des Loix*, animée à ce travail, parce qu'elle diſoit: Je donnerai ce beau meuble à ma fille aînée, je la ſurprendrai

agréablement lorsque j'aurai le bonheur de la marier. Cette fille dit chaque jour, en recevant chez elle, & en remerciant sa bienfaitrice, ô ma mère! ce beau présent, ce bel ouvrage est l'ouvrage de vos mains. Elle le répète à tous ceux qui le voient, qui l'ont déja vu, & qui aiment comme elle, & comme moi à le raconter. *Juvat hoc meminisse.*

Si vous aviez été, mon père, à ma place, vous auriez voulu sans doute ajouter ce trait à tout ce que vous avez recueilli sur les Brodeuses anciennes, & modernes de la Grèce, & vous inviteriez celles qui sont savantes dans l'art de Minerve, à lui offrir un pareil tableau.

Le 17 Février.

Les repas de noce se sont succédés. M. le Baron de Durfort a donné le sien. Nous étions quarante à bord de la Frégate l'Atalante. Mais je puis parler des peines, & des allarmes, comme des plaisirs & des fêtes de Smyrne. Hier, à dix heures un quart, le tremblement de terre s'est fait sentir. Un vent violent, & très-chaud l'a précédé, & suivi; il venoit du Sud. La secousse n'a pas été de longue durée, deux à trois secondes; mais elle a été forte, & j'aime

encore mieux l'agitation de la mer quand je suis embarqué, que ce mouvement convulsif de la terre, qui fait par fois ici bien du ravage; & cependant on danse, & même on s'endort sur cette terre qui tremble si subitement, & si souvent. Alors on se sauve aux champs, quand on le peut, ou à bord des navires qui sont à portée. Les édifices croulent, on entend des cris, & des gémissemens; & les plus attachés à ce beau pays, font, pour le quitter, des promesses, & des projets

(1) Semblables à ces vœux dans l'orage formés,
Qu'efface un prompt oubli quand les flots sont calmés.

Pour moi j'ai pris le doux engagement de suivre M. le Baron de Durfort, & M. le Baron de Tott, avec lesquels je trouve encore les Compagnons de voyage les plus désirables à tous égards. Nous verrons ensemble l'Archipel, Salonique, le Péloponnèse, Athènes, Malthe, & les ruines de Carthage. Il faudra bien quitter enfin les délices de Capoue; car un Annibal les trouveroit à Smyrne, pour s'y arrêter trop long-temps. Epargnons les adieux, s'il se peut,

(2) *Nec fleat ob nostras ulla puella vias.*

---

(1) Corneille, Trag. (2) Tibul.

A Salonique, 12 Avril 1778.

En partant de Smyrne nous avons été deux jours au Château, & trois autres aux Isles d'Ourla, nous avons parcouru tous ces beaux endroits, laissant passer au mouillage la fureur de l'Equinoxe. Nous avons enfin appareillé avec beau temps, & j'ai salué en passant le mont Atos, & le mont Olympe qui sépare la Macédoine de la Thessalie. Celui de Brousse m'a paru encore plus majestueux que celui-ci. De son côté les bords de la mer sont très-escarpés, en revanche l'autre côté du Golfe offre la campagne la plus riche, & la plus variée.

Le 17.

La peste est sur nos talons, & à nos trousses. Lorsqu'elle afflige la Capitale, on craint tous les courriers qui en viennent à Salonique, & à Smyrne, parce qu'ils en sont souvent les porteurs.

(1) *Post equitem sedet atra cura.*

J'ai vu, à la Mosquée de S. Dimitry, qui est une ancienne Eglise Grècque, car les croix y sont

(1) Horat.

encore, de très-belles colonnes de granit, & de verd antique; plus loin, un Amphithéatre presque enterré; on ne voit que la frise, & des bas reliefs tellement chargés d'hommes & de chevaux, qu'on n'y distingue rien; plus bas, dans une maison Juive, le portique d'un ancien Temple, les colonnes, & les figures sont fort mutilées; mais ce qui reste mérite d'être vu.

A la rotonde, autre Mosquée & ancienne Eglise, on voit sur le plafond des restes de Mosaïque; mais les oiseaux vont y nicher, & gâtent tout.

La Mosquée de Sainte Sophie, qu'on dit avoir été faite d'après celle de Constantinople, que j'ai vue, ne ressemble pas à son modèle. On nous a montré l'ancienne chaire, faite d'un seul bloc, qui nous a paru de verd antique. Elle a servi, dit-on, à S. Paul, lorsqu'il a prêché aux Thessaloniciens, les Turcs eux-mêmes la montrent avec vénération, & il faut croire que le même Apôtre les convertiroit, s'il venoit y prêcher encore.

J'ai été hier avec M. le Chevalier d'Agoult, & M. de Mercier dîner à la campagne chez M. Abeille, à *Oroundgy*, village situé dans un vallon très agréable, à une lieue de la ville. Les

Francs ſe ſont appropriés ce canton, ou cette retraite, & en ont exclus tous les habitans du pays. Ils en ſont les maîtres, *hîc ſecura quies*. On y a le plaiſir de la promenade, & de la chaſſe, & nous avons paſſé, dans ce vallon charmant, deux jours chez le meilleur des Hôtes.

Le 17.

Hier nous nous promenions hors de la ville avec M. le Baron de Durfort, & pluſieurs Officiers. Nous avons pouſſé juſqu'à l'endroit qui eſt le terme, & le rendez-vous ordinaire où l'on ſe repoſe. On l'appelle *les ſept arbres*. On y trouve un grand *Kiosk* (ou pavillon) autour duquel la nouvelle troupe des *Galliondgy* (1) s'étoit raſſemblée. Ils étoient tous armés de pied en cap. Mais heureuſement l'Aga, ou Commandant étoit à leur tête, & apprenant que le Capitaine du Vaiſſeau de guerre François étoit avec nous, il envoya un de ſes Officiers pour le prier de venir ſe repoſer. On ne répond pas en Turquie par un refus à une pareille invitation. Nous ſuivons M. le Baron de Durfort. On nous reçoit au

(1) Soldats de marine.

bruit de l'effrayante musique Turque, & des salves de mousqueterie pour nous faire honneur. Les balles siffloient à nos oreilles. Le caffé est venu ensuite, & il a fallu se laisser reconduire avec les mêmes honneurs, & le même bruit. L'Aga est un galant homme qui en nous quittant a voulu nous toucher la main à tous. Nous avons donné chacun une piastre aux Musiciens, j'en aurois donné deux plus volontiers pour les faire taire, & autant pour nous débarrasser de cette troupe; car ces mauvais soldats tirent mal adroitement, & toujours en détournant la tête, ils peuvent tuer ceux qu'ils veulent le mieux accueillir, en les saluant.

Il y a ici un singulier privilège exclusif. Les Janissaires, qui en sont les possesseurs, ne veulent pas s'en départir, & nos capitulations ne nous en exemptent pas. C'est le rasoir Turc auquel il faut se soumettre, de manière qu'avant de se faire accommoder par le perruquier François, il faut nécessairement appeller le Janissaire, ou le barbier Musulman qui nous rase.



A Naples de Romanie, le 17 Mai.

TOUT ce beau pays eſt dévaſté par les Albanois qui ſe ſont emparés de Patras. Nous avons été voir à une lieue d'ici des ruines qui ne nous ont rien appris. J'ai vu Argos ſitué au pied d'une montagne qui a un Château ſur ſon ſommet. Tout ce qu'on voit, ou ne voit plus, tout ce qu'on nomme ici rappele des ſouvenirs ſi intéreſſans, qu'on voudroit y relire l'hiſtoire Grècque, qui ſeule nous retrace ces villes célèbres, & floriſſantes, qu'on ne retrouve plus, & qui ſe diviſoient elles-mêmes pour ſe détruire. *Etiam periere ruinæ.*

Athènes ſeule a conſervé quelques reſtes de ces beaux monumens qui la décoroient, lorſque Périclès s'occupoit du ſoin de l'embellir.

Notre tournée dans les Iſles a été très-agréable. J'ai vu avec plaiſir les reſtes des travaux que les Ruſſes, maîtres de Paros, & de toutes les Cyclades, ont fait à Naxos dont la rade eſt ſuperbe. C'eſt-là qu'après avoir brûlé la flotte Ottomane, ils ont érigé un trophée, comme les anciens Grecs après la victoire. La plus part des magaſins qu'ils ont conſtruits, ſubſiſtent encore.

Naxos

Naxos m'a plu infiniment. Je voudrois habiter cette Isle par préférence à toutes les autres.

Illa terrarum mihi præter omnes
Ridet.

La ville est sur le sommet d'une montagne ; la forteresse en occupe une partie. Les Catholiques y sont logés, ainsi que l'ancienne Noblesse du pays. M. de Grimaldi, Consul de France, doit être distingué à tous égards. L'Evêque de Naxe, de la maison de *Crispo*, est un Prélat respectable. M. de Lastic nous a donné un bal la veille de notre départ, & je n'ai vu nulle part les danses que vous avez décrites, sur-tout celle de Thésée, & d'Ariane (1), aussi bien, aussi fidèlement exécutées qu'elles le sont ici. C'est ici, me disoit M. de Tott, qu'il faut lire le livre de votre père. La danse Naxiote est agréable, &

(1) Ariane, suivant Plutarque, abandonnée par son ravisseur, s'étoit réfugiée, avec sa nourrice Cortyne, à Naxe, où elle mourut. Elle y avoit sans doute apporté la danse de Thésée, & du Labyrinthe ; on n'y voit plus, comme du temps de Plutarque, le tombeau de l'amante du Roi d'Athènes,

D'Ariane aux rochers contant ses injustices ;

mais la danse de la fille de Minos y a été fidèlement conservée.

Plutarq. Vie de Thes.

nous avons eu aussi des danses Russes; car dans l'Archipel les Russes ont fait danser les Grecs, & auroient dû leur apprendre la Pyrrhique qu'ils ont oubliée.

Nous avons passé deux jours à Syra. La ville est perchée sur la cime de la montagne. On m'appeloit par mon nom lorsque je passois, tous les Grecs qui vous connoissent nommoient à la fois le père, & le fils, & étoient empressés de me servir. On ne peut se promener sur cette montagne couverte de cailloux; l'air y est bon, & l'on y mange d'excellens poissons.

J'écrirai encore, si j'en ai le temps, à Athènes; & ensuite à Malthe, & à Tunis.

Je suis, &c.





A MONSIEUR GUYS L'AINÉ.

SMYRNE.

Marseille, le 10 Décembre 1777.

J'AI lu avidement la relation de votre voyage à Ténédos, & à Troye : je l'ai comparée à celle que j'ai en manuscrit, & que le Chevalier de Valnay avoit envoyée à M. le Marquis de Bonnac, Ambassadeur du Roi à Constantinople. Vous avez vérifié tout ce qu'a écrit ce Voyageur peu connu : vous aimez, autant que moi, ces Savans Anglois (1), dont on vient de traduire l'ouvrage, qui ayant fait le projet d'aller lire délicieusement l'Iliade sur le tombeau d'Achille, & de Priam, après tant de siècles écoulés, ont écrit au nom de la postérité :

Et (2) Pergama nomen Homeri,

Sur une de ces pierres éparses que vous avez vues, dont ils ont fait un monument digne du Chantre d'Achille, & d'Hector.

Nous n'avons plus, même sur les lieux, que

(1) M. Wood.

(2) Properce, L. II. Eleg. 1.

la satisfaction de reconnoître l'exactitude des descriptions, & de la géographie d'Homère; nous ne pouvons que nous retracer l'image de Troye, à l'aspect de ces ruines, qui ne sont pas cependant celles des anciens murs d'Apollon; ainsi vous pouvez me dire, après avoir vu ce qui nous reste:

(1) *Non referam scæas, & Pergama Apollinis arces.*

« Je ne puis rien dire ni des Portes Scées, » ni des Tours, élevées par Apollon »; mais l'immortel Ouvrage d'Homère, *Ære perennius*, nous reste. Ajoutons-y son successeur & son rival, qui

Arma virumque canit Trojæ, &c.

Le vieux édifice auquel votre guide a donné le nom du Palais de Priam, si admirablement situé, est du moins plus à sa place, que les tours de Léandre, & d'Ovide, que vous aurez vues auprès de Constantinople. Mais vous aurez été arrêté par ces courans rapides & désespérans pour les navigateurs; lorsqu'on est obligé de jeter, ou de lever l'ancre à plusieurs reprises, quand le vent manque tout-à-coup, ou revient

(1) Properce, L. II. Eleg. 21.

avec assez de force pour aider les navires à les fouler. Vous aurez reconnu l'*insanientem Bosphorum* d'Horace.

Vous l'aurez vu comme César, dont les yeux, suivant Lucain, suffisoient à peine à tout ce qui méritoit d'attirer & de fixer les regards.

Herceas, monstrator ait, non respicis aras?

Après avoir relu Homère sur les lieux, il faut lire encore ce beau morceau du Poète Romain, pour en sentir toutes les beautés, pour essayer de le traduire fidèlement; & c'est ce que les Traducteurs en Vers & en Prose, que j'ai sous les yeux, n'ont pas fait. Je saisis l'occasion de vous citer cette nouvelle preuve de l'avantage que nous retirons des connoissances locales, pour l'intelligence des anciens Poètes, qui sont sur ce point, comme Homère, d'une exactitude qu'on aime à reconnoître.

Essayons donc de traduire les beaux vers de Lucain. Avec lui je vais suivre César, & vous, & tâcher de restituer à l'Auteur de la Pharsale, ce qu'on ne trouve pas dans les traductions que nous en avons en Prose, & en Vers. Souvenons-nous de la facilité avec laquelle nous traduisions ensemble Horace à Tibur, devant le Temple de la Sibylle. *Albuneæ resonantis.*

PHARSALE.

LIVRE IX.

« CÆSAR ut Emathiâ satiatus clade recessit,
» Cætera curarum projecit pondera, soli
» Intentus genero : cujus vestigia frustra
» Terris sparsa legens, famâ duce tendit in undas,
» Threiciasque legit fauces, & amore notatum
» Æquor, & Heroas lacrymoso littore turres,
» Qua Pelago nomen Nepheleïas abstulit Helle.
» Non Asiam brevioris aquæ disterminat usquam
» Fluctus ab Europa : quamvis Byzantion arcto
» Pontus, & ostriferum dirimat Calcedona cursu,
» Euxinumque ferens parvo ruat ore Propontis ;
» Sygeasque petit famæ mirator arenas,
» Et Simoentis aquas, & Graio nobile busto
» Rhoetion, & multum debentes vatibus umbras,
» Circuit exustæ nomen memorabile Trojæ,
» Magnaque Phœbei quærit vestigia muri.
» Jam silvæ steriles, & putres robore trunci
» Assaraci pressere domos, & templa Deorum
» Jam lassâ radice tenent, ac tota teguntur
» Pergama dumetis : etiam periere ruinæ,
» Aspicit Hesiones scopulos, sylvasque latentes
» Anchisæ thalamos ; quo judice sederit antro ;
» Unde puer raptus Cœlo : quo vertice Naïs
» Luserit Œnone ; nullum est sine nomine saxum,
» Inscius in sicco serpentem pulvere rivum

» Transferat, qui Xantus erat: securus in alto
» Gramine ponebat gressus, Phryx incola manes
» Hectoreos calcare vetat. Discussa jacebant
» Saxa, nec ullius faciem servantia sacri.
» Herceas, Monstrator ait, non respicis aras?

TRADUCTION

DE M. MARMONTEL.

DÈS que César, rassasié de sang, se fut éloigné de Pharsale, il écarta tous autres soins pour s'attacher à poursuivre son gendre. Après avoir inutilement suivi ses traces sur la terre, il le chercha sur les eaux. Il traverse le Bosphore de Thrace, il voit ce rivage fameux par les amours d'Héro, & cette mer où périt Hellé, & qui depuis en a porté le nom. De-là il gagna la côte de Sygée, & ces bords dont la renommée le remplit d'admiration. Il parcourut les rives du Simoïs, & le promontoire de Réthé, consacré par le tombeau d'Ajax. Il marche à travers ces ombres qui doivent tant au génie des Poètes.
« Il erre dans les champs de la fameuse Troye.
» Il cherche les traces des murs élevés par Apol-
» lon. Quelques buissons stériles, quelques troncs

» de vieux chênes couvrent les débris du palais » des Rois, & des temples des Dieux ». Troye entière est ensevelie sous des ruines; ses ruines même ont péri. Il reconnoît le rocher où fut enchaînée Hésione, & la forêt témoin des amours d'Anchise, & de Vénus, & l'antre où siégea le beau Pâris, le juge des trois Déesses; le lieu d'où fut enlevé *Ganymède*, & le mont sur lequel la crédule Enone rendit heureux son infidèle amant. Il ne voit pas un seul endroit qui ne rappele un nom célèbre. Il avoit passé, sans s'en appercevoir, un petit ruisseau qui serpentoit dans la poussière; ce ruisseau étoit le Xanthe. Il portoit négligemment ses pas sur un *monceau* de terre couvert de gazon, un Phrygien lui dit; » Que faites-vous? Vous foulez les mânes » d'Hector ». Il passoit auprès d'un tas de pierres renversées qui n'étoient plus que d'informes débris. « Quoi! lui dit son guide, vous » ne regardez pas l'autel de Jupiter où Pyrrus » immola Priam?

TRADUCTION.

Le vainqueur de Pharsale, faisant céder tous les soins qui devoient l'occuper, au desir de se rendre maître de la personne de son gendre, & de l'atteindre, le poursuivit par-tout, où il auroit pu se réfugier après sa défaite ; guidé par le bruit de sa fuite, il traversa le Bosphore de Thrace. Il voit, en passant, ce rivage fameux par l'amour, & les larmes de la tendre Héro, & cette mer à laquelle la jeune & malheureuse Hellé donna son nom.

C'est là que les eaux de l'Hellespont sont resserrées dans le plus court espace qui sépare les bords de l'Asie & de l'Europe, quoiqu'on trouve le même détroit entre la pointe de Bysance, & le rivage de Chalcédoine qui abonde en huîtres. Les flots pressés du Pont-Euxin y forment ce courant rapide, qui bouillonne en tombant par ce passage étroit, dans le sein de la Propontide (1). César aborde au cap Sygée, il parcourt

(1) *Arctissimo*, dit Tacite, *inter Europam, Asiamque divortio, Bizantium in extrema Europa posuere Graci.*

L. XII., n. LXIII, T. III, p. 96.

ces bords célèbres dans l'Histoire, il suit la rive du Simoïs; il découvre Rhoeté, si remarquable par le monument d'un Guerrier fameux parmi les Grecs; il est au milieu des ombres de ces Héros qui doivent leur renommée aux Poètes. Il cherche en vain les murs de la ville bâtie par Apollon. Ces lieux ne conservent que le nom de la fameuse Troye réduite en cendres; des buissons épars & stériles, de vieux troncs d'arbres, dont les racines desséchées se détachent d'un terrein également fatigué de les porter, ont pris la place du palais de Priam, & des temples des Dieux; les ruines même de Troye ont disparu. César voit le rocher d'Hésione, ce bois touffu qui couvroit un lit de gazon, jadis le lit nuptial de Vénus, & d'Anchise; l'antre où s'assit Pâris pour donner le prix de la beauté; le lieu qu'on lui montre, & d'où le beau Ganymède fut enlevé; le mont fameux par l'amour & la foiblesse d'Enone. Mais, que dis-je? il ne voit pas autour

---

Qua angustis fluctibus insinuatum mare Asiam ab Europa dirimit. Freinsh. L. II, Cap. 31.

Voyez la savante Dissertation de M. le Président de Brosses, sur le Périple de l'Euxin, décrit d'après les fragmens de Salluste, & les anciens Ecrivains, page 627, Tome 32, des Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles Lettres.

de lui un rocher qui ne porte un nom fameux, qui ne rappele un souvenir intéressant. Il avoit passé un ruisseau qui serpentoit sur un sable aride, ce ruisseau étoit le Xanthe qu'il avoit franchi sans s'arrêter & sans le reconnoître. Il montoit sur un terrein élevé, foulant l'herbe épaisse qui croissoit à l'entour; un Phrygien, l'arrête, & l'avertit de ne pas fouler les cendres, & de respecter les mânes d'Hector. Il avoit passé indifféremment, & près des débris informes. Son guide le rappele : Eh! quoi, vous ne jetez seulement pas les yeux, lui dit-il, sur ces autels de Jupiter (1)!

O Muses! ô Poètes! dont les chants sont immortels, c'est à vous qu'il appartient de sauver de l'oubli tout ce que vous célébrez, &c.

Ce morceau mérite assurément d'être relu & conservé, comme disoit le Poète,

Quantum Smyrnæi durabunt vatis honores.

Je ne mets cet essai à côté de la Traduction de M. de Marmontel, que pour suppléer à ce

(1) Alexandre, qui s'arrête à Troye comme César, sacrifie à Priam sur cet autel de Jupiter Hircius. *Processit in campis ubi veteris Ilii sedes monstrabatur. . . . . . sacrificavit & Priamo ad Hircii aram.*

Freinsh. L. II, Chap. 3 & 4.

qu'il n'a pas traduit, & c'eſt préciſément la belle, & fidèle image du Boſphore de Thrace, & des Courans, c'eſt-à-dire, ces quatre vers;

Non Aſiam brevioris aquæ diſterminat uſquam
Fluctus ab Europa, quamvis Byzantion arcto
Pontus, & oſtriferum dirimat Chalcedona curſu,
Euxinumque ferens parvo ruat ore Propontis.

La traduction des beaux vers de Lucain ne fait qu'indiquer ce qu'on doit voir & admirer dans l'original. Je vais rapporter également les vers de Brebeuf, & ceux de nos Poètes modernes. Je vous obſerverai, par rapport au premier, que dans ſon avertiſſement, *il demande pardon* des fautes qu'il a faites en ſuivant la géographie de Lucain, je crois que vous êtes à portée de juſtifier le Poète Romain, ſur ſa fidèle deſcription de la pointe du Serrail, ou du Boſphore, que je ne trouve dans aucun de ſes Traducteurs.



TRADUCTION
DE BREBEUF.

César ayant quitté les plaines d'Émathie,
Sent sa rage blessée, & non pas amortie.
D'un rival en déroute il est encor jaloux;
Il veut cette victime à son ardent couroux.
Mais ses vœux sont trompés, ses attentes perdues,
Il ne peut démêler des traces confondues.
Sur les bruits cependant semés dans les hameaux,
Il tourne ses desseins & ses pas vers les eaux.
D'abord il se commet à ces ondes cruèles,
A ce détroit funeste à des amours fidèles,
Et passant le Bosphore, il cingle vers ces lieux
Dont le trouble autrefois a divisé les Dieux.
Vers ces champs renommés, où l'Ilion superbe
Se cache maintenant sous le sable & sous l'herbe;
Il cherche dans les bois, il cherche dans les champs,
Le prix ambitieux d'un siège de dix ans.
De deux Divinités l'ouvrage inimitable,
N'est plus qu'un nom célèbre, ou qu'un songe agréable.
Des ormes sans feuillage, & des chênes pourris
Ont crû sur les palais d'Hector & de Pâris.
Le passant foule aux pieds les murailles de Troye;
De leur pompeux débris le temps a fait sa proie.
Sur les autels sacrés, il a mis des buissons;
Et les temples des Dieux sont les champs des moissons.

Même le Simoïs, & le fleuve du Xanthe,
Ne roulent seulement qu'une onde languissante;
Bien que la renommée ait consacré leurs eaux,
Les ans qui changent tout, en ont fait des ruisseaux.
César voit la caverne où l'arbitre volage,
Aux appas de Cypris fit un honteux hommage,
Le rocher d'Hésione, & le mont spacieux
D'où le jeune Troyen fut porté dans les cieux.
Ce roc où la Nayade oublia sa franchise;
Ces taillis confidens des privautés d'Anchise;
Et ce guerrier, enfin, dans ce fameux canton,
Ne vit point de rocher & sans titre, & sans nom.

TRADUCTION.

DE M. DE LA HARPE.

CEPENDANT de César la haine encor trompée,
A perdu sur les mers la trace de Pompée;
Il vogue, mais en vain, vers ces bords qu'à jamais
L'amour rendit fameux par les maux qu'il a faits.
Au détroit dont Hellé n'atteignit point la rive,
Où de l'amant d'Héro gémit l'ombre plaintive;
La renommée alors, & l'orgueil de son nom,
L'appelent aux débris de l'antique Ilion,
Aux fables de Sygée, aux roseaux du Scamandre;
Au rocher qui d'Ajax a conservé la cendre;
A ces grands monumens, dont le nom respecté
Doit aux chants des neuf Sœurs son immortalité;

Ses regards cherchent Troye, au moins dans ses ruines ;
Ces remparts, qu'ont bâti jadis des mains divines,
Sous la mousse & la ronce ils sont ensevelis.
D'informes rejettons, des troncs noirs & vieillis,
Ont remplacé ces murs qui du temps sont la proie.
Le temps a dévoré jusqu'aux débris de Troie.
Le Héros parcouroit ces bords religieux.
« Voici, lui disoit-on, l'Antre mystérieux,
» Où Cypris soupira pour le père d'Enée.
» On vit sur cette roche Hésione enchaînée.
» Ici le fils de Tros aux cieux fut emporté.
» Dans cette grotte assis pour juger la beauté,
» Là, Pâris à Vénus décernoit la couronne :
» C'est ici qu'il trompa la trop crédule Enone.
L'antiquité respire en cette région,
Tout bocage a ses Dieux, tout rocher a son nom.
Sur un lit sablonneux une eau foible serpente ;
César, sans le savoir, avoit passé le Xanthe ;
Plus loin, sur le gazon, il s'avançoit encor :
» Hélas ! ne marchez pas sur le tombeau d'Hector.
Il fouloit une pierre avec indifférence :
» C'est l'autel où Priam a péri sans défense.

Ce beau morceau de Lucain, pour être entièrement & fidèlement rendu, est donc encore à traduire & en vers & en prose, quoique cette dernière imitation soit en vers la seule qu'on puisse citer, & transcrire avec plaisir.



DEUXIEME LETTRE.

A M. GUYS L'AINÉ.

J'AI lu avec plaisir, mon cher fils, & j'ai fait lire la relation de votre voyage de Constantinople à Brousse, & au mont Olympe, & delà jusqu'à Smyrne. Vous avez donc été agréablement surpris de trouver en Asie des Turcs différents de ceux que vous avez vûs dans la Capitale, des Turcs complaisans, honnêtes, accueillans pour les étrangers qui professent une autre religion que la leur, & même des mœurs douces parmi le peuple. Le beau pays que vous avez vu est riche, & jouit d'une longue paix. Beaucoup de manufactures comme à Lyon, une récolte de soie des plus abondantes, telle est la richesse de cette ancienne ville, où vous avez été si bien reçu; vous y aurez retrouvé, ainsi qu'en Grèce, ce tableau que (1) j'ai retracé du

(1) Nous avons craint de voir renouveller en Provence la loi de l'Attique, par laquelle l'exportation des figues étoit sévèrement défendue : mais sans remonter aux Athéniens & aux Grecs qui cultivent encore le figuier avec un goût héré-

ménage

ménage de nos ayeux à l'ombre du figuier domestique, & héréditaire. C'est ainsi qu'on représentoit anciennement les beaux jours du règne pacifique de Salomon.

---

ditaire, rappelons-nous que dans un temps moins ancien, où le luxe contagieux & destructeur ne nous avoit pas encore appris à sacrifier l'utile à l'agréable, les citoyens les plus opulens de Marseille se promenoient à la campagne dans une allée de figuiers. A la ville ils se félicitoient d'avoir un petit jardin qui assortissoit la simplicité de leur habitation. Là, un figuier & une treille couvroient de leur ombre le puits domestique, & dans les beaux jours, la table où le père de famille étoit assis, entouré de ses enfans, & quelquefois de ses voisins : ceux-ci partageoient les fruits que l'arbre généreux offroit lui-même au voisin le plus proche, en étendant ses branches jusqu'à lui. Eh! qui de nous, en voyant ce figuier encore verd, ne reconnoîtroit pas avec joie ce vieux témoin des jeux de son enfance? Qui de nous ne se rappelera pas qu'au bord de l'Uveaune, l'Amour gravoit, sur l'écorce des peupliers, ses chiffres entrelacés, mais qu'auprès de nos foyers l'amour conjugal, & la piété filiale, imprimoient un souvenir attendrissant & exemplaire, sur l'écorce d'un figuier antique & respecté? Exilé dans un climat étranger, ou errant sur la vaste étendue des mers, dans ces longs momens où l'on oppose l'espoir du retour dans sa patrie, à l'idée & au chagrin d'en être éloigné, le Marseillois désiroit, se promettoit de revoir un jour & le foyer, & le figuier paternel. On espéroit de cueillir encore chez soi, à la fin de l'Automne, le meilleur des fruits. L'arbre nourricier & hospitalier qui les donnoit en abondance, étoit compté dans l'héritage de nos

Habitabatque Juda & Iſraël abſque timore ullo, unuſquiſque ſub vite ſua & ficu ſua, cunctis diebus Salomonis (1).

» Les habitans de Juda & d'Iſraël vivoient » ſans crainte, chacun à l'ombre de ſa vigne, » & de ſon figuier, pendant la durée du règne » de Salomon ». *Liv. des Rois, ch. 12, v. 10.*

Vous obſerverez que les Turcs voyagent lentement & à petites journées. La poſte chez eux n'eſt que pour les courriers. Les grands Seigneurs ont leurs équipages, & leurs chevaux, & n'enlèvent pas tous les chevaux de poſte, en arrêtant, lorſqu'ils voyagent, ceux qui ont le malheur de les rencontrer. Souvenons-nous que l'Empereur Auguſte, ſuivant ſon Hiſtorien, ne voyageoit que la nuit, & en litière, c'eſt-à-dire, ſi lentement, qu'il mettoit deux jours pour aller à Préneſte, ou à Tibur,

---

pères, parmi les dons les plus précieux que la reconnoiſſance ſe vantoit de tenir de la main bienfaiſante de nos Ayeux.

Recueil de l'Acad. de Marſ. 1773. Diſcours prononcé à l'ouverture de la Séance publique, pag. 14, 15, 16.

(1) Sous Ezéchias, le Roi des Aſſyriens, exhortant le peuple de Jéruſalem à ſe rendre à lui ; fait dire par les députés : *Egredimini ad me, comedet unuſquiſque de vinea ſua, & de ficu ſua.* Lib. IV, Reg. Cap. 18, v. 31.

où nous avons été dîner en partant de Rome.

Itinere lectici, & noctibus ferè, ut Præneste vel Tibur biduo (1) procederet.

Vous avez retrouvé & admiré l'amour de la Patrie dans ces hommes sédentaires, qui se font une douce idée d'être ensevelis dans le tombeau de leurs pères, & qui veulent vivre & mourir dans le même lieu où ils ont vu le jour.

Nos Patriam fugimus, nos dulcia linquimus arva (2).

Les petites villes ne subsistent, que par l'attachement qu'elles inspirent à leurs habitans qui y sont nés.

Le vertueux Plutarque disoit : je suis né dans une petite ville, & pour l'empêcher d'être plus petite, je veux m'y tenir (3).

Vous avez vu avec plaisir la Pyrrhique qui devoit être, comme vous le dites, la danse favorite des soldats, & même des Officiers. Les Princes anciennement ne manquoient pas de l'apprendre ; & aux Fêtes que donna César à Rome, les fils des Princes d'Asie, & de Bythinie danserent la Pyrrhique.

(1) Suet.
(2) Virg.
(3) Hist. Anc. de Rollin, Tome XII, p. 25.

Pyrrhicam (1) *saltaverunt Asiæ, Bithiniæque Principum liberi.*

Vous convenez avec moi qu'il est agréable de relire en Grèce Homère & les anciens Poètes, pour vérifier, pour retrouver avec plus de plaisir les usages conservés (2) & échappés, pour ainsi dire, aux révolutions & au pouvoir du

---

(1) Suet. in Calig.

(2) M. Houel, de l'Académie Royale de Peinture, qui vient de passer trois ans & demi en Sicile pour la parcourir, pour la connoître à fond, pour corriger les Relations imprimées des Voyageurs qui l'ont précédé, qui rapporte une riche collection de Tableaux de l'Ethna, & de tous les Monumens anciens que Catania, Syracuse, Agrigente, &c. ont conservés; M. Houel n'a pas manqué d'observer dans les Colonies des Albanois, transplantés du Péloponnèse en Sicile, les usages des Grecs conservés dans les cérémonies des mariages Albanois, dont il a fait le tableau.

Il a observé aussi, & dessiné dans la plaine de Catania, la Fête ou Procession qui annonce la moisson. Des hommes portent de longs bâtons auxquels sont attachés de petites gerbes de bled. Cette procession est précédée d'une autre dans le même genre où l'on porte des rameaux fleuris de chaque espèce. La fête de la moisson devoit être celle de Cérès, que le peuple, fidèle dépositaire des anciens usages, a conservée, en promenant une femme couverte d'un long voile blanc, montée sur un âne, environnée des gerbes que portent les hommes à pied qui la suivent. Elle tient chez ce peuple grossier & agreste, la place de la mère de Proserpine.

temps, qui efface & détruit tout, souvent jusqu'au souvenir de nos ouvrages, & des monumens les plus durables.

J'ajouterai que dans la même vue, autant que pour s'instruire par la lecture des Livres saints, on doit lire l'Ecriture & les Prophètes dans les pays que vous parcourez, pour reconnoître les images qu'ils nous ont tracées, & les hommes de tous les temps. Cette proposition vous paroîtra-t-elle extraordinaire? Je vais l'appuyer par des exemples.

Ainsi, avant de joindre la Frégate l'Atalante, où vous serez si bien reçu à tous égards, & sous les loix de M. le Baron de Durfort (1), si vous voulez connoître l'Archipel, vous devriez profiter de ces barques, ou *Voliks*, qui vont plus vîte que les gros navires, tels que ces bâtimens chargés de fruits, d'Oranges, & de Citrons de Chio qu'on porte à la Capitale. Dans les plus anciens temps, ces bâtimens étoient réputés les meilleurs voiliers. Job, en disant que les jours de sa vie ont passé plus rapidement qu'un homme qui court à perte d'haleine, ajoute qu'ils ont passé avec la vîtesse de ces barques légères qui

(1) Capitaine de cette Frégate, & des Vaisseaux du Roi.

portent les fruits, ou de l'aigle qui fond sur sa proie.

Pertransierunt (dies mei) quasi naves poma portantes, sicut aquila volans ad escam (1).

Quand vous verrez donc ces bâtimens qui portent, ou les pommes de Sinope, ou les limons & les oranges de Chio, souvenez-vous de Job, & de l'image par laquelle il exprimoit la fuite rapide des momens qui se succèdent, & s'écoulent.

Eheu! fugaces labuntur anni (2).

Il compare encore, car ce Poète sublime est plein des images qu'il avoit sous les yeux, il compare ce qui passe rapidement, & n'a point de consistance, à l'écume légère que le vent enlève & disperse, à la fumée qu'il dissipe, & au souvenir de l'hôte d'un jour; c'est-à-dire, que ce voyageur pressé qui ne s'arrête qu'un seul jour au même lieu.

Spes impii, tanquam spuma gracilis, quæ à procella dispergitur, tanquam fumus, qui a vento diffusus est, & tanquam memoria hospitis (3) *unius diei prætereuntis.*

---

(1) Job, Cap. 9, verf. 26.

(2) Horace.

(3) Job, Cap. 5, verf. 15.

Observez que cette dernière image locale appartient, avec le sentiment & le regret qui l'accompagnent, au seul pays où l'hospitalité est encore un devoir religieux (1), & où l'on étoit anciennement affligé de ne recevoir un hôte passager que pour un seul jour, dont le souvenir étoit bientôt effacé.

Ma Lettre, sur la chaîne des malheurs, vous a touché. Parcourez le monde, puisqu'il faut le voir avant d'en sortir, vous trouverez par-tout des malheureux, d'autant plus dignes de pitié, que parmi les hommes, si le malheur accable les uns, la prospérité endurcit les autres.

J'ai vu, disoit l'Ecclésiaste, les oppressions qui se font sous le soleil, & les larmes des innocens, sans qu'ils aient personne pour les consoler. Le triste & inconsolable Young n'a rien dit de plus.

Vidi calumnias quæ sub sole sunt, & lacrymas innocentium, & neminem consolatorem (2).

Je reviens à Job, au sujet d'un usage que

(1) M. le Comte de Choiseul a très-bien reconnu chez les Turcs la religion de l'hospitalité, que les Grecs n'ont conservée que par tradition. *Voy. Pitt. de la Grèce, pag.* 21.

(2) Ecclesiaste, Cap. 4, v. 1.

vous avez obſervé d'après mes notes. Les Orientaux s'inclinent profondément devant un Supérieur, ou un Grand, & baiſſant la main droite juſqu'à terre, la portent enſuite à la bouche avec reſpect.

Cette coutume étoit anciennement le ſigne d'un hommage ou d'un culte religieux.

Si vidi ſolem cùm fulgeret, & lunam, &c. dit Job, *& lætatum eſt cor meum in abſcondito, & oſculatus ſum manum meam ore meo* (1).

« Lorſque j'ai vu briller le ſoleil, & la lune, » mon cœur a treſſailli de joie en ſecret, j'ai baiſé » ma main avec empreſſement.

J'ai parlé de la peſte, comme d'un fléau que Dieu envoie, & Dieu l'a dit ſi ſouvent par la bouche de ſes Prophètes.

Si autem (2) *peſtilentiam immiſero ſuper terram illam*, &c.

Détournons les yeux de ce triſte ſpectacle pour les fixer plus agréablement ſur d'autres objets. Tous les bijoux, & les ornemens des

---

(1) Job, Cap. 31, v. 26, 27.

Derelinquam mihi in Iſrael ſeptem millia virorum quorum genua non ſunt incurvata ante Baal, & omne os quod non adoravit eum oſculans manus. Lib. Reg. Cap. 19, v. 18. On fléchiſſoit le genou, & on baiſoit ſa main, pour adorer.

(2) Ezech. Cap. 24, v. 18.

femmes Grècques, ne sont-ils pas très-anciens dans l'Orient? Le Prophète dit à Jérusalem, en lui parlant, au nom du Dieu qui l'inspire :

« Je vous ai parée des plus beaux ornemens, » je vous ai donné des brasselets, j'ai mis un » collier sur votre col, je vous ai donné le cer- » cle d'or qui se met sur le front, des pendans » d'oreilles, une couronne éclatante qui brilloit » sur votre tête; j'ai prodigué sur vous l'or & » l'argent, vous avez été vétue de fin lin (1).

Et ornavi te, & dedi armillas in manibus tuis, & torquem circa collum tuum, & circulos auribus tuis, & coronam decoris in capite tuo, ornata es auro & argento, vestita es bysso, &c.

Vous retrouverez dans les Prophètes, & dans le même pays, la même couronne, les repas funéraires, les femmes voilées.

Vos amictu non velabitis, cibos lugentium non comedetis, coronam habebitis in capitibus vestris, & calceamenta in pedibus (2).

Et dans Baruch :

Rugiunt, clamantes contra Deos suos, sicut in cœna mortui.

(1) Ezech. Cap. 16, v. 11, 12, &c.
Voyez Isaïe, Chap. 3, v. 18 à 23.

(2) Ezech. 24, v. 22, 23.

« Ils rugiſſent, en criant devant leurs Dieux, » comme aux feſtins qu'on fait pour les morts.

Verrez-vous dans les villes les plus riches & les plus commerçantes, un auſſi magnifique ſpectacle, que le tableau de l'opulence & du commerce de Tyr, lorſqu'Ezéchiel annonce la chûte de cette fameuſe ville ?

Carthaginienſes, negociatores tui, a multitudine cunctarum divitiarum, argento, ferro, ſtanno, plumboque impleverunt nundinas tuas. Naves maris principes tui in negociatione tua, & repleta es in corde maris, &c. (1).

« Les Carthaginois trafiquoient avee vous, & » ils vous apportoient toutes ſortes de richeſſes ; » ils rempliſſoient vos marchés, d'argent, d'airain, de fer, de plomb, &c. Les vaiſſeaux » ont entretenu votre principal commerce ; » aſſiſe au milieu de la mer, vous avez été » comblée de biens ».

Vous avez vu la chambre d'un grand Seigneur Turc, chauffée par un braſier, comme l'étoit celle des Rois de Jéruſalem.

Rex autem ſedebat in domo hiemali, in menſe nono, & poſita erat arula coram eo plena prunis (2).

(1) Ezech. Cap. 27, v. 12 & 25.

(2) Jérémie, Cap. 36, v. 22.

« Le Roi habitoit ſon palais d'hiver au neu-
» vième mois ; il y avoit un braſier plein de
» charbons ardens ».

Vous trouverez, dans ce même Prophète, ce baume précieux de la Mecque, que les femmes employent encore comme fard, & comme remède; ce vin de Chypre, conſervé ſur la *mère*, ou la lie qui le bonnifie, & même les chanſons des vendangeurs.

Aſcende in Galaad, & tolle reſinam, virgo filia Ægypti, fruſtra multiplicas medicamina (1).

« Filles d'Egypte, montez en Galaad pour
» chercher ce baume qui découle des arbres,
» en vain vous multipliez les remèdes que vous
» employez ».

« Moab s'eſt repoſé ſur la lie, comme le vin
» qu'on ne fait pas paſſer d'un vaiſſeau dans un
» autre ».

Moab requievit in fæcibus ſuis, nec transfuſum eſt de vaſe in vas.

Vinum de torcularibus ſuſtuli, nequaquam calcator uvæ ſolitum cæleuma cantabit (2).

(1) Jeremiæ, Cap. 64. v. 11.
(2) Idem, v. 33.

Cessavit gaudium tympanorum . . . . . . cum cantico non bibent vinum (1).

« J'ai fait cesser le vin des pressoirs, & ceux » qui foulent le raisin ne chantent plus leurs » chansons ordinaires ».

Vous direz donc de ce même peuple ce qu'on disoit (2) anciennement en faisant son histoire; ils suivent encore aujourd'hui leurs anciennes coutumes.

Usque in præsentem diem morem sequuntur antiquum. . . . . filii eorum, & nepotes sicut fecerunt patres sui, ita faciunt in præsentem diem.

Vous avez remarqué ces braves, ou ces amoureux, qui, pour preuve d'amour, ou de bravoure, se font des incisions aux bras & aux jambes. Les Israélites, devenus idolâtres, se faisoient des incisions avec des couteaux & des lancettes, jusqu'à ce qu'ils fussent couverts de leur sang.

Clamabant voce magnâ & incidebant se juxta ritum suum, cultris & lanceolis donec perfunderentur (3) *sanguine.*

(1) Isaie, Cap. v. 24, 8 & 9.
(2) Hist. 4. des Rois, v. 34, 41.
(3) Lib. Leg. Cap. 18, v. 28.

Vous trouverez dans l'Ecriture, & dans le plus ancien temps, les chœurs de danſes conſervés par les Grecs.

Lorſque les Benjamites, qu'on avoit voulu exterminer à cauſe du crime commis contre la femme du Lévite (à Habaa, ville de la Tribu de Benjamin) ayant perdu leurs femmes dans le maſſacre général, en demandèrent aux enfans d'Iſraël, qui avoient juré de ne pas leur donner leurs filles; ceux-ci leur conſeillent & permettent d'enlever celles de Silo, comme on enleva à Rome les Sabines. Ils diſent à ceux de Benjamin :

» Cachez-vous dans les vignes, & lorſque
» vous verrez les jeunes Vierges de Silo dan-
» ſer ou mener des chœurs de danſe, ſuivant
» leur coutume, ſortez tout-à-coup des vignes;
» que chacun de vous en prenne une pour ſa
» femme, & retournez dans votre pays ».

Les enfans de Benjamin obéiſſent, & chacun enleva une de ces filles, qui danſoient enſemble, & en rond.

Ite, & latitate in vineis. Cùmque videritis filias Silo ad ducendos choros ex more procedere, exite repentè de vineis, & rapite ex eis ſinguli, uxores ſingulas, & pergite in terram Benjamin.

Feceruntque, ut sibi fuerat imperatum, & juxta numerum suum rapuerunt sibi de his quæ ducebant choros, uxores singulas. In diebus illis non erat rex in Israel, sed unusquisque, quod sibi rectum videbatur hoc faciebat.

Dans ce même & ancien temps, ajoute l'Ecriture, il n'y avoit point de Roi dans Israël, & chacun faisoit ce qu'il lui plaisoit. *Jud. Cap.* 21, *v.* 20, 21, 23, 24.

Lorsque la vie commune des hommes étoit plus longue qu'elle ne l'est parmi nous, ou que les exemples d'une longueur remarquable étoient plus fréquens, le besoin d'aimer, & d'avoir une compagne, le bonheur d'être père, étoient sentis vivement; & je ne connois pas dans la nature, ni dans le cœur de l'homme, d'amour plus grand, que celui des pères pour les enfans, il ne s'affoiblit point, il s'accroît, & se fortifie par les obstacles.

(1) O mon fils, que tes jours coûtent cher à ta mère!

Aussi le premier exemple que Salomon nous donne de l'idolatrie naissante, est l'excès de l'amour paternel.

Un père désolé fait faire, par le plus habile

(1) Racine.

Artiste, l'image d'un fils qu'il vient de perdre, il lui élève un autel domestique, il ordonne un culte, & des sacrifices pour ce nouveau Dieu.

Acerbo enim luctu dolens pater, citò sibi rapti filii fecit imaginem, & illum, qui tunc quasi homo mortuus fuerat, nunc tanquam Deum colere cœpit, & constituit inter servos suos, sacra, & sacrificia.

Provexit autem ad horum culturam artificis eximia diligentia. Sapient. Cap. 14, v. 15 & 18.

Cette perfection du travail, qui contribue à l'accroissement de l'idolatrie, prouve l'ancienneté de l'art & de ses progrès.

Je m'arrête, ce supplément à mes autres citations doit vous suffire, avec la belle collection dont M. le Comte de Choiseul nous a enrichis (1). Vous êtes encore à portée de vous instruire auprès de l'Inspecteur (2) du Levant, que vous avez le bonheur de suivre. Vous reviendrez, enfin, comme le fils de Tobie, peut-être avec l'argent prêté à Gabélus, mais non avec une compagne née en Grèce ; vous la trouverez ici,

---

(1) Voyage de la Grèce, fait par M. le Comte de Choiseul-Gouffier, qui a bien voulu m'en envoyer un Exemplaire.

(2) M. le Baron de Tott.

elle vous y attend pour vous fixer, pour faire votre bonheur & le mien, par cette heureuse conformité de goûts, de sentimens, & de caractères, qui offrira le modèle de l'union la plus douce, & la plus constante.

Vous aurez celle que vous désirez, & qui vous étoit promise par le vœu public, & le mien; je vous le dirai encore en vous voyant, & en embrassant celui qui vous ramène, nous dirons ensemble:

Quid illi, qui te sanum reduxit, Poterimus dignum dare (1)?

Quelles graces n'aurons-nous pas à lui rendre, & que pourrons-nous lui offrir, qui soit digne de lui, & d'un tel bienfait?

---

(1) Lib. Tob. Cap. 12, v. 3.



TROISIEME



TROISIEME LETTRE
A M. GUYS L'AINÉ.

VOUS ne verrez pas le Bosphore de Thrace, & l'Euxin, l'autel sur lequel les Argonautes ont sacrifié; & dans la mer Noire, les bords qu'ont suivi les Grecs, commandés par Xénophon, sans vouloir relire la retraite des dix mille à Chrisopolis, (1) & à Bisance (2). Je vous envoie une nouvelle & excellente Traduction de cet immortel ouvrage, faite par M. Larcher de l'Académie de Dijon. Elle est accompagnée de Notes savantes & utiles, où (3) vous verrez que je suis nommé & corrigé par l'Auteur, assurément plus versé que moi dans l'étude de la langue Grèque, & en état de me donner des leçons que je reçois avec reconnoissance.

Je vous ai conseillé de prononcer le Grec comme les Grecs le prononcent. J'ai été porté à croire que leur manière étoit celle des anciens.

---

(1) *Scutari.*

(2) Constantinople.

(3) Tom. II, pag. 202, 295, 296.

L'opinion contraire a prévalu parmi nous, eu égard aux Savans qui l'ont adoptée, & au témoignage qu'ils ont en leur faveur. J'avoue que les uns & les autres ont des motifs déterminans. Mais lorsque M. Larcher ajoute aux preuves de son assertion : *Qui a dit à M. Guys que les Grecs ne prononçoient pas comme ils écrivoient?* Je ne suis pas surpris qu'il ne soit pas de mon avis, & j'oserois croire qu'il y a une prononciation pour les yeux, & une autre pour l'oreille.

La première suffit à ceux qui savent une langue, comme M. de Villoison (1), & M. Lar-

(1) M. de Villoison, qui est un autre Colomb pour la République des Lettres, dont il reculera les bornes, a eu le bonheur de découvrir, dans la Bibliothèque de Saint Marc, l'Iliade en un Manuscrit du dixième siècle, avec les *Notes* & les Leçons des soixante plus fameux, & anciens Critiques, qui ont expliqué Homère, tels qu'Aristarque, Zénodote, &c. On y trouve aussi les Variantes des anciennes Editions perdues, & données par les villes & Républiques de Chio, de Sinope, d'Argos, de Chypres, & de Marseille. L'infatiguable M. de Villoison, déchiffre & copie lui-même pour nous faire présent d'un nouvel Homère, qui sera proprement l'*Homerus variorum*, de toute l'antiquité, & sur-tout de la célèbre Ecole d'Alexandrie.

Nous devons opposer cette annonce à celle d'un savant Napolitain, qui croit être en état de nous prouver que le divin

cher possèdent le Grec, & qui sont plus exercés à le lire, & à le traduire, qu'à le parler.

La seconde, qui est ce qu'elle doit être, je veux dire, la Prosodie faite pour l'oreille, est celle adoptée par ceux qui parlent leur langue naturelle, ou celle dont il s'agit.

Ainsi, en supposant que la langue Angloise fût devenue, à la suite des temps, & des révolutions (1), comme les langues Grèque & Latine, celle des Savans qui liroient en Anglois, Pope, Milton, Locke, &c. & fût en même temps demeurée celle des Anglois dégénérés & asservis, qui habiteroient encore leur pays; on disputeroit en France pour savoir si Milton, ou Pope prononçoient, *Peters*, *Sackespear*, *Wood*, comme on l'écrit, ou *Pitre*, *Sackhispir*, ou *Woud*, comme on les prononce.

Je suis persuadé que celui qui auroit voyagé

Homère n'est qu'un être fabuleux, que son nom supposé étoit le titre de l'ouvrage contenant les Livres de l'Iliade, & de l'Odissée, Livres sacrés & symboliques des Prêtres de la ville de Siris, dans la Lucanie. Je trouve cette annonce dans une des Notes du Voyage Pittoresque de Grèce. J'aurois voulu suivre & imiter son illustre Auteur, pour mériter le suffrage dont il m'honore.

(1) Supposition qu'on ne doit pas regarder comme une hostilité dans les circonstances où nous sommes.

en Angleterre, & vécu avec des Anglois, adopteroit la prononciation locale comme la vraie, & celle à laquelle l'oreille eſt plus accoutumée. Nous-mêmes, en conſultant l'oreille, nous ne faiſons plus rimer à ſes dépens, & pour les yeux ſeulement, françois qu'on prononce comme ſi on écrivoit *françaîs*, avec loix, ni *monnoie*, *monnaie*, avec joie.

C'eſt ainſi que les Jéſuites, après avoir fait la Miſſion, & une longue étude de la langue dans la Grèce moderne, ont préféré la prononciation de l'Egliſe Grèque, qui ayant fidèlement conſervé l'ancien idiome, a dû conſerver auſſi la prononciation : telle eſt cette tradition que M. Larcher me reproche, & que j'ai cru trouver à Athènes même, malgré les révolutions que cette ville a éprouvées, & le mélange des peuples, dont la communication a dû altérer la pureté d'une langue qui leur devenoit commune.

« Les Athéniens, dit M. Larcher (1), que » M. Guys nous repréſente comme ſi délicats, » l'ont été aſſez peu, pour adopter les expreſ» ſions des Barbares ; & l'on croira qu'ils n'ont » point pris leur prononciation vicieuſe » ?

(1) Tome II, page 296.

Que n'ai-je eu le bonheur de voyager en Grèce avec le savant Traducteur d'Hérodote, & de Xénophon ? j'aurois fait, en le consultant, de meilleures recherches, & il porteroit lui-même un autre jugement des Athéniens & des Barbares.

On a vu anciennement les Grecs avec les Perses, & ensuite avec les Turcs. La langue Persane est la plus douce des langues Orientales. Les Turcs ont la même délicatesse d'organes pour sentir & exiger la prosodie la plus agréable; ils adoucissent, comme les Italiens, l'*u* voyelle si rude à prononcer, & sont de la plus grande sensibilité pour ce qui flatte & affecte l'oreille. Les Persans, les Turcs, & les Italiens, qui se sont répandus en Grèce, n'ont pu vicier la prononciation des Grecs. On n'en accusera pas aujourd'hui les Russes qui professent la même religion, & parlent une langue aussi douce, & peut-être aussi riche que celle des Grecs leurs protégés.

Le cri des moutons, le *bé bé* répété par Eustache, &c. & ajoutons, pour égayer un peu le sérieux d'une matière aussi sèche, par Agnelet (1)

(1) L'Avocat Patelin.

de la Comédie; ce cri, d'après lequel vous allez dire aussi : *Mon père a tort*, enfin, *genus omne balantum*, que les Latins, imitateurs des Grecs, auroient dû appeller *belantum*, comme nous qui faisons bêler les moutons; ce cri est le plus fort argument qu'on oppose à l'Alphabet des Grecs modernes. Aussi, M. Larcher, armé de ce bouclier, chante l'hymne de la victoire; il n'a plus le même ton qu'il a pris en commençant, & il insulte un peu au vaincu, en lui disant : « M. » Guys fera bien de nous apprendre, si les » moutons de Grèce disent, *vi*, *vi* (1) ».

Les moutons ont par-tout le même langage, & ne disent pas toujours ce qu'on leur fait dire (2); il ne seroit pas juste d'en entendre un seul, si je produisois :

Robin, mouton qui par la ville
Me suivroit pour un peu de pain (3).

Mais suivons le troupeau que le berger ramène le soir au bercail, lorsque les jeunes agneaux, qui y sont enfermés, appèlent les brebis qui

(1) Pag. 304.

(2) Les enfans leur font dire *mè*.

Hoc discunt omnes ante alpha & beta puellæ.

Juven. Sat. 14.

(3) Fable de La Fontaine, Liv. IX. Le berger & son troupeau.

leur répondent. Nos juges sont des arbitres conciliateurs qui donnent raison à l'un & à l'autre. Ecoutons : ils ne disent pas *vi*, *vi*, cela est vrai; pour quatre qui crient *bé*, il y en a quatre autres qui répondent *vé*. Ils m'accordent la première lettre, l'autre est toute entière, & *unâ voce* pour M. Larcher. J'ai suivi le troupeau plus d'une fois pour faire cette observation, en prenant des compagnons neutres & attentifs.

Je ne reviendrai pas à nos moutons, mais je voudrois, pour achever de me justifier, prier M. Larcher d'observer, que la langue Grèque qu'il possède si bien, a été celle de la Musique la plus parfaite des anciens, celle des Rapsodes, qui chantoient les beaux vers d'Homère, & celle des oreilles les plus délicates sur la prosodie, le rithme & l'expression; si délicates, dis-je, que Périclès, & Timothée, lorsqu'il leur arrivoit de mal prononcer en parlant en public, étoient interrompus par les murmures de l'assemblée (1); si délicates enfin, que les Athéniens, dans un extrême besoin d'argent, refusèrent celui qu'un étranger leur offroit,

(1) Mémoires sur les accens de la langue Grèque par M. l'Abbé Arnaud. Tom. II. des Mém. de l'Acad. des Inscriptions & Belles-Lettres, pag. 43.

parce qu'en l'offrant il avoit dit un mot pour l'autre (*δανέιω*, au lieu de *δανέισω*) il avoit excité la risée, & même l'indignation des emprunteurs. La prononciation la plus douce de de cette langue, celle qui flatte le plus, celle enfin adoptée par les Grecs, a dû me paroître la meilleure, & la plus ancienne. Si je suis dans l'erreur, cette erreur m'est commune avec ceux qui devroient nous juger & nous éclairer sur ce point (1) :

Je dirai au Traducteur de Xénophon, en l'invitant à prononcer comme les habitans de Chio, & d'Athènes :

(2) Souffrez que tous les Grecs vous parlent par ma voix.

---

(1) « J'estime qu'en défendant l'opinion du *vita* contre le *beta* » de M. Larcher, vous auriez pu dire que le *béd* du comique » Grec qu'il allègue, ne prouve pas le *beta*, parce que le *b* man- » quant à la langue Grèque, l'Auteur peut s'être servi de la » lettre la plus approximative. Les Grecs aujourd'hui suppléent » au *b* dans l'usage des mots Turcs qui l'exigent, en employant » l'*m* & le *p* réunis *mp*, ce qui rend en effet un peu mieux que *v*. » C'est ainsi que les Arabes, qui n'ont point de *p*, se servent du » *b* & du *v* au besoin, & que les Italiens, qui ne peuvent écrire » *cha* comme au mot *Pacha*, écrivent *pascia*, ce qui fait *paschia* » pour nous.

Cette note est de M. le Comte de S. Priest, Ambassadeur du Roi, près la Porte Ottomane.

(2) Racine, dans Andromaque.

Leur langue, leur prononciation, leurs usages, sont les signalemens auxquels vous les reconnoîtriez, en distinguant aisément un Grec des autres nations, qui, dans son pays, porte le même uniforme.

J'invite donc un François (1) à prononcer le grec comme les Grecs le prononcent. Mais l'Académicien François, qui a de bonnes raisons pour persister dans son opinion, me répétera ce qu'il a écrit sur ce sujet; (il ajoutera, car c'est ainsi que bien des disputes littéraires finissent), en me répondant comme Pyrrhus à Oreste,

(2) . . . . Je ne vous retiens plus,
Et vous pouvez aux Grecs annoncer mon refus.

---

(1) Je lis & prononce, disoit Ménage, le Grec de la manière que toute la Grèce le lit, & le prononce aujourd'hui. Il seroit bon que ceux qui lisent, & qui prononcent autrement, fussent fondés en autorité; particulièrement pour la prononciation de l'ηλα, mais je ne vois pas pourquoi ils prononcent les diphtongues avec un double son. Les François prononcent-ils de même dans notre langue? Je leur demande s'ils veulent s'opposer à un usage reçu par toute une nation qui s'entend mieux elle-même avec l'irrégularité qu'ils lui reprochent, qu'ils ne s'entendent entr'eux avec leur réforme, &c.

Ménage, T. I, p. 334.

(2) Racine, dans Andromaque.

Je préviens ce dernier mot, parce que je ne puis espérer de me vanter, ni d'avoir combattu, ni d'avoir converti M. (1) Larcher, mais je dois être flatté d'avoir trouvé toute l'honnêteté Françoise, dans sa critique & ses corrections. Je voudrois lui offrir un hommage public de ma reconnoissance & des sentimens qu'il inspire à ses lecteurs.

Hæc memini, & victum frustra contendere Thyrsin.
Virg. Buc. Ec. 8.

(1) Je ne plaide pas comme l'éloquent Ulysse, & je ne me flatterois pas d'obtenir ce que lui accorda l'Enchanteresse Circé pour ses Compagnons. Il obtint qu'on rendroit à ses Grecs leur figure.

La Font. Liv. 2, Fable des Compagnons d'Ulysse.

Fin du second Tome.

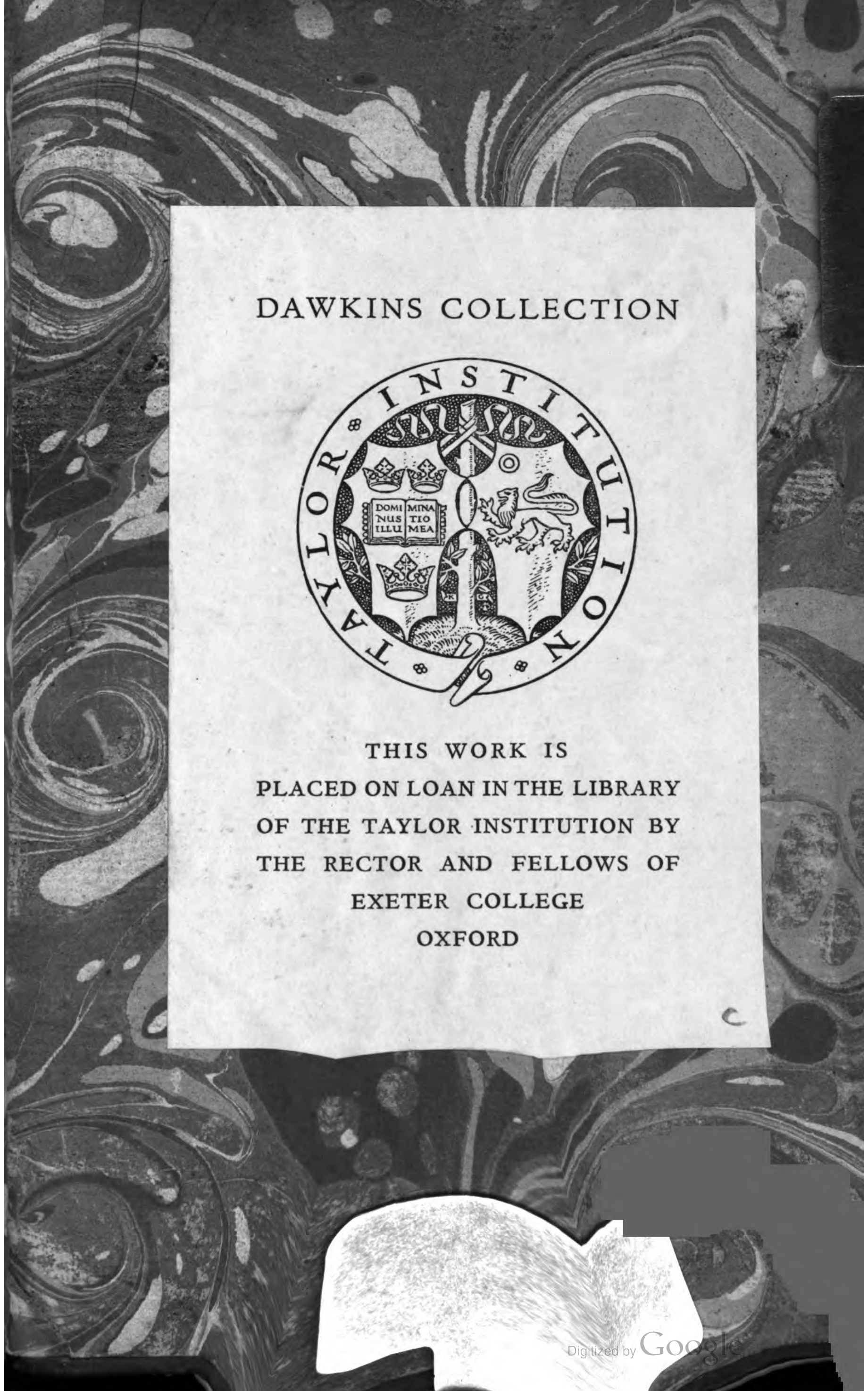
TABLE
DES LETTRES ET DES MATIÈRES
DU SECOND VOLUME.

VOYAGE DE MARSEILLE A SMYRNE; ET DE SMYRNE A CONSTANTINOPLE.

JOURNAL D'UN VOYAGE DE CONSTANTINOPLE A SOPHIE.

Fin de la Table.




DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA
TAYLOR INSTITUTION

